Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mileoudeldu02rous

PQ
2096
.E4
1820
v.2

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION;

PAR J.-J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

AVEC DES RETRANCHEMENS, DES NOTES, ET UNE PRÉFACE,

PAR M.me LA COMTESSE DE GENLIS.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat.
SEN. *de ira. Lib. II, cap. 13.*

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez l'EDITEUR des Œuvres de Madame la Comtesse de Genlis, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 26.

1820.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE III.

Quoique jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un temps de foiblesse, il est un point, dans la durée de ce premier âge, où, le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il seroit très-foible, comme enfant il est très-fort.

D'où vient la foiblesse de l'homme? De l'inégalité qui se trouve entre sa force et ses désirs. Ce sont nos passions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit, pour les contenter, plus de force que ne nous en donna la nature.

Diminuez donc les désirs, c'est comme si vous augmentiez les forces; celui qui peut plus qu'il ne désire, en a de reste; il est certainement un être très-fort. Voilà le troisième état de l'enfance et celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeler enfance, faute de terme propre à l'exprimer; car cet âge approche de l'adolescence, sans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent bien plus rapidement que ses besoins. Peu sensible aux injures de l'air et des saisons, sa chaleur naissante lui tient lieu d'habit; son appétit lui tient lieu d'assaisonnement; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge; s'il a sommeil (1), il s'étend sur la terre et dort; il se voit partout entouré de tout ce qui lui est nécessaire, aucun besoin imaginaire ne le tourmente; l'opinion ne peut rien sur lui, ses désirs ne vont pas plus loin que ses bras; non seulement il peut se suffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce

(1) *Avoir sommeil, j'ai sommeil, il a sommeil,* sont de mauvaises locutions. *(Note de l'éditeur.)*

qu'il lui en faut ; c'est le seul temps de sa vie où il sera dans ce cas.

Je pressens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de besoins que je ne lui en donne ; mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue, on ne songera pas que je parle de mon élève, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caisse, et portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne se manifeste qu'avec la virilité, que les esprits vitaux, élaborés dans les vaisseaux convenables et répandus dans tout le corps, peuvent seuls donner aux muscles la consistance, l'activité, le ton, le ressort d'où résulte une véritable force. Voilà la philosophie du cabinet; mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans nos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur père ; on les prendroit pour des hommes, si le son de leur voix ne les trahissoit pas. Dans nos villes même, de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, sont presque aussi robustes que les maîtres, et ne se-

roient guère moins adroits, si on les eût exercés à temps. S'il y a de la différence (et je conviens qu'il y en a), elle est beaucoup moindre, je le répète, que celle des désirs fougueux d'un homme aux désirs bornés d'un enfant. D'ailleurs, il n'est pas ici question seulement des forces physiques, mais surtout de la force et capacité de l'esprit qui les supplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne désire, bien qu'il ne soit pas le temps de sa plus grande force absolue, est, comme je l'ai dit, celui de sa plus grande force relative. Il est le temps le plus précieux de la vie; temps qui ne vient qu'une seule fois; temps très-court, et d'autant plus court, comme on verra dans la suite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédant de facultés et de forces qu'il a de trop à présent, et qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des soins qui lui puissent profiter au besoin. Il jetera, pour ainsi dire, dans l'avenir le superflu de son être actuel; l'enfant robuste fera des provisions pour l'homme foible, mais il n'établira ses magasins,

ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui sont étrangères: pour s'approprier véritablement son acquit, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des instructions, des études; et remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes, et non seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le peu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque proposition fausse est une vérité, le nombre des vérités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner, ainsi que dans le temps propre à les apprendre. Des connoissances qui sont à notre portée, les unes sont fausses, les autres sont inutiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être est seul digne des recherches d'un homme sage, et par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre

tel. Il ne s'agit point de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent, pour être comprises, un entendement déjà tout formé; celles qui supposent la connoissance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, disposent une âme inexpérimentée à penser faux sur d'autres sujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'existence des choses, mais que ce cercle forme encore une sphère immense pour la mesure de l'esprit d'un enfant! Ténèbres de l'entendement humain; quelle main téméraire osa toucher à votre voile (1)? Que d'abîmes je vois creuser par nos vaines sciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux sentiers, et tirer devant ses yeux le rideau sacré de la nature, tremble. Assure-toi bien premièrement de sa tête et de la tienne; crains qu'elle

(1) *Les ténèbres* n'ont point de voile, elles sont elles-mêmes un voile. *(Note de l'éditeur.)*

ne tourne à l'un ou l'autre, et peut-être à tous les deux. Crains l'attrait spécieux du mensonge, et les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, souviens-toi sans cesse que l'ignorance n'a jamais fait de mal (1), que l'erreur seule est funeste, et qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne sait pas, mais par ce qu'on croit savoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient servir d'épreuve et de mesure certaine pour le développement de son intelligence; mais sitôt qu'il peut discerner ce qui est utile et ce qui ne l'est pas, il importe d'user de beaucoup de ménagement et d'art pour l'amener aux études spéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes, commencez par faire en sorte qu'il ait besoin de trouver un carré égal à un rectangle donné: s'il s'agissoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problème de la

(1) L'ignorance a fait beaucoup de mal; car c'est d'elle que proviennent presque toutes les erreurs. *(Note de l'éditeur.)*

duplication du cube intéressant, etc. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui distinguent le bien et le mal! Jusqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la nécessité, maintenant nous avons égard à ce qui est utile; nous arriverons bientôt à ce qui est convenable et bon.

Le même instinct anime les diverses facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à se développer, succède l'activité de l'esprit qui cherche à s'instruire. D'abord les enfans ne sont que remuans; ensuite ils sont curieux, et cette curiosité bien dirigée est le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Distinguons toujours les penchans qui viennent de la nature, de ceux qui viennent de l'opinion. Il est une ardeur de savoir qui n'est fondée que sur le désir d'être estimé savant; il en est une autre qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le désir inné du bien-être, et l'impossibilité de contenter pleinement ce désir, lui font rechercher sans cesse de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel est le premier principe de la curiosité;

principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne se fait qu'en proportion de nos passions et de nos lumières. Supposez un philosophe relégué dans une île déserte avec des instrumens et des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours; il ne s'embarrassera plus guère du système du monde, des lois de l'attraction, du calcul différenciel; il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre; mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son île jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être. Rejetons donc encore de nos premières études les connoissances dont le goût n'est point naturel à l'homme, et bornons-nous à celles que l'instinct nous porte à chercher.

L'île du genre humain, c'est la terre; l'objet le plus frappant pour nos yeux, c'est le soleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premières observations doivent tomber sur l'une et sur l'autre. Aussi la philosophie de presque tous les peuples sauvages roule-t-elle uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre et sur la divinité du soleil.

Quel écart! dira-t-on peut-être. Tout à l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement : tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, et sautant aux extrémités de l'univers! Cet écart est l'effet du progrès de nos forces et de la pente de notre esprit. Dans l'état de foiblesse et d'insuffisance, le soin de nous conserver nous concentre au-dedans de nous ; dans l'état de puissance et de force, le désir d'étendre notre être nous porte au-delà, et nous fait élancer aussi loin qu'il nous est possible : mais comme le monde intellectuel nous est encore inconnu, notre pensée ne va pas plus loin que nos yeux, et notre entendement ne s'étend qu'avec l'espace qu'il mesure.

Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premières opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas,

il ne fait que lire; il ne s'instruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, et laissez-les-lui résoudre. Qu'il ne sache rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente (1). Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, et vous allez chercher des globes, des sphères, des cartes : que de machines! Pourquoi toutes ces représentations? Que ne com-

---

(1) On trouvera peu d'élèves capables d'un tel tour de force; et d'autant plus que nulle science n'a été inventée toute entière par un seul homme, il faut des siècles pour développer et perfectionner les découvertes et les inventions.

(Note de l'éditeur.)

mencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, et l'on observe les objets qui rendent reconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes : à leur éclat on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface et tombe : l'homme reconnoît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs; les oiseaux en chœur se réunissent, et saluent de

concert le père de la vie; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, foible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang froid (1).

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant; il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même (2) ! Pure bêtise ! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vue du spectacle de la nature; pour le voir, il faut le sentir. L'enfant aperçoit les objets; mais il ne peut apercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie

(1) Toute cette description est ravissante. *(Note de l'éditeur.)*

(2) On ne dit point qu'on est ému d'une sensation. *(Note de l'éditeur.)*

de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentimens qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a long-temps parcouru des plaines arides, si des sables ardens n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffocante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol et doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orner (1)?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple et

(1) Il ne doit point l'ignorer; et s'il a quelques notions religieuses, il sera déjà touché de ce beau spectacle. *(Note de l'éditeur.)*

froid; le temps ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Élevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instrumens de lui-même, et à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit, il l'examine long-temps sans rien dire. Il est pensif, et non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter les objets; puis quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

Dans cette occasion, après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes et les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence comme un homme qui rêve, et puis vous lui direz : je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, et qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela se peut-il faire! N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des questions, n'y répondez point; parlez d'autre

chose. Laissez-le à lui-même, et soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, et qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette manière, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore; et ce moyen, c'est de retourner la question. S'il ne sait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher; ses yeux seuls le lui apprennent. Éclaircissez donc la première question par l'autre: ou votre élève est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa première leçon de cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons long-temps avec la même avant de passer à une autre, et qu'enfin nous ne forçons jamais notre élève d'être attentif, il y a loin de cette première leçon à la connoissance du cours du soleil et de la figure de la

terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps célestes tiennent au même principe, et que la première observation mène à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de temps pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipses que pour bien comprendre le jour et la nuit.

Puisque le soleil tourne autour du monde, il décrit un cercle, et tout cercle doit avoir un centre, nous savons déjà cela. Ce centre ne sauroit se voir, car il est au cœur de la terre; mais on peut, sur la surface, marquer deux points qui lui correspondent. Une broche passant par les trois points et prolongée jusqu'au ciel de part et d'autre, sera l'axe du monde et du mouvement journalier du soleil. Un tonton rond tournant sur sa pointe représente le ciel tournant sur son axe; les deux pointes du tonton sont les deux pôles : l'enfant sera fort aise d'en connoître un; je le lui montre à la queue de la petite Ourse. Voilà de l'amusement pour la nuit; peu à peu l'on se familiarise avec les étoiles, et de là naît le premier goût de connoître les planètes, et d'observer les constellations.

Nous avons vu lever le soleil à la Saint-Jean ; nous l'allons voir aussi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver, car on sait que nous ne sommes pas paresseux, et que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la première ; et, moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier : Oh ! oh ! voilà qui est plaisant ! le soleil ne se lève plus à la même place ! Ici sont nos anciens renseignemens, et à présent il s'est levé là, etc. Il y a donc un orient d'été et un orient d'hiver, etc.... Jeune maître, vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très-clairement la sphère, en prenant le monde pour le monde, et le soleil pour le soleil.

En général ne substituez jamais le signe à la chose, que quand il vous est impossible de la montrer ; car le signe absorbe l'attention de l'enfant, et lui fait oublier la chose représentée.

La sphère armillaire me paroît une machine mal composée, et exécutée dans de mauvaises

proportions. Cette confusion de cercles, et les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'esprit des enfans. La terre est trop petite, les cercles sont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, sont parfaitement inutiles; chaque cercle est plus large que la terre; l'épaisseur du carton leur donne un air de solidité qui les fait prendre pour des masses circulaires réellement existantes; et, quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne sait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres; et, suivant toujours nos propres raisonnemens, avec des chaînes de vérités nous n'entassons qu'extravagances et qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthèse pour étudier les sciences. Il n'est pas toujours besoin de choisir. Quelquefois on peut résoudre et composer dans les mêmes recherches, et guider l'enfant par la méthode enseignante, lorsqu'il croit ne faire qu'ana-

lyser: alors, en employant en même temps l'une et l'autre, elles se serviroient mutuellement de preuve. Partant à la fois des deux points opposés, sans penser faire la même route, il seroit tout surpris de se rencontrer, et cette surprise ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la géographie par ses deux termes, et joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphère et se transporte ainsi dans les cieux, ramenez-le à la division de la terre et montrez-lui d'abord son propre séjour.

Ses deux premiers points de géographie seront la ville où il demeure et la maison de campagne de son père; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivières du voisinage, enfin l'aspect du soleil et la manière de s'orienter. C'est ici le point de réunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela : carte très-simple et d'abord formée de deux seuls objets auxquels il ajoute peu à peu les autres, à mesure qu'il sait ou qu'il estime leur distance et leur position. Vous voyez déjà quel

avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, sans qu'il y paroisse. S'il se trompe, laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs, attendez en silence qu'il soit en état de les voir, et de les corriger lui-même; ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais, il n'apprendroit pas si bien. Au reste, il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire? peu importe qu'il ait des cartes dans la tête, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent, et qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la différence qu'il y a du savoir de vos élèves à l'ignorance du mien! Ils savent les cartes, et lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour sa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes et claires. Quand il ne sauroit rien, peu

m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas, et je ne mets des vérités dans sa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raison, le jugement viennent lentement : les préjugés accourent en foule, c'est d'eux qu'il le faut préserver ; mais si vous regardez la science en elle-même, vous entrez dans une mer sans fond, sans rives, toute pleine d'écueils ; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leur charme, et courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles, et commençant par s'en charger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude, et ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter et retourne à vide.

Durant le premier âge, le temps étoit long; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer; ici, c'est tout le contraire, et nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui seroit utile. Songez que les passions approchent, et que, sitôt qu'elles

frapperont à la porte, votre élève n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise à rendre un enfant savant (1). Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, et des méthodes pour les apprendre, quand ce goût sera mieux développé. C'est là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le temps aussi de l'accoutumer peu à peu à donner une attention suivie au même objet ; mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le désir qui doit produire cette attention ; il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point et n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet ; et, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il

(1) C'est parce que l'âge paisible d'intelligence est court qu'il faut en profiter; et, sans vouloir rendre un enfant *savant,* il faut lui enseigner tout ce qu'il peut apprendre. *(Note de l'éditeur.)*

s'ennuie ; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui (1).

S'il vous questionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité, non pour la rassasier : surtout, quand vous voyez qu'au lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne et à vous accabler de sottes questions, arrêtez-vous à l'instant, sûr qu'alors il ne se soucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égards aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertissement, jusqu'ici moins nécessaire, devient de la dernière importance, aussitôt que l'enfant commence à raisonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les sciences tiennent à des

---

(1) Il importe, au contraire, de l'accoutumer peu à peu à vaincre l'ennui pour s'appliquer à des choses utiles, et c'est ce qu'on obtiendra facilement de lui sans le fatiguer et l'excéder.

(Note de l'éditeur.)

principes communs et se développent successivement. Cette chaîne est la méthode des philosophes; ce n'est point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, et montre toujours celui qui le suit. Cet ordre, qui nourrit par une curiosité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, est celui que suivent la plupart des hommes, et surtout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes. Deux points d'intersection entre les ombres égales du matin et du soir donnent une méridienne excellente pour un astronome de treize ans; mais ces méridiennes s'effacent, il faut du temps pour les tracer; elles assujétissent à travailler toujours dans le même lieu; tant de soins, tant de gêne l'ennuieroient à la fin. Nous l'avons prévu; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs et minutieux détails. Lecteur, j'entends vos murmures et je les brave : je ne veux point sacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti sur mes lon-

gueurs ; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes.

Depuis long-temps nous nous étions aperçu, mon élève et moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attirent les pailles, et que d'autres ne les attiroient pas. Par hasard nous en trouvons un qui a une vertu plus singulière encore; c'est d'attirer à quelque distance, et sans être frotté, la limaille et d'autres brins de fer. Combien de temps cette qualité nous amuse sans que nous y puissions rien voir de plus ! Enfin, nous trouvons qu'elle se communique au fer même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire : un joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas : c'est un sorcier; car nous ne savons ce que c'est qu'un sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, et nous restons en repos dans notre ignorance, jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en

tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps et que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, et nous voyons, avec une joie facile à comprendre, que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau, quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent, tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches; et, sitôt que le joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, et que lui-même en fera bien autant : il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer : en approchant de la table, le cœur lui bat; il présente le pain presque en tremblant; le canard vient et

le suit; l'enfant s'écrie et tressaille d'aise. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée, la tête lui tourne; il est hors de lui. Le bateleur, interdit, vient pourtant l'embrasser, le féliciter, et le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste, enorgueilli, veut babiller; mais sur-le-champ je lui ferme la bouche, et l'emmène comblé d'éloges (1).

L'enfant, jusqu'au lendemain, compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de sa gloire: il attend l'heure avec peine, il la devance: on vole au rendez-vous; la salle est déjà pleine. En entrant, son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder; le joueur de gobelets se surpasse, et fait des choses surprenantes.

---

(1) Comment! *fermer la bouche* et emmener malgré lui l'élève dont, par principe, on n'a jamais contrarié les volontés!....

(Note de l'éditeur.)

L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite, il sue, il respire à peine, il passe son temps à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain. . . . nouvelle vicissitude des choses humaines ! Le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui ; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue et s'enfuit, il évite le pain et la main qui le présente avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles et toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, et défie le joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le joueur de gobelets, sans répondre, prend un morceau de pain, le présente au canard : à l'instant le canard suit le pain et vient à la main qui le retire: l'enfant prend le même morceau de pain ; mais, loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui et faire des pirouettes tout autour du

bassin ; il s'éloigne enfin tout confus, et n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté, et s'en sert avec autant de succès que du sien ; il en tire le fer devant tout le monde : autre risée à nos dépens ; puis, de ce pain, ainsi vidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce; il en fait autant avec son gand, avec le bout de son doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, et, du ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle, et le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite, et il va à droite ; de revenir, et il revient ; de tourner, et il tourne : le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissemens redoublés sont autant d'affronts pour nous; nous nous évadons sans être aperçus, et nous nous renfermons dans notre chambre, sans aller raconter nos succès à tout le monde, comme nous l'avions projeté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre; c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint modestement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ses jeux et lui ôter son gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la subsistance d'un honnête homme? Ma foi, messieurs, si j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois guère de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a passé sa vie à s'exercer à cette chétive industrie, en sait là-dessus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'est qu'il ne faut pas se presser d'étaler étourdiment ce qu'on sait; j'ai toujours soin de conserver mes meilleurs tours pour l'occasion, et après celui-ci j'en ai encore d'autres pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, messieurs, je viens vous apprendre de bon cœur ce secret qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas abuser pour me nuire, et d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre sa machine, et nous voyons, avec la dernière surprise, qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort et bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisoit mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

L'homme replie sa machine; et, après lui avoir fait nos remercîmens et nos excuses, nous voulons lui faire un présent, il le refuse. « Non, messieurs, je n'ai pas assez à me « louer de vous pour accepter vos dons; je « vous laisse obligés à moi malgré vous; c'est « ma seule vengeance. Apprenez qu'il y a de « la générosité dans tous les états; je fais « payer mes tours et non mes leçons. »

En sortant, il m'adresse à moi nommément et tout haut une réprimande. J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, monsieur, qui deviez connoître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé, vous lui devez vos soins, vos conseils: votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part et nous laisse tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité ; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son intérêt, et de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse: car le temps approche où nos rapports vont changer, et où la sévérité du maître doit succéder à la complaisance du camarade : ce changement doit s'amener par degrés, il faut tout prévoir, et tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le secret. Nous abordons avec un profond respect notre Bateleur-Socrate; à peine osons-nous lever les yeux sur lui. Il nous comble d'honnêtetés, et nous place avec une distinction qui nous humilie encore. Il fait ses tours comme à l'ordinaire; mais il s'amuse et se complaît long-temps à celui du canard, en nous regardant souvent d'un air assez fier. Nous savons tout et nous ne soufflons pas. Si mon élève osoit seulement ouvrir la bouche, ce seroit un enfant à écraser.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne semble. Que de leçons dans une seule! Que de suites mortifiantes attire le premier

mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec soin. Si vous savez en faire sortir ainsi l'humiliation, les disgrâces, soyez sûr qu'il n'en reviendra de longtemps un second. Que d'apprêts, direz-vous! j'en conviens; et le tout pour nous faire une boussole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus pressé que de faire une machine semblable à celle que nous avons vue : une table évidée, un bassin très-plat ajusté sur cette table, et rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de soin, etc. Souvent attentifs autours du bassin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à peu près la même direction. Nous suivons cette expérience; nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle est du midi au nord; il n'en faut pas davantage, notre boussole est trouvée, ou autant vaut; nous voilà dans la physique.

Il y a divers climats sur la terre, et diverses températures à ces climats. Les saisons varient plus sensiblement à mesure qu'on approche du

pôle ; tous les corps se resserrent au froid et se dilatent à la chaleur ; cet effet est plus mesurable dans les liqueurs, et plus sensible dans les liqueurs spiritueuses : de là le thermomètre. Le vent frappe le visage ; l'air est donc un corps, un fluide ; on le sent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renversez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laissiez à l'air une issue ; l'air est donc capable de résistance : enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'espace d'air, sans pouvoir remplir tout-à-fait cet espace ; l'air est donc capable de compression jusqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé bondit mieux que rempli de toute autre matière ; l'air est donc un corps élastique. Étant étendu dans le bain, soulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le sentirez chargé d'un poids terrible ; l'air est donc un corps pesant. En mettant l'air en équilibre avec d'autre fluide, on peut mesurer son poids : de là le baromètre, le syphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les lois de la statique et de l'hydrostatique se trouvent par des expériences tout aussi grossières. Je ne

veux pas qu'on entre, pour rien de tout cela, dans un cabinet de physique expérimentale. Tout cet appareil d'instrumens et de machines me déplaît. L'air scientifique tue la science.

Ou toutes ces machines effraient un enfant, ou leurs figures partagent et dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous fassions nous-mêmes toutes nos machines, et je ne veux pas commencer par faire l'instrument avant l'expérience; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hasard, nous inventions peu à peu l'instrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos instrumens ne soient point si parfaits et si justes, et que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être; et des opérations qui doivent en résulter. Pour ma première leçon de statique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers sur le dos d'une chaise; je mesure la longueur des deux parties du bâton en équilibre; j'ajoute, de part et d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux; et, le tirant ou le poussant autant qu'il est nécessaire, je trouve enfin que l'équilibre résulte d'une

proportion réciproque entre la quantité des poids et la longueur des leviers. Voilà déjà mon petit physicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires et bien plus sûres des choses qu'on apprend ainsi de soi-même, que de celles qu'on tient des enseignemens d'autrui; et, outre qu'on n'accoutume point sa raison à se soumettre servilement à l'autorité, l'on se rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des instrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laissons affaisser notre esprit dans la nonchalance; comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chaussé, servi par ses gens, et traîné par ses chevaux, perd à la fin la force et l'usage de ses membres. Boileau se vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible des ces lentes et laborieuses recherches est de maintenir, au

lieu des études spéculatives, le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse, et de former sans cesse les mains au travail et aux usages utiles à l'homme. Tant d'instrumens inventés pour nous guider dans nos expériences et suppléer à la justesse des sens en font négliger l'exercice. Le graphomètre dispense d'estimer la grandeur des angles ; l'œil qui mesuroit avec précision les distances s'en fie à la chaîne qui les mesure pour lui : la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers et maladroits : à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes (1).

(1) Il est fort bien fait de mener à ses récréations l'enfant dans des ateliers, et d'exercer son adresse; mais si on le prive des outils nécessaires, il sera naturellement rebuté par les difficultés et ne fera rien; s'il falloit inventer et faire tous les instrumens nécessaires à un métier, la vie entière suffiroit à peine pour acquérir la connoissance et l'exercice de ce métier, s'il étoit un peu compliqué. *(Note de l'éditeur.)*

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adresse qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la sagacité qu'il falloit pour nous en passer, nous gagnons sans rien perdre, nous ajoutons l'art à la nature, et nous devenons plus ingénieux sans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant sur des livres, si je l'occupe dans un atelier, ses mains travaillent au profit de son esprit; il devient philosophe, et croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres usages dont je parlerai ci-après, et l'on verra comment, des jeux de la philosophie, on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoissances purement spéculatives ne convenoient guère aux enfans, même approchant de l'adolescence; mais sans les faire entrer bien avant dans la physique systématique, faites pourtant que toutes leurs expériences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déduction; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par ordre dans leur esprit, et se les rappeler au besoin; car il est bien difficile que des faits, et même des raisonnemens isolés, tiennent long-temps dans la

mémoire quand on manque de prise pour les y ramener.

Dans la recherche des lois de la nature, commencez toujours par les phénomènes les plus communs et les plus sensibles, et accoutumez votre élève à ne point prendre ces phénomènes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poser en l'air ; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Émile attentif à ce que je fais, et je lui dis : Pourquoi cette pierre est-elle tombée ?

Quel enfant restera court à cette question ? Aucun, pas même Émile, si je n'ai pris grand soin de le préparer à n'y savoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe, parce qu'elle est pesante. Et qu'est-ce qui est pesant ? c'est ce qui tombe. La pierre tombe donc, parce qu'elle tombe ? Ici mon petit philosophe est arrêté tout de bon. Voilà sa première leçon de physique systématique ; et, soit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce sera toujours une leçon de bon sens.

A mesure que l'enfant avance en intelligence, d'autres considérations importantes nous obli-

gent à plus de choix dans ses occupations. Sitôt qu'il parvient à se connoître assez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bien-être, sitôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient et de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il est en état de sentir la différence du travail à l'amusement, et de ne regarder celui-ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, et l'engager à une application plus constante qu'il n'en donnoit à de simples amusemens. La loi de la nécessité toujours renaissante apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel est l'usage de la prévoyance; et de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la sagesse ou toute la misère humaine.

Tout homme veut être heureux; mais, pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par savoir ce que c'est que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie, il consiste à ne pas souffrir; la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. Le bon-

heur de l'homme moral est autre chose ; mais ce n'est pas de celui-là qu'il est ici question. Je ne saurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement physiques qui puissent intéresser les enfans, surtout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, et qu'on n'a point corrompus d'avance par le poison de l'opinion.

Lorsqu'avant de sentir leurs besoins ils les prévoient, leur intelligence est déjà fort avancée, ils commencent à connoître le prix du temps. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi sur des objets utiles, mais d'une utilité sensible à leur âge et à la portée de leurs lumières. Tout ce qui tient à l'ordre moral et à l'usage de la société ne doit point sitôt leur être présenté, parce qu'ils ne sont pas en état de l'entendre. C'est une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choses qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, sans qu'ils sachent quel est ce bien, et dont on les assure qu'ils tireront du profit étant grands, sans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit qu'ils ne sauroient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole ; rien

n'est bien pour lui que ce qu'il sent être tel. En le jetant toujours en avant de ces lumières, vous croyez user de prévoyance et vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instrumens dont il ne fera peut être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens; vous l'accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit, c'est vouloir qu'il soit crédule et dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse : *tout ce que je vous demande est pour votre avantage; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe, à moi, que vous fassiez ou non ce que j'exige? C'est pour vous seul que vous travaillez.* Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espèce pour le prendre à son piége, ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme sache bien des choses dont un enfant ne sauroit comprendre

l'utilité; mais faut-il et se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, et vous verrez que son temps sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne? Mais, direz-vous, sera-t-il temps d'apprendre ce qu'on doit savoir, quand le moment sera venu d'en faire usage? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'il est impossible de l'apprendre plus tôt; car nos vrais maîtres sont l'expérience et le sentiment, et jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme, toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme sont des occasions d'instruction pour lui; mais sur les idées de cet état qui ne sont pas à sa portée, il doit rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Sitôt que nous sommes parvenus à donner

à notre élève une idée du mot *utile*, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge, et qu'il en voit clairement le rapport à son bien-être actuel. Vos enfans ne sont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui soit à leur portée, et que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes et ne savent ce que c'est qu'utilité.

A quoi cela est-il bon? Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui et moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la question qui de ma part suit infailliblement toutes ses questions, et qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes et fastidieuses, dont les enfans fatiguent sans relâche et sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espèce d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour sa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une

question sans s'en rendre à lui-même la raison qu'il sait qu'on lui en va demander avant que de la résoudre.

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre élève! Ne sachant les raisons de rien, le voilà presque réduit au silence quand il vous plaît; et vous, au contraire, quel avantage vos connoissances et votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposez? car, ne vous y trompez pas, lui faire cette question c'est lui apprendre à vous la faire à son tour, et vous devez compter, sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire: *à quoi cela est il bon?*

C'est ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si, sur la question de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une seule raison qu'il ne soit pas en état d'entendre, voyant que vous raisonnez sur vos idées et non sur les siennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge et non pour le sien; il ne se fiera plus à vous, et tout est perdu; mais où

est le maître qui veuille bien rester court, et convenir de ses torts avec son élève ? Tous se font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, et moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raisons à sa portée : ainsi ma conduite, toujours nette dans son esprit, ne lui seroit jamais suspecte, et je me conserverois plus de crédit, en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premièrement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre, c'est à lui de le désirer, de le chercher, de le trouver ; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce désir, et de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il suit de là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies, et que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous serez toujours moins à découvert et plus souvent dans le cas de lui dire : *en quoi ce que vous me demandez est-il utile à savoir?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive

bien ce qu'il apprend et l'usage de ce qu'il apprend, sitôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui sans scrupule: je n'ai pas de bonne réponse à vous faire, j'avois tort; laissons cela. Si votre instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je n'aime point les explications en discours; les jeunes gens y font peu d'attention et ne les retiennent guère. Les choses, les choses? Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots; avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du soleil et la manière de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompt pour me demander à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire! De combien de choses je saisis l'occasion de m'instruire en ré-

pondant à sa question, surtout si nous avons des témoins de notre entretien (*) !

Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulières à chaque climat, des mœurs des différens peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la manière de se conduire sur mer et de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même et le droit des gens, entreront dans mon explication de manière à donner à mon élève une grande idée de toutes ces sciences, et un grand désir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande

(*) J'ai souvent remarqué que, dans les doctes instructions qu'on donne aux enfans, on songe moins à se faire écouter d'eux que des grandes personnes qui sont présentes. Je suis très-sûr de ce que je dis là, car j'en ai fait l'observation sur moi-même.

envie de me demander, comme auparavant, à quoi sert de s'orienter; mais il n'ose, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Émile, plus rustiquement élevé, et à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre et me laisser pérorer tout seul. Cherchons une solution plus grossière; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par son importune question, *à quoi sert cela?* Vous avez raison, lui dis-je; il y faut penser à loisir; et si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amusemens utiles. On s'occupe d'autre chose, et il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un tour

de promenade avant le déjeûner : il ne demande pas mieux; pour courir, les enfans sont toujours prêts, et celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes, et, quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le temps se passe, la chaleur vient; nous avons faim, nous nous pressons, nous errons vainement de côté et d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrières, des plaines, nul renseignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. Émile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure, il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorenci, et qu'un simple taillis nous le cache; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques momens de silence, je lui

dis d'un air inquiet : mon cher Émile, comment ferons-nous pour sortir d'ici ?

ÉMILE *(en nage et pleurant à chaudes larmes)* (1).

Je n'en sais rien; je suis las, j'ai faim, j'ai soif, je n'en puis plus.

JEAN-JACQUES.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, et pensez-vous que je me fisse faute de pleurer si je pouvois déjeûner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure est-il ?

ÉMILE.

Il est midi, et je suis à jeun.

JEAN-JACQUES.

Cela est vrai; il est midi, et je suis à jeun.

ÉMILE.

Oh ! que vous devez avoir faim !

---

(1) Où donc est cet élève qui se soumet avec courage à la nécessité. *(Note de l'éditeur.)*

JEAN-JACQUES.

Le malheur est que mon dîner ne viendra pas me chercher ici. Il est midi ? c'est justement l'heure où nous observions hier, de Montmorenci, la position de la forêt; si nous pouvions de même observer, de la forêt, la position de Montmorenci ?...

ÉMILE.

Oui; mais hier nous voyions la forêt, et d'ici nous ne voyons pas la ville.

JEAN-JACQUES.

Voilà le mal... Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position.....

ÉMILE.

O mon bon ami !

JEAN-JACQUES.

Ne disions-nous pas que la forêt étoit.....

ÉMILE.

Au nord de Montmorenci.

JEAN-JACQUES.

Par conséquent Montmorenci doit être.....

ÉMILE.

Au sud de la forêt.

JEAN-JACQUES.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

ÉMILE.

Oui, par la direction de l'ombre.

JEAN-JACQUES.

Mais au sud?

ÉMILE.

Comment faire?

JEAN-JACQUES.

Le sud est l'opposé du nord.

ÉMILE.

Cela est vrai; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh! voilà le sud, voilà le sud! sûrement Montmorenci est de ce côté; cherchons de ce côté.

JEAN-JACQUES.

Vous pouvez avoir raison; prenons ce sentier à travers le bois.

ÉMILE *(frappant des mains, et poussant un cri de joie).*

Ah! je vois Montmorenci! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner; courons vite : l'astronomie est bonne à quelque chose.

Prenez garde que, s'il ne dit pas cette dernière phrase, il la pensera : peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or, soyez sûr qu'il n'oubliera de sa vie la leçon de cette journée; au lieu que, si je n'avois fait que lui supposer tout cela dans sa chambre, mon discours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, et ne dire que ce qu'on ne sauroit faire.

Le lecteur ne s'attend pas que je le méprise assez, pour lui donner un exemple sur chaque espèce d'étude; mais, de quoi qu'il soit question, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien mesurer sa preuve sur la capacité de l'élève; car, encore une fois, le mal n'est pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me souviens que, voulant donner à un enfant du goût pour la chimie, après lui avoir montré plusieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment se faisoit l'encre. Je lui disois que sa noirceur ne venoit que d'un fer très-divisé, détaché du vitriol, et précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta

tout court avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, et d'autre vin à huit sous chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi, dans deux verres, de ces deux différens vins (*), je lui parlai ainsi :

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil et le goût ; mais elles sont nuisibles, et rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falsifie surtout les boissons, et surtout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoître, et donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verts ou aigres se fait avec de la litarge : la litarge est une pré-

(*) A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précède sert beaucoup à le rendre attentif.

paration de plomb. Le plomb, uni aux acides, fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est litargiré ou s'il ne l'est pas. Or, voici comme je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre et le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances métalliques et s'unit avec elles par dissolution pour former un sel composé; tel, par exemple, que la rouille qui n'est qu'un fer dissous par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, et tel aussi que le vert-de-gris qui n'est qu'un cuivre dissous par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux substances alcalines qu'aux substances métalliques; en sorte que, par l'intervention des premières, dans les sels composés dont je viens de vous parler, l'acide est forcé

de lâcher le métal auquel il est uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la substance métallique, dégagée de l'acide qui la tenoit dissoute, se précipite et rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins est litargiré, son acide tient la litarge en dissolution. Que j'y verse de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter prise pour s'unir à elle; le plomb n'étant plus tenu en dissolution reparoîtra, troublera la liqueur et se précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb (*) ni aucun métal dans le vin, l'alcali s'unira paisible-

(*) Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vins de *Paris*, quoiqu'ils ne soient pas tous litargirés, sont rarement exempts de plomb, parce que les comptoirs de ces marchands sont garnis de ce métal, et que le vin qui se répand dans la mesure en passant, et séjournant sur ce plomb, en dissout toujours quelque partie. Il est étrange qu'un abus si manifeste et si dangereux soit souffert par la police. Mais il est vrai que les gens aisés, ne buvant guère de ces vins-là, sont peu sujets à en être empoisonnés.

ment (*) avec l'acide : le tout restera dissous, et il ne fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alcaline successivement dans les deux verres : celui du vin de la maison resta clair et diaphane ; l'autre en un moment fut trouble, et au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel et pur dont on peut boire, et voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui sait bien comment se fait l'encre, sait connoître aussi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, et cependant je m'aperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de temps pour sentir que je n'avois fait qu'une sottise ; car, sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'en-

(*) L'acide végétal est fort doux. Si c'étoit un acide minéral, et qu'il fût moins étendu, l'union ne se feroit pas sans effervescence.

troit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins, et les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué; ces autres mots *malsain*, *poison*, n'avoient même aucun sens pour lui: il étoit là-dessus dans le cas de l'historien du médecin Philippe; c'est le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux causes dont nous n'apercevons pas la liaison, les biens et les maux dont nous n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis sont nuls pour nous; il est impossible de nous intéresser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un et l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir; et, quand même on les concevroit, on fera peu de chose encore, si on ne les désire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner est utile; mais ce n'est rien de le convaincre, si l'on ne sait le persuader. En vain la tranquille

raison nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la passion qui nous fasse agir ; et comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore ?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tandis que l'humanité lui est presque étrangère, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En songeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès à présent l'utilité. Du reste, jamais de comparaisons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la course, aussitôt qu'il commence à raisonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante ; je lui dirai : vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez ; voici la distance où vous lanciez un caillou, la carrière que vous parcouriez d'une haleine, etc. ; voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite

ainsi sans le rendre jaloux de personne, il voudra se surpasser, il le doit; je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les élémens des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monumens où se gravent le plus sûrement les connoissances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres, de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, et qui pût servir de stimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une manière sensible à l'esprit d'un enfant, et où les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité, c'est par la peinture vive et naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à son imagination.

Philosophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette situation est trouvée, elle est décrite, et, sans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même, du moins avec plus de vérité et de simplicité. Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile : seul il composera durant long-temps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement; et, tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote ? est-ce Pline ? est-ce Buffon ? Non; c'est Robinson Crusoé.

Robinson Crusoé dans son île, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être;

voilà un objet intéressant pour tout âge, et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans; voilà comment nous réalisons l'île déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile; mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, et d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, et de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île, et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Ro-

binson lui-même; qu'il se voie habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer; qu'il examine la conduite de son héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, et qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas : car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le nécessaire et la liberté.

Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre à profit? L'enfant, pressé de se faire un magasin pour son île, sera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enseigner, il voudra savoir tout ce qui est utile, et ne voudra savoir que cela; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette île, tandis qu'il y borne sa féli-

cité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul, et où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guère, ne lui suffira pas long-temps.

La pratique des arts naturels, auxquels peut suffire un seul homme, mène à la recherche des arts d'industrie, et qui ont besoin du concours de plusieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des solitaires, par des sauvages; mais les autres ne peuvent naître que dans la société, et la rendent nécessaire. Tant qu'on ne connoît que le besoin physique, chaque homme se suffit à lui-même, l'introduction du superflu rend indispensable le partage et la distribution du travail; car, bien qu'un homme travaillant seul ne gagne que la subsistance d'un homme, cent hommes travaillant de concert gagneront de quoi en faire subsister deux cents. Sitôt donc qu'une partie des hommes se repose, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent supplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand soin doit être d'écarter de l'esprit de votre élève toutes les notions des relations sociales qui ne sont pas à sa portée;

mais quand l'enchaînement des connoissances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute son attention vers l'industrie et les arts mécaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'atelier en atelier, ne souffrez jamais qu'il voie aucun travail sans mettre lui-même la main à l'œuvre, ni qu'il en sorte sans savoir parfaitement la raison de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a observé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui partout l'exemple; pour le rendre maître, soyez partout apprenti, et comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choses qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une estime publique attachée aux différens arts, en raison inverse de leur utilité réelle. Cette estime se mesure directement sur leur inutilité même, et cela doit être. Les arts les plus utiles sont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers se proportionne aux besoins des hommes, et que le travail nécessaire à tout le monde reste for-

cément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs et les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; et, comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, et on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona, nisi quibus populus inviderit* (*).

Que deviendront vos élèves si vous leur laissez adopter ce sot préjugé, si vous le favorisez vous-même, s'ils vous voient, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfévre que dans celle d'un serrurier? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts et de la véritable valeur des choses, quand ils verront partout le prix de fantaisie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, et que, plus la chose coûte, moins elle vaut? Au premier moment que vous

(*) Petron.

laisserez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur éducation; malgré vous, ils seront élevés comme tout le monde; vous avez perdu quartorze ans de soins.

Émile, songeant à meubler son île, aura d'autres manières de voir. Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-respectable, et l'autre un petit charlatan.

« Mon fils est fait pour vivre dans le monde; « il ne vivra pas avec des sages, mais avec « des fous. Il faut donc qu'il connoisse leurs « folies, puisque c'est par elles qu'ils veulent « être conduits. La connoissance réelle des « choses peut être bonne, mais celle des « hommes et de leurs jugemens vaut encore « mieux; car, dans la société humaine, le plus « grand instrument de l'homme est l'homme, « et le plus sage est celui qui se sert le mieux « de cet instrument. A quoi bon donner aux « enfans l'idée d'un ordre imaginaire tout con- « traire à celui qu'ils trouveront établi, et sur « lequel il faudra qu'ils se règlent? Donnez- « leur premièrement des leçons pour être

« sages, et puis vous leur en donnerez pour « juger en quoi les autres sont fous. »

Voilà les spécieuses maximes sur lesquelles la fausse prudence des pères travaille à rendre leurs enfans esclaves des préjugés dont ils les nourrissent, et jouets eux-mêmes de la tourbe insensée dont ils pensent faire l'instrument de leurs passions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choses il faut connoître avant lui ! l'homme est la dernière étude du sage, et vous prétendez en faire la première d'un enfant ! Avant de l'instruire de nos sentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier : est-ce connoître une folie que de la prendre pour la raison ? Pour être sage, il faut discerner ce qui ne l'est pas : comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne sait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs ? C'est un mal de savoir ce qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenez-lui donc premièrement ce que sont les choses en elles-mêmes, et vous lui apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux. : c'est ainsi qu'il saura comparer l'opinion à la vérité, et s'élever au-des-

sus du vulgaire ; car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, et l'on ne mène point le peuple quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opinion publique, avant de lui apprendre à l'apprécier, assurez-vous que, quoi que vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, et que vous ne la détruirez plus. Je conclus que, pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon élève ; il auroit eu trop de bon sens pour m'entendre ; ses relations avec son espèce ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoît d'être humain que lui seul, et même, il est bien éloigné de se connoître ; mais s'il porte peu de jugemens sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres ; mais il sent la sienne et s'y tient. Au lieu des lois sociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique ; continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité, sa sûreté, sa conservation, son bien-être, qu'il doit apprécier tous les corps de la nature et tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, et le verre que le diamant. De même, il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc, et tous les joailliers de l'Europe; un pâtissier est surtout à ses yeux un homme très-important, et il donneroit toute l'académie des sciences pour le moindre confiseur de la rue des Lombards. Les orfévres, les graveurs, les doreurs ne sont, à son avis, que des fainéans qui s'amusent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du temps sans en être esclave; il en profite, et n'en connoît pas le prix. Le calme des passions, qui rend pour lui sa succession toujours égale, lui tient lieu d'instrument pour le mesurer au besoin (*). En lui supposant une montre, aussi

(*) Le temps perd pour nous sa mesure, quand nos passions veulent régler son cours à leur gré.

bien qu'en le faisant pleurer, je me donnois un Émile vulgaire, pour être utile et me faire entendre; car, quant au véritable, un enfant si différent des autres ne serviroit d'exemple à rien (1).

Il y a un ordre non moins naturel, et plus judicieux encore, par lequel on considère les arts selon les rapports de nécessité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, et au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes considérations sur celui de la société générale est semblable au précédent, et soumis au même renversement dans l'estime des hommes; en sorte que l'emploi des ma-

---

La montre du sage est l'égalité d'humeur et la paix de l'âme; il est toujours à son heure, et il la connoît toujours.

(1) Ce mépris de l'horlogerie est étrange. Si l'on n'accoutume pas l'enfant à l'ordre, à des occupations réglées, il ne sera jamais laborieux et ne fera jamais rien d'utile; on ne profite bien du temps qu'en réglant invariablement son emploi. *(Note de l'éditeur.)*

tières premières se fait dans des métiers sans honneur, presque sans profit, et que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente le prix et devient honorable. Je n'examine pas s'il est vrai que l'industrie soit plus grande et mérite plus de récompense dans les arts minutieux qui donnent la dernière forme à ces matières, que dans le premier travail qui les convertit à l'usage des hommes ; mais je dis qu'en chaque chose l'art dont l'usage est le plus général et le plus indispensable, est incontestablement celui qui mérite le plus d'estime ; et celui à qui moins d'autres arts sont nécessaires la mérite encore par-dessus les plus subordonnés, parce qu'il est plus libre et plus près de l'indépendance. Voilà les véritables règles de l'appréciation des arts et de l'industrie ; tout le reste est arbitraire et dépend de l'opinion.

Le premier et le plus respectable de tous les arts est l'agriculture : je mettrois la forge au second rang, la charpente au troisième, et ainsi de suite. L'enfant qui n'aura point été séduit par les préjugés vulgaires en jugera précisément ainsi. Que de réflexions impor-

tantes notre Émile ne tirera-t-il point là-dessus de son Robinson? Que pensera-t-il, en voyant que les arts ne se perfectionnent qu'en se subdivisant, en multipliant à l'infini les instrumens des uns et des autres? Il se dira : tous ces gens-là sont sottement ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras et leurs doigts ne leur servent à quelque chose, tant ils inventent d'instrumens pour s'en passer. Pour exercer un seul art, ils sont asservis à mille autres; il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade et moi, nous mettons notre génie dans notre adresse; nous nous faisons des outils que nous puissions porter partout avec nous. Tous ces gens si fiers de leurs talens dans Paris ne sauroient rien dans notre île, et seroient nos apprentis à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps et l'adresse des mains de notre élève; mais considérez quelle direction nous donnons à ses curiosités enfantines; considérez le sens, l'esprit inventif, la prévoyance; considérez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il

fera, il voudra tout connoître, il voudra savoir la raison de tout : d'instrument en instrument il voudra toujours remonter au premier ; il n'admettra rien par supposition; il refuseroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoissance antérieure qu'il n'auroit pas. S'il voit faire un ressort, il voudra savoir comment l'acier a été tiré de la mine ; s'il voit assembler les pièces d'un coffre, il voudra savoir comment l'arbre a été coupé ; s'il travaille lui-même, à chaque outil dont il se sert, il ne manquera pas de se dire : si je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrais-je pour en faire un semblable ou pour m'en passer ?

Au reste, une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître se passionne, est de supposer le même goût à l'enfant. Gardez, quand l'amusement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuie sans vous l'oser témoigner. L'enfant doit être tout à la chose ; mais vous devez être tout à l'enfant, l'observer, l'épier sans relâche et sans qu'il y paroisse, pressentir tous ses sentimens d'avance, et prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir ; l'occuper enfin de manière

que non seulement il se sente utile à la chose, mais qu'il s'y plaise à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il fait.

La société des arts consiste en échange d'industrie, celle du commerce en échange des choses, celle des banques en échange de signes et d'argent; toutes ces idées se tiennent, et les notions élémentaires sont déjà prises; nous avons jeté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reste maintenant qu'à généraliser ces mêmes idées, et les étendre à plus d'exemples, pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, et rendu sensible par les détails d'histoire naturelle qui regardent les productions particulières à chaque pays, par les détails d'arts et de sciences qui regardent la navigation; enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport, selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivières, etc.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, et nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute société a pour première loi quelque égalité

conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à-dire le gouvernement et les lois. Les connoissances politiques d'un enfant doivent être nettes et bornées : il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui se rapporte au droit de propriété, dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choses a fait inventer la monnoie ; car la monnoie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de différentes espèces, et en ce sens la monnoie est le vrai lien de la société: mais tout peut être monnoie ; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le sont encore chez plusieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suède, l'or et l'argent le sont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à transporter, ont été généralement choisis pour termes moyens de tous les échanges, et l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la mesure ou le poids à chaque échange :

car la marque de la monnoie n'est qu'une attestation que la pièce ainsi marquée est d'un tel poids, et le prince seul a droit de battre monnoie, attendu que lui seul a droit d'exiger que son témoignage fasse autorité parmi tout un peuple.

L'usage de cette invention ainsi expliqué se fait sentir au plus stupide. Il est difficile de comparer immédiatement des choses de différentes natures, du drap, par exemple, avec du blé; mais quand on a trouvé une mesure commune, savoir la monnoie, il est aisé au fabricant et au laboureur de rapporter la valeur des choses qu'ils veulent échanger à cette mesure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle somme d'argent, et que telle quantité de blé vaille aussi la même somme d'argent, il s'ensuit que le marchand, recevant ce blé pour son drap, fait un échange équitable. Ainsi c'est par la monnoie que les biens d'espèces diverses deviennent commensurables, et peuvent se comparer.

N'allez pas plus loin que cela, et n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette institution. En toute chose il importe de bien exposer les usages avant de montrer les

abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les signes font négliger les choses, comment de la monnoie sont nées toutes les chimères de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non seulement en philosophes, mais en hommes sages, et vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philosophes même ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéressans ne peut-on point tourner ainsi la curiosité d'un élève, sans jamais quitter les rapports réels et matériels qui sont à sa portée, ni souffrir qu'il s'élève dans son esprit une seule idée qu'il ne puisse pas concevoir ? L'art du maître est de ne laisser jamais appesantir ses observations sur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher sans cesse des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon et du mauvais ordre de la société civile. Il faut savoir assortir les entretiens dont on l'amuse, au tour d'esprit qu'on lui a donné. Telle question, qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Émile durant six mois.

Nous allons dîner dans une maison opulente; nous trouvons les apprêts d'un festin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un service élégant et fin. Tout cet appareil de plaisir et de fête a quelque chose d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y est pas accoutumé. Je pressens l'effet de tout cela sur mon jeune élève. Tandis que le repas se prolonge, tandis que les services se succèdent, tandis qu'autour de la table règnent mille propos bruyans, je m'approche de son oreille, et je lui dis: Par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table, avant que d'y arriver? Quelle foule d'idées j'éveille dans son cerveau par ce peu de mots! A l'instant voilà toutes les vapeurs du délire abattues; il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiète. Tandis que les philosophes, égayés par le vin, peut-être par leurs voisins, radotent et font les enfans, le voilà lui philosophant tout seul dans son coin; il m'interroge, je refuse de répondre, je le renvoie à un autre temps; il s'impatiente, il oublie de manger et de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise.

Quel objet pour sa curiosité ! quel texte pour son instruction (1) ! Avec un jugement sain, que rien n'a pu corrompre, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution ; que vingt millions de mains peut-être ont long-temps travaillé ; qu'il en a coûté la vie peut-être à des milliers d'hommes, et tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe.

Epiez avec soin les conclusions secrètes qu'il tire en son cœur de toutes ses observations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le suppose, il peut être tenté de tourner ses réflexions dans un autre sens, et de se regarder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir

---

(1) Sur un nombre infini d'enfans de quatorze ou quinze ans, assis pour la première fois à une table servie avec élégance, il ne s'en trouvera pas deux sur lesquels cette question produise un effet aussi merveilleux ; et l'auteur a annoncé qu'Émile n'étoit qu'un enfant ordinaire. *(Note de l'éditeur.)*

pour apprêter son dîner. Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussitôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple et rustique préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique et si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin ne lui ayant donné aucun profit réel, et son estomac sortant tout aussi content de la table du paysan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeler véritablement sien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rappelez-vous bien ces deux repas, et décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir. Auquel avez-vous remarqué le plus de joie? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaîment, ri de meilleur cœur? lequel a duré le

plus long-temps sans ennui, et sans avoir besoin d'être renouvelé par d'autres services? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez si bon, vient du blé recueilli par ce paysan ; son vin noir et grossier, mais désaltérant et sain, est du crû de sa vigne ; le linge vient de son chanvre, filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par sa servante : nulles autres mains que celles de sa famille n'ont fait les apprêts de sa table ; le moulin le plus proche et le marché voisin sont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée et la main des hommes sur l'autre table? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance? qu'y avoit-il là qui fût fait pour vous? Si vous eussiez été le maître de la maison, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût resté plus étranger encore; car le soin d'étaler aux yeux des autres votre jouissance eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine et eux le plaisir.

Ce discours peut être fort beau ; mais il ne vaut rien pour Emile, dont il passe la por-

tée, et à qui l'on ne dicte point ses réflexions. Parlez-lui donc plus simplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin : où dînerons-nous aujourd'hui ? autour de cette montagne d'argent, qui couvre les trois quarts de la table, et de ces parterres de fleurs de papier qu'on sert au dessert sur des miroirs ? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, et veulent que vous ayez dit ce que vous ne savez pas ? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joyeusement, et nous donnent de si bonne crême ? Le choix d'Emile n'est pas douteux; car il n'est ni babillard ni vain, il ne peut souffrir la gêne, et tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point; mais il est toujours prêt à courir en campagne, et il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, et les bonnes gens (*). Chemin faisant, la réflexion

(*) Le goût que je suppose à mon élève pour la campagne est un fruit naturel de son éducation. D'ailleurs, n'ayant rien de cet air fat et requinqué qui plaît tant aux femmes, il en est

vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne songent guère à nos plaisirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un sujet, seront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'esprit, on saura bien les varier au besoin ; le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, et cette étude tient aux occasions qu'on leur offre de se montrer. On

---

moins fêté que d'autres enfans; par conséquent il se plaît moins avec elles et se gâte moins dans leur société, dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur baiser la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer, préférablement aux hommes, les égards qui leur sont dus; je me suis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raison ne fût à sa portée, et il n'y a point de bonne raison pour un enfant de traiter un sexe autrement que l'autre (1).

---

(1) Il y en auroit plusieurs qu'il pourroit comprendre, entre autres celle-ci : *ce sont les femmes qui nourrissent les enfans.* (*Note de l'éditeur.*)

n'imaginera pas que, dans l'espace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puissions donner à l'enfant, le plus heureusement né, une idée de tous les arts et de toutes les sciences naturelles, suffisante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faisant ainsi passer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer son goût, son talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte son génie, et de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour seconder la nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoissances bornées, mais justes, est de les lui montrer par leurs liaisons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans son estime, et de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie, et qui la connoît à fond, peut être un savant homme; l'autre est un homme judicieux, et vous vous

souvenez que ce que nous proposons d'acquérir est moins la science que le jugement.

Quoi qu'il en soit, ma méthode est indépendante de mes exemples : elle est fondée sur la mesure des facultés de l'homme à ses différens âges, et sur le choix des occupations qui conviennent à ces facultés. Je crois qu'on trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux ; mais si elle étoit moins appropriée à l'espèce, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde période, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins pour nous porter hors de nous : nous nous sommes élancés dans les cieux ; nous avons mesuré la terre ; nous avons recueilli les lois de la nature ; en un mot, nous avons parcouru l'île entière ; maintenant nous revenons à nous ; nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace, et qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reste-t-il à faire après avoir observé tout ce qui nous environne ! D'en convertir à notre usage tout ce que nous pouvons nous approprier, et de tirer parti de notre curiosité pour l'avantage de notre bien-être. Jusqu'ici nous avons fait provision d'instrumens de toute espèce, sans savoir desquels nous aurions besoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils servir à d'autres ; et peut-être, à notre tour, aurons-nous besoin des leurs. Ainsi nous trouverions tous notre compte à ces échanges ; mais, pour les faire, il faut connoître nos besoins mutuels, il faut que chacun sache ce que d'autres ont à son usage, et ce qu'il peut leur offrir en retour. Supposons dix hommes, dont chacun a dix sortes de besoins. Il faut que chacun, pour son nécessaire, s'applique à dix sortes de travaux ; mais, vu la différence de génie et de talens, l'un réussira moins à quelqu'un de ses travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverses choses, feront les mêmes et seront mal servis. Formons une société de ces dix hommes, et que chacun

s'applique, pour lui seul et pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux; chacun profitera des talens des autres comme si lui seul les avoit tous; chacun perfectionnera le sien par un continuel exercice, et il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du surabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos institutions. Il n'est pas de mon sujet d'en examiner ici les conséquences; c'est ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit se regarder comme un être isolé, ne tenant du tout à rien et se suffisant à lui-même, ne pourroit être que misérable. Il lui seroit même impossible de subsister; car, trouvant la terre entière couverte du tien et du mien, et n'ayant rien à lui que son corps, d'où tireroit-il son nécessaire? En sortant de l'état de nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi; nul n'y peut demeurer malgré les autres, et ce seroit réellement en sortir, que d'y vouloir rester dans l'impossibilité d'y vivre: car la

première loi de la nature est le soin de se conserver (1).

Ainsi se forment peu à peu, dans l'esprit d'un enfant, les idées des relations sociales, même avant qu'il puisse être réellement membre actif de la société. Émile voit que, pour avoir des instrumens à son usage, il lui en faut encore à l'usage des autres, par lesquels il puisse obtenir en échange les choses qui lui sont nécessaires, et qui sont en leur pouvoir. Je l'amène aisément à sentir le besoin de ces échanges, et à se mettre en état d'en profiter.

Monseigneur, il faut que je vive, disoit un malheureux auteur satirique au ministre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la nécessité*, lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponse, excellente pour un ministre, eût été barbare et

(1) Voici encore une contradiction de son système d'éducation: tantôt il veut faire de son élève *l'homme de la nature*, tantôt il en veut faire l'homme social; on ne trouve dans ce livre aucune idée suivie. *(Note de l'éditeur.)*

fausse en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument, auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît sans réplique pour celui qui le fait relativement à lui-même. Puisque de toutes les aversions que nous donne la nature, la plus forte est celle de mourir, il s'ensuit que tout est permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie et l'immoler à son devoir, sont bien loin de cette simplicité primitive. Heureux les peuples chez lesquels on peut être bon sans effort et juste sans vertu ! S'il est quelque misérable état au monde, où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire, et où les citoyens soient fripons par nécessité, si ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir.

Sitôt qu'Émile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, et je ne les distinguerai guère plus dans la suite, parce que

l'homme est le même dans tous les états ; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre, et ne digère pas mieux que lui ; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave ; qu'un grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple ; et qu'enfin, les besoins naturels étant partout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être partout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, et non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendrez inutile à tout autre ; et que, s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand seigneur devenu gueux, qui porte, dans sa misère, les préjugés de sa naissance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se souvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute ressource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : *il faut que je vive* (1).

(1) Toujours la même animosité contre les

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet; les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt? Nous

---

riches et les nobles; la plus grande partie des gens ruinés de ces deux classes a cependant montré dans l'émigration un courage qu'on ne sauroit trop louer. On y a vu des dames de l'ancienne Cour vivre du travail de leurs mains, et des hommes se faire des ressources des talens qui n'avoient jamais servis qu'à leur agrément: le dessin, la musique, l'adresse des mains; plusieurs ont exercé le métier de tourneur, d'autres se sont fait des ressources par leur instruction; on a vu un jeune prince du sang royal de France donner, en allemand, dans un collége *des Grisons*, des leçons d'histoire et de géométrie; on a vu l'un des princes, ses frères, possédant au plus haut degré de supériorité le talent de la peinture, vendre ses tableaux, ou les troquer contre ceux des plus grands maîtres.

(Note de l'éditeur.)

approchons de l'état de crise et du siècle de révolutions (*). Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire. Il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni prince, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc, dans la bassesse, ce satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne sait vivre que d'or? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécile qui ne sait point user de lui-même, et ne met son être que dans ce qui est étrange à lui? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, et rester homme en dépit du sort! Qu'on loue tant

(*) Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-temps à durer; toutes ont brillé, et tout Etat qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime; mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les voit que trop (1).

(1) Voilà un passage bien remarquable!....

qu'on voudra ce roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône; moi je le méprise, je vois qu'il n'existe que par sa couronne, et qu'il n'est rien du tout, s'il n'est roi; mais celui qui la perd et s'en passe est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou, peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul; et, quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul, il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse, maître d'école à Corinthe, et le roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne règne pas; que l'héritier et le fils d'un roi des rois (*), jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de cour en cour, cherchant partout des secours, et trouvant partout des affronts, faute de ne savoir autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme et le citoyen, quel qu'il soit, n'a

(*) Vonone, fils de Phraate, roi des Parthes.

d'autre bien à mettre dans la société que lui-même; tous ses autres biens y sont malgré lui; et, quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse, ou le public en jouit aussi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il se prive; et, dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entière, tant qu'il ne paye que de son bien. Mais mon père, en le gagnant, a servi la société... Soit; il a payé sa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la société, en décharge un autre de ce qu'il doit: car chacun, se devant tout entier, ne peut payer que pour lui, et nul père ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables: or, c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve et le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; et un rentier que l'état paye pour ne rien faire, ne diffère guère, à mes yeux, d'un brigand qui

vit aux dépens des passans (1). Hors de la société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un fripon.

Or, de toutes les occupations qui peuvent fournir la substance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature est le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune et des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail; il est aussi libre que le laboureur est esclave : car celui-ci tient à son champ, dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès lui peut enlever ce champ;

---

(1) Voilà de ces exagérations poussées à un tel degré d'extravagance, qu'il est inutile de les réfuter. *(Note de l'éditeur.)*

par ce champ on peut le vexer en mille manières : mais partout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait ; il emporte ses bras et s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme ; c'est le plus honnête, le plus utile, et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Émile : apprends l'agriculture ; il la sait : tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est par eux qu'il a commencé, c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc : cultive l'héritage de tes pères ; mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire? Apprends un métier (1).

Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous ? J'y pense mieux que vous, Madame, qui ne voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord, un marquis, un prince, et peut-être un jour moins que rien ; moi, je veux lui donner un rang

(1) Il falloit ajouter : ou *si tu en as la disposition, acquiers un grand talent.* Une loi de l'alcoran prescrit à tout Musulman l'obligation d'apprendre un métier. *(Note de l'éditeur.)*

qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps, et, quoi que vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue et l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant pis, tant pis pour vous. Mais n'importe, ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez-vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune et les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande; c'est un métier, un vrai métier, un art purement mécanique, où les mains travaillent plus que la tête, et qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des pères pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfans celui

de les pourvoir de connoissances, dont, à tout événement, ils pussent tirer parti pour vivre. Ces pères prévoyans croient beaucoup faire : ils ne font rien ; parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre : en sorte qu'avec tous ces beaux talens, si celui qui les a ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il périra de misère comme s'il n'en avoit aucun (1).

Dès qu'il est question de manége et d'intrigues, autant vaut les employer à se maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du sein de la misère, de quoi remonter à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste ; si vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous servira tout cela, quand, justement dégoûté du monde, vous dédaignerez les moyens sans lesquels on

(1) Il n'est nullement vrai qu'avec des talens et de l'activité on puisse, dans quelque pays que ce soit, mourir de faim. *(Note de l'éditeur.)*

n'y peut réussir ? Vous avez étudié la politique et les intérêts des princes : voilà qui va fort bien ; mais que ferez-vous de ces connoissances, si vous ne savez parvenir aux ministres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux, si vous n'avez le secret de leur plaire, si tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient ? Vous êtes architecte ou peintre : soit; mais il faut faire connoître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc exposer un ouvrage au salon ? Oh ! qu'il n'en va pas ainsi ! il faut être de l'académie ; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obscure. Quittez-moi la règle et le pinceau ; prenez un fiacre, et courez de porte en porte ; c'est ainsi qu'on acquiert la célébrité. Or, vous devez savoir que toutes ces illustres portes ont des suisses ou des portiers qui n'entendent que par geste, et dont les oreilles sont dans leurs mains. Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, et devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de langues, ou de musique, ou de dessin ? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs.

Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, et que, si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes ressources sont peu solides, et combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti de celles-là! Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abaissement? Les revers sans vous instruire vous avilissent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-dessus des préjugés, arbitres de votre sort? comment mépriserez-vous la bassesse et les vices dont vous avez besoin pour subsister? Vous ne dépendiez que des richesses, et maintenant vous dépendez des riches; vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage, et le surcharger de votre misère. Vous voilà pauvre sans être libre; c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Mais, au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoissances qui sont faites pour nourrir l'âme et non le corps, si vous recourez, au besoin, à vos mains et à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparois

sent, tous les manéges deviennent inutiles; la ressource est toujours prête au moment d'en user; la probité, l'honneur ne sont plus un obstacle à la vie; vous n'avez plus besoin d'être lâche et menteur devant les grands, souple et rampant devant les fripons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur; ce qui est à peu près la même chose, quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de suisse à fléchir, point de courtisane à payer, et, qui pis est, à encenser. Que des coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme et d'avoir du pain. Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai besoin d'ouvrage... Compagnon, mettez-vous là, travaillez (1). Avant que

(1) Le maître répond beaucoup plus communément *qu'il n'a point d'ouvrage;* car il a ordinairement tous les garçons dont il a besoin. *(Note de l'éditeur.)*

l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner : si vous êtes diligent et sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste : ce n'est pas perdre son temps que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Émile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que signifie ce mot ? Tout métier utile au public n'est-il pas honnête ? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur, comme le gentilhomme de Locke ; je veux qu'il ne soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres. A ces professions près, et celles qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien ; j'aime mieux qu'il soit cordonnier que poète ; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point : mais passons, j'avois tort ; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il

n'exige pas, des gens qui l'exercent, des qualités d'âme odieuses (1), et incompatibles avec l'humanité. Ainsi, revenant au premier mot, prenons un métier honnête ; mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la nature et de l'art ; en irritant sa curiosité, en le suivant où elle la porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, et de voir briller la première étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune, et dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, et de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme et au singe, et qui porte machinalement l'un et l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans,

(1) On ne dit point des *qualités odieuses : qualités* au moral ne se prend jamais qu'en bonne part. *(Note de l'éditeur.)*

et surtout d'artistes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, et dans lequel on les a poussés dès leur bas âge, soit déterminé par d'autres convenances, soit trompé par un zèle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer aussitôt. Tel entend un tambour, et se croit général; tel voit bâtir, et veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre et dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre et dessinateur. Dès l'instant qu'il eut formé cette résolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de sa vie. Sans leçons et sans règles il se mit à dessiner tout ce qui lui tomboit sous la main. Il passa trois ans entiers collé sur ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher que son service, et sans jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissoient faire. Je l'ai vu, durant six mois d'un été très-ardent, dans une petite antichambre au midi, où l'on suffoquoit au passage, assis,

ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer et recommencer sans cesse avec une invincible obstination, jusqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-bosse assez bien pour être content de son travail. Enfin, favorisé de son maître et guidé par un artiste, il est parvenu au point de quitter la livrée, et de vivre de son pinceau. Jusqu'à certain terme la persévérance supplée au talent; il a atteint ce terme, et ne le passera jamais. La constance et l'émulation de cet honnête garçon sont louables. Il se fera toujours estimer par son assiduité, par sa fidélité, par ses mœurs; mais il ne peindra jamais que des dessus de porte. Qui est-ce qui n'eût pas été trompé par son zèle, et ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre se plaire à un travail et y être propre. Il faut des observations plus fines qu'on ne pense, pour s'assurer du vrai génie et du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses désirs que ses dispositions, et qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judi-

cieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfans. Cet art seroit très-important à connoître ! les pères et les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puisqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'est rien pour Emile ; et son apprentissage est déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé jusqu'à présent. Que voulez-vous qu'il fasse ? Il est prêt à tout : il sait déjà manier la bêche et la houe ; il sait se servir du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; les outils de tous les métiers lui sont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un usage assez prompt, assez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en servent, et il a sur ce point un grand avantage par-dessus tous : c'est d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, sans peine, toutes sortes d'attitudes, et prolonger, sans effort, toutes sortes de mouvemens. De plus, il a les organes justes et bien exercés ; toute la mécanique des arts lui est déjà connue. Pour

savoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude; et l'habitude ne se gagne qu'avec le temps. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de temps pour s'y rendre diligent? Ce n'est plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, et au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire et casanière, qui efféminе et ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes le sexe pour lequel il n'est pas fait (*). L'aiguille et l'épée ne sauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois souverain, je ne permettrois la couture et les métiers à l'aiguille qu'aux femmes et aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent-ils de

(*) Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens: les habits des hommes se faisoient dans la maison par les femmes.

ceux qu'a faits la nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur? Ils en auroient de reste pour le besoin. Tout homme foible, délicat, craintif, est condamné par elle à la vie sédentaire; il est fait pour vivre avec les femmes ou à leur manière. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur sont propres, à la bonne heure; et, s'il faut absolument de vrais eunuques, qu'on réduise à cet état les hommes qui déshonorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la nature : corrigez cette erreur de manière ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon élève les métiers malsains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux. Ils exercent à la fois la force et le courage; ils sont propres aux hommes seuls, les femmes n'y prétendent point; comment n'ont-ils pas honte d'empiéter sur ceux qu'elles font?

> Luctantur paucæ, comedunt coliphia paucæ.
> Vos lanam trahitis, calathisque peracta refertis
> Vellera. . . . . (*)

(*) Juven. Sat. II.

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques; et l'on ne peut rien imaginer de plus triste que le coup d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui sont accoutumés à celles de France et d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux dames des rubans, des pompons, du réseau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de grosses mains, faites pour souffler la forge et frapper sur l'enclume. Je me disois: dans ce pays les femmes devroient, par représailles, lever des boutiques de fourbisseurs et d'armuriers. Eh! que chacun fasse et vende les armes de son sexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache et la scie, à équarrir une poutre, à monter sur un comble, à poser le faîte, à l'affermir de jambes-de-force et d'entraits; puis crie à ta sœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te disoit de travailler à son point croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le sens; mais je me laisse quel-

quefois entraîner à la force des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public, armé d'une doloire et ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, sitôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des pères tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'est pas nécessaire d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes; il suffit de n'en estimer aucune au-dessous de soi. Quand on a le choix, et que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne consulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les professions de même rang? Les travaux des métaux sont utiles, et même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raison particulière ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un serrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans sa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers se fassent; mais qui peut choisir, doit avoir égard à la propreté; car il n'y a

point là d'opinion : sur ce point les sens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces stupides professions, dont les ouvriers, sans industrie et presque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tisserands, les faiseurs de bas, les scieurs de pierre; à quoi sert d'employer à ces métiers des hommes de sens? c'est une machine qui en mène une autre.

Tout bien considéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon élève est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison; il tient suffisamment le corps en haleine; il exige, dans l'ouvrier, de l'adresse et de l'industrie; et, dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance et le goût ne sont pas exclus.

Que si par hasard le génie de votre élève étoit décidément tourné vers les sciences spéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ses inclinations; qu'il apprît par exemple à faire des instrumens de mathématiques, des lunettes, des télescopes, etc.

Quand Émile apprendra son métier, je veux l'apprendre avec lui ; car je suis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons ensemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentissage, et nous ne prétendrons point être traités en messieurs, mais en vrais apprentis, qui ne le sont pas pour rire : pourquoi ne le serions-nous pas pour tout de bon ? Le czar Pierre étoit charpentier au chantier, et tambour dans ses propres troupes : pensez-vous que ce prince ne vous valût pas par la naissance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'est point à Émile que je dis cela ; c'est à vous, qui que vous puissiez être.

Malheureusement nous ne pouvons passer tout notre temps à l'établi. Nous ne sommes pas seulement apprentis ouvriers, nous sommes apprentis hommes ; et l'apprentissage de ce dernier métier est plus pénible et plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc ? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danser ? Non : nous ne serions pas des apprentis, mais des disciples ; et notre ambition n'est pas tant d'apprendre

la menuiserie, que de nous élever à l'état de menuisier. Je suis donc d'avis que nous allions, toutes les semaines, une ou deux fois au moins, passer la journée entière chez le maître, que nous nous levions à son heure, que nous soyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à sa table, que nous travaillions sous ses ordres, et qu'après avoir eu l'honneur de souper avec sa famille, nous retournions, si nous voulons, coucher sur nos lits durs. Voilà comment on apprend plusieurs métiers à la fois, et comment on s'exerce au travail des mains, sans négliger l'autre apprentissage.

Soyons simples en faisant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos soins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'est s'y soumettre. On dit que, par un ancien usage de la maison ottomane, le grand-seigneur est obligé de travailler de ses mains, et chacun sait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chefs-d'œuvre. Il distribue donc magnifiquement ces chefs-d'œuvre aux grands de la Porte; et l'ouvrage est payé selon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'est pas cette prétendue

vexation ; car, au contraire, elle est un bien. En forçant les grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le prince est d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'est un soulagement nécessaire au despotisme, et sans lequel cet horrible gouvernement ne sauroit subsister.

Le vrai mal d'un pareil usage est l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de son mérite. Comme le roi Midas, il veut changer en or tout ce qu'il touche ; mais il n'aperçoit pas quelles oreilles cela fait pousser. Pour en conserver de courtes à notre Émile, préservons ses mains de ce riche talent ; que ce qu'il fait ne tire pas son prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne souffrons jamais qu'on juge du sien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que son travail soit prisé par le travail même, et non parce qu'il est de lui. Dites de ce qui est bien fait : *Voilà qui est bien fait;* mais n'ajoutez point : *Qui est-ce qui a fait cela?* S'il dit lui-même d'un air fier et content de lui : *C'est moi qui l'ai fait* ; ajoutez froidement : *Vous ou un autre, il n'importe; c'est toujours un travail bien fait.*

Bonne mère, préserve-toi surtout des mensonges qu'on te prépare. Si ton fils fait beaucoup de choses, défie-toi de tout ce qu'il fait; s'il a le malheur d'être élevé dans Paris et d'être riche, il est perdu (1). Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artistes, il aura tous leurs talens; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris, le riche sait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs et surtout d'amatrices, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes; il y en peut avoir davantage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, et je doute bien qu'il y en ait. En général, on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe; on devient artiste et juge des artistes, comme on devient docteur en droit et magistrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il est beau de savoir un métier, vos enfans le sauroient

(1) Si l'on s'imposoit la loi de critiquer chaque exagération, il faudroit faire des notes à chaque page. *(Note de l'éditeur.)*

bientôt sans l'apprendre; ils passeroient maîtres comme les conseillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Emile; point d'apparence et toujours de la réalité. Qu'on ne dise pas qu'il fait ; mais qu'il apprenne en silence. Qu'il fasse toujours son chef-d'œuvre, et que jamais il ne passe maître; qu'il ne se montre pas ouvrier par son titre, mais par son travail.

Si jusqu'ici je ne me suis fait entendre, on doit savoir comment, avec l'habitude de l'exercice du corps et du travail des mains, je donne insensiblement à mon élève le goût de la réflexion et de la méditation, pour balancer en lui la paresse qui résulteroit de son indifférence pour les jugemens des hommes, et du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en paysan, et qu'il pense en philosophe, pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire que les exercices du corps et ceux de l'esprit servent toujours de délassement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper sur les instructions qui demandent un esprit plus mûr.

Émile ne sera pas long-temps ouvrier, sans ressentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'aperçue. Sur les maximes que je lui donne, et qui sont à sa portée, il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi seul, en se voyant si près de l'état des pauvres, il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. Il me fera peut-être au dépourvu des questions scabreuses. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, et je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société, puisqu'il est homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle?* Que diroit à cela un beau gouverneur? Je l'ignore. Il seroit peut-être assez sot pour parler à l'enfant des soins qu'il lui rend. Quant à moi, l'atelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Émile, une excellente question. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponse dont vous soyez content. En attendant j'aurai soin de rendre à vous et aux pauvres ce que j'ai de trop, et de faire une table ou un banc par semaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà

notre enfant prêt à cesser de l'être, rentré dans son individu. Le voilà sentant plus que jamais la nécessité qui l'attache aux choses. Après avoir commencé par exercer son corps et ses sens, nous avons exercé son esprit et son jugement; enfin nous avons réuni l'usage de ses membres à celui de ses facultés. Nous avons fait un être agissant et pensant; il ne nous reste plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant et sensible; c'est-à-dire, de perfectionner la raison par le sentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choses, jetons les yeux sur celui d'où nous sortons, et voyons le plus exactement qu'il est possible jusqu'où nous sommes parvenus.

Notre élève n'avoit d'abord que des sensations, maintenant il a des idées; il ne faisoit que sentir, maintenant il juge. Car de la comparaison de plusieurs sensations successives ou simultanées, et du jugement qu'on en porte, naît une sorte de sensation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La manière de former les idées est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels,

est un esprit solide ; celui qui se contente des rapports apparens, est un esprit superficiel : celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste ; celui qui les apprécie mal, est un esprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, est un fou; celui qui ne compare point, est un imbécile. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées et à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit, etc.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations aussi bien que dans les sensations complexes, que j'appelle idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif, il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle est grande. Jamais la nature ne nous trompe; c'est toujours nous qui nous trompons.

Je vois servir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuillère à sa bou-

che, sans savoir ce que c'est, et, saisi de froid, s'écrie : *Ah! cela me brûle!* Il éprouve une sensation très-vive; il n'en connoît point de plus vive que la chaleur du feu, et il croit sentir celle-là. Cependant il s'abuse; le saisissement du froid le blesse, mais il ne le brûle pas, et ces deux sensations ne sont pas semblables, puisque ceux qui ont éprouvé l'une et l'autre ne les confondent point. Ce n'est donc pas la sensation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en est de même de celui qui voit, pour la première fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiède une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croisés une petite boule, etc. S'il se contente de dire ce qu'il aperçoit, ce qu'il sent, son jugement étant purement passif, il est impossible qu'il le trompe; mais quand il juge de la chose par l'apparence, il est actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'aperçoit pas; alors il se trompe

ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre élève des nuages passant entre la lune et lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire, et que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférablement aux grands, et que les nuages lui semblent plus grands que la lune dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, et croit voir courir la terre, parce que ne se sentant point en mouvement, il regarde le bateau, la mer et la rivière, et tout son horizon, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La première fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé, la sensation est vraie; et elle ne laisseroit pas de l'être, quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il

dit : un bâton brisé, et il dit vrai ; car il est très-sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand, trompé par son jugement, il va plus loin, et qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux : pourquoi cela? Parce qu'alors il devient actif, et qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir que le jugement qu'il reçoit par un sens seroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il est clair que, si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre ; nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper ; nous serions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les savans ne sachent mille choses vraies que les ignorans ne sauront jamais? Les savans sont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire, ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumières,

chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il est de la dernière évidence que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges; et très-sûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons (1).

Puisque plus les hommes savent, plus ils se trompent, le seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuserez jamais. C'est la façon de la nature aussi bien que de la raison. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre et très-sensibles que les choses ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reste. Un sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine et tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe?* est le mot le plus familier à l'ignorant, et le plus convenable au sage.

---

(1) Que résulte-t-il de tous ces sophismes? c'est que le plus ignorant de tous les hommes en est le plus savant. *(Note de l'éditeur.)*

Mais malheureusement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous sommes dépendans de tout, et notre curiosité s'étend nécessairement avec nos besoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au philosophe et n'en donne point au sauvage. Celui-ci n'a besoin de personne; l'autre a besoin de tout le monde, et surtout d'admirateurs.

On me dira que je sors de la nature; je n'en crois rien. Elle choisit ses instrumens, et les règle, non sur l'opinion, mais sur le besoin. Or les besoins changent sur la situation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature, et l'homme naturel vivant dans l'état de société. Emile n'est pas un sauvage à reléguer dans les déserts; c'est un sauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il sache y trouver son nécessaire, tirer parti de leurs habitans, et vivre, sinon comme eux, du moins avec eux.

Puisqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à juger (1).

(1) Que de vaines subtilités pour tâcher, mais

La meilleure manière d'apprendre à bien juger, est celle qui tend le plus à simplifier nos expériences, et à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir long-temps vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, et cette idée sera toujours conforme à la vérité. Telle est la sorte d'acquit dont j'ai tâché de remplir ce troisième âge de la vie humaine.

Cette manière de procéder exige une patience et une circonspection dont peu de maîtres sont capables, et sans laquelle jamais le disciple n'apprendra à juger (1). Si, par exemple, lorsque celui-ci s'abuse sur l'apparence du bâton brisé, pour lui montrer son

---

en vain, de concilier ensemble d'innombrables contradictions. *(Note de l'éditeur.)*

(1) Ainsi personne ne sait juger, car certainement personne au monde n'a été constamment enseigné de cette manière. *(Note de l'éditeur.)*

erreur, vous vous pressez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être; mais que lui apprendrez-vous? rien que ce qu'il auroit bientôt appris lui-même. Oh! que ce n'est pas là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'instruire, il ne faut pas le détromper sitôt. Prenons Emile et moi pour exemple.

Premièrement, à la seconde des deux questions supposées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'est sûrement, dira-t-il, un bâton brisé. Je doute fort qu'Emile me fasse la même réponse. Ne voyant point la nécessité d'être savant ni de le paroître, il n'est jamais pressé de juger; il ne juge que sur l'évidence, et il est bien éloigné de la trouver dans cette occasion, lui qui sait combien nos jugemens sur les apparences sont sujets à l'illusion, ne fût-ce que dans la perspective.

D'ailleurs, comme il sait par expérience que mes questions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'aperçoit pas d'abord,

il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même, et il est difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de savoir la vérité des choses, mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne sais*, est un mot qui nous va si bien à tous deux, et que nous répétons si souvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais, soit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne sais*, ma réplique est la même; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau, est fixé dans une situation perpendiculaire. Pour savoir s'il est brisé, comme il le paroît, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main?

1° D'abord nous tournons tout autour du bâton, et nous voyons que la brisure tourne

comme nous. C'est donc notre œil seul qui la change, et les regards ne remuent pas le corps.

2° Nous regardons bien à plomb sur le bout du bâton qui est hors de l'eau, alors le bâton n'est plus courbé, le bout voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redressé le bâton?

3° Nous agitons la surface de l'eau, nous voyons le bâton se plier en plusieurs pièces, se mouvoir en zigzag, et suivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau suffit-il pour briser, amollir et fondre ainsi le bâton.?

4° Nous faisons écouler l'eau, et nous voyons le bâton se redresser peu à peu, à mesure que l'eau baisse. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclairer le fait et trouver la réfraction? Il n'est donc pas vrai que la vue nous trompe, puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons (1).

(1) Il n'en est pas moins vrai que, dans ce cas et dans beaucoup d'autres, c'est la vue qui d'abord commence à nous tromper.

(Note de l'éditeur.)

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat de ces expériences; c'est alors qu'il faut appeler le toucher au secours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation, et que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira point d'angle : le bâton n'est donc pas brisé.

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugemens, mais des raisonnemens en forme. Il est vrai; mais ne voyez-vous pas que sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement. La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc sitôt que l'on compare une sensation à une autre, on raisonne. L'art de juger et l'art de raisonner sont exactement le même.

Émile ne saura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point disséqué d'insectes; il n'aura point compté les taches du soleil; il ne saura ce que c'est qu'un microscope et un télescope. Vos doctes élèves se moqueront de son ignorance. Ils n'auront pas tort; car, avant de se servir de ces instrumens, j'entends qu'il

les invente, et vous vous doutez bien que cela ne viendra pas sitôt.

Voilà l'esprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croisés, et qu'il croie sentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder qu'auparavant il ne soit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclaircissemens suffiront, je pense, pour marquer nettement le progrès qu'a fait jusqu'ici l'esprit de mon élève, et la route par laquelle il a suivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés peut-être de la quantité de choses que j'ai fait passer devant lui. Vous craignez que je n'accable son esprit sous ces multitudes de connoissances. C'est tout le contraire; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les savoir. Je lui montre la route de la science aisée à la vérité, mais longue, immense, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoisse l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin (1).

(1) *Ces premiers pas* sont si multipliés, qu'en

Forcé d'apprendre de lui-même, il use de sa raison et non de celle d'autrui ; car, pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, et la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit résulter une vigueur d'esprit semblable à celle qu'on donne au corps par le travail et par la fatigue. Un autre avantage est qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses, avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui ; au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Émile a peu de connoissances ; mais celles qu'il a sont véritablement siennes : il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait, et qu'il sait bien, la plus importante est qu'il y en a beaucoup qu'il ignore

---

les faisant tous, on arriveroit à l'âge de quarante ans avant d'avoir acquis les premières notions d'une seule science. *(Note de l'éditeur.)*

et qu'il peut savoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes savent et qu'il ne saura de sa vie, et une infinité d'autres qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumières, mais par la faculté d'en acquérir; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout; et, comme dit Montagne, sinon instruit, du moins instruisible. Il me suffit qu'il sache trouver l'*à quoi bon*, sur tout ce qu'il sait, et le *pourquoi*, sur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de la lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, et de lui faire aimer la vérité par-dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, et l'on n'est point forcé de rétrograder.

Émile n'a que ces connoissances naturelles et purement physiques. Il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique et morale. Il connoît les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abs-

tractions. Il voit des qualités communes à certains corps, sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abstraite à l'aide des figures de la géométrie ; il connoît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'algèbre. Ces figures et ces signes sont les supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connoître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui ; mais cette estimation est exacte et sûre. La fantaisie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile, et, ne se départant jamais de cette manière d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Émile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée (1) ne lui grossit jamais les dangers : il est sensible à peu de maux, et il

(1) *Son imagination nullement allumée ;* cette phrase n'est pas françoise.

(Note de l'éditeur.)

sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer contre la destinée.

En un mot, Émile a, de la vertu, tout ce qui se rapporte à lui-même (1). Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumières que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considère sans égard aux autres, et trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, et ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même; car il est tout ce qu'on peut être à son âge. Il n'a point d'erreurs, ou n'a que celles qui nous sont inévitables; il n'a point de vices, ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir. Il a le corps sain, les membres agiles, l'esprit juste et sans préjugés, le cœur libre et sans passions. L'amour propre, la première et la plus naturelle de toutes,

(1) C'est n'avoir que de l'égoïsme.
(Note de l'éditeur.)

y est encore à peine exalté. Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux et libre autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant, ainsi parvenu à sa quinzième année, ait perdu les précédentes (1) ?

(1) Oui, car il n'a l'idée d'aucune vertu, d'aucune morale et d'aucun principe religieux. *(Note de l'éditeur.)*

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE IV.

Que nous passons rapidement sur cette terre! Le premier quart de la vie est écoulé avant qu'on en connoisse l'usage; le dernier quart s'écoule encore après qu'on a cessé d'en jouir.

L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits; mais l'amour propre, qui se compare, n'est jamais content et ne sauroit l'être, parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux, ce qui est impossible. Voilà pourquoi les passions haineuses et irascibles naissent de l'amour propre. Ainsi, ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins et de peu se comparer aux autres; ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins et de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il est aisé de voir

comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les passions des enfans et des hommes. Il est vrai que, ne pouvant vivre toujours seuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera nécessairement avec leurs relations ; et c'est en ceci, surtout, que les dangers de la société nous rendent l'art et les soins plus indispensables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ses nouveaux besoins.

L'étude convenable à l'homme est celle de ses rapports. Tant qu'il ne se connoît que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses ; c'est l'emploi de son enfance : quand il commence à sentir son être moral, il doit s'étudier par ses rapports avec les hommes ; c'est l'emploi de sa vie entière, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Sitôt que l'homme a besoin d'une compagne, il n'est plus un être isolé, son cœur n'est plus seul. Toutes ses relations avec son espèce, toutes les affections de son âme naissent avec celle-là. Sa première passion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'instinct est indéterminé.

Un sexe est attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la nature. Le choix, les préférences, l'attachement personnel sont l'ouvrage des lumières, des préjugés, de l'habitude. Il faut du temps et des connoissances pour nous rendre capables d'amour; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfère qu'après avoir comparé. Ces jugemens se font sans qu'on s'en aperçoive; mais ils n'en sont pas moins réels. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme seroit également bonne, et la première venue seroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la nature, il est la règle et le frein de ses penchans; c'est par lui, qu'excepté l'objet aimé, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

Le passage de l'enfance à la puberté n'est pas tellement déterminé par la nature, qu'il ne varie dans les individus selon les tempéramens, et dans les peuples selon les climats. Tout le monde sait les distinctions observées sur ce point entre les pays chauds et les pays froids, et chacun voit que les tempéramens ardens sont formés plus tôt que les autres; mais on peut se tromper sur les causes, et

souvent attribuer au physique ce qu'il faut imputer au moral ; c'est un des abus les plus fréquens de la philosophie de notre siècle. Les instructions de la nature sont tardives et lentes, celles des hommes sont presque toujours prématurées. Une observation plus générale et plus sûre que celle de l'effet des climats, est que la puberté et la puissance du sexe est toujours plus hâtive chez les peuples instruits et policés que chez les peuples ignorans et barbares. Les enfans ont une sagacité singulière pour démêler, à travers toutes les singeries de la décence, les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mystère qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité.

Consultez l'expérience, vous comprendrez à quel point cette méthode insensée accélère l'ouvrage de la nature et ruine le tempérament. C'est ici l'une des principales causes qui font dégénérer les races dans les villes. Les jeunes gens, épuisés de bonne heure, restent petits, foibles, malfaits, vieillissent,

au lieu de grandir ; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printemps languit et meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples grossiers et simples pour connoître jusqu'à quel âge une heureuse ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'est un spectacle à la fois touchant et risible d'y voir les deux sexes livrés à la sécurité de leurs cœurs, prolonger, dans la fleur de l'âge et de la beauté, les jeux naïfs de l'enfance, et montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaisirs. Quand enfin cette aimable jeunesse vient à se marier, les deux époux se donnant mutuellement les prémices de leur personne, en sont plus chers l'un à l'autre ; des multitudes d'enfans sains et robustes deviennent le gage d'une union que rien n'altère, et le fruit de la sagesse de leurs premiers ans.

De ces réflexions je tire la solution de cette question si souvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modestes erreurs ? Je pense qu'il ne faut faire ni l'un ni

l'autre. Premièrement, cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en sorte qu'ils ne l'aient pas. En second lieu, des questions, qu'on n'est pas forcé de résoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait; il vaut mieux lui imposer silence que de lui répondre en mentant. Il sera peu surpris de cette loi, si l'on a pris soin de l'y asservir dans les choses indifférentes. Enfin, si l'on prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus grande simplicité, sans mystère, sans embarras, sans sourire. Il y a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponses soient toujours graves, courtes, décidées, et sans jamais paroître hésiter. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. Un seul mensonge avéré du maître à l'élève ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance absolue sur certaines matières, est peut-être ce qui conviendroit le mieux aux enfans; mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il est impossible de leur

cacher toujours. Il faut, ou que leur curiosité ne s'éveille en aucune manière, ou qu'elle soit satisfaite avant l'âge où elle n'est plus sans danger. Votre conduite avec votre élève dépend beaucoup, en ceci, de sa situation particulière, des sociétés qui l'environnent, des circonstances où l'on prévoit qu'il pourra se trouver, etc.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré ni qu'on fasse de longs détours, dont ils s'aperçoivent, pour éviter de donner aux choses leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matières, ont toujours beaucoup de simplicité; mais des imaginations souillées par le vice rendent l'oreille délicate, et forcent de raffiner sans cesse sur les expressions. Les termes grossiers sont sans conséquence; ce sont les idées lascives qu'il faut écarter (1).

Quoique la pudeur soit naturelle à l'espèce humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connois-

(1) Conseiller dans ce cas les termes *grossiers*, c'est aller trop loin. *(Note de l'éditeur.)*

sance du mal; et comment les enfans, qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoissance, auroient-ils le sentiment qui en est l'effet? Leur donner des leçons de pudeur et d'honnêteté, c'est leur apprendre qu'il y a des choses honteuses et déshonnêtes; c'est leur donner un désir secret de connoître ces choses-là.

Les enfans n'ont pas les mêmes désirs que les hommes; mais sujets, comme eux, à la malpropreté qui blesse les sens, ils peuvent, de ce seul assujétissement, recevoir les mêmes leçons de bienséance. Suivez l'esprit de la nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes de la génération et ceux des besoins dégoûtans, nous inspire les mêmes soins à différens âges, tantôt par une idée et tantôt par une autre; à l'homme par la modestie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conserver aux enfans leur innocence; c'est que tous ceux qui les entourent la respectent et l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'user avec eux se dément tôt ou tard; un sourire, un clin d'œil, un geste échappé,

leur disent tout ce qu'on cherche à leur taire: il leur suffit, pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher.

Vos enfans lisent; ils prennent dans leurs lectures des connoissances qu'ils n'auroient pas, s'ils n'avoient point lu(1). S'ils étudient, l'imagination s'allume et s'aiguise dans le silence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voient des exemples dont ils sont frappés; on leur a si bien persuadé qu'ils étoient hommes, que, dans tout ce que font les hommes en leur présence, ils cherchent aussitôt comment cela peut leur convenir; il faut bien que les actions d'autrui leur servent de modèle, quand les jugemens d'autrui leur servent de loi. Des domestiques qu'on fait dépendre d'eux, par conséquent intéressés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs; des gouvernantes rieuses leur tiennent, à quatre ans, des propos que la plus effrontée n'oseroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce

(1) Ils ne doivent lire que ce qui est sans danger pour eux. *(Note de l'éditeur.)*

qu'elles ont dit, mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu.

Voici donc le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des passions : 1° sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espèce que dans l'individu ; 2° ordonner toutes les affections de l'âme selon ces rapports.

Mais l'homme est-il maître d'ordonner ses affections selon tels ou tels rapports ? Sans doute, s'il est maître de diriger son imagination sur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude (1). D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire sur lui-même, que de ce que nous pouvons faire sur notre élève par le choix des circonstances où nous le plaçons. Exposer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la nature, c'est dire assez comment il en peut sortir.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, et l'espèce l'affecte

(1) Et s'il est religieux. *(Note de l'éditeur.)*

avant le sexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée, c'est de profiter de la sensibilité naissante, pour jeter dans le cœur du jeune adolescent les premières semences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'est le seul temps de la vie où les mêmes soins puissent avoir un vrai succès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, et livrés aux femmes et à la débauche, étoient inhumains et cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste; ils ne connoissoient ni pitié ni miséricorde; ils auroient sacrifié père et mère et l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres et affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaille d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver

des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite; il voudroit, au prix de son sang, racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même, au fort de sa fureur une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine : elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, et je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de

semblable ; je le crois bien : vos philosophes, élevés dans toute la corruption des colléges, n'ont garde de savoir cela.

C'est la foiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos misères communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien, si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit guère à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur (1).

Il suit de là que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentiment de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre nature et les garans de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos misères communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour

(1) L'homme religieux est le seul qui puisse être véritablement bienfaisant dans tous les instans de sa vie. *(Note de l'éditeur.)*

que d'envie ; on l'accuseroit volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas, en se faisant un bonheur exclusif ; et l'amour propre souffre encore, en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir? Qui est-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ses maux, s'il n'en coûtoit qu'un souhait pour cela? L'imagination nous met à la place du misérable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on sent que l'un de ces états nous touche plus près que l'autre. La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amère, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, et que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter et nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la sensibilité naissante et tourner son caractère vers la bienfaisance et vers la bonté, n'allez point faire germer en lui l'orgueil, la

vanité, l'envie, par la trompeuse image du bonheur des hommes; n'exposez point d'abord à ses yeux la pompe des cours, le faste des plaisirs, l'attrait des spectacles; ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes assemblés; ne lui montrez l'extérieur de la grande société qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoisse les hommes, ce n'est pas le former, c'est le corrompre : ce n'est pas l'instruire, c'est le tromper (1).

Les hommes ne sont naturellement ni rois, ni grands, ni courtisans, ni riches; tous sont nés nus et pauvres, tous sujets aux misères de la vie, aux chagrins, aux maux, aux besoins, aux douleurs de toute espèce; enfin tous sont condamnés à la mort. Voilà ce qui est vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'est exempt. Commencez donc par étudier, de la

(1) Ce mot est beau; mais comment, cependant, lui faire connoître le monde sans le lui montrer et de bonne heure?

(Note de l'éditeur.)

nature humaine, ce qui en est le plus inséparable, ce qui constitue le mieux l'humanité.

A seize ans l'adolescent sait ce que c'est que souffrir, car il a souffert lui-même : mais à peine sait-il que d'autres êtres souffrent aussi : le voir sans le sentir n'est pas le savoir; et, comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que sentent les autres, ne connoît de maux que les siens; mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à se sentir dans ses semblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, et à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le triste tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier attendrissement qu'il ait jamais éprouvé (1).

Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prendrez-vous? Vous les instruisez de si bonne heure à jouer le sentiment; vous leur en apprenez sitôt le

(1) Celui qui, jusqu'à l'âge de *seize ans*, n'a jamais éprouvé un sentiment d'humanité, ne sera jamais sensible ni même humain.

(Note de l'éditeur.)

langage, que, parlant toujours sur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, et ne vous laissent nul moyen de distinguer quand, cessant de mentir, ils commencent à sentir ce qu'ils disent. Mais voyez mon Emile; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni senti ni menti. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne : *Je vous aime bien* (1); on ne lui a point prescrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de son père, de sa mère ou de son gouverneur malade; on ne lui a pas montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer sur la mort de personne; car il ne sait ce que c'est que mourir. La même insensibilité qu'il a dans le cœur est aussi dans ses manières. Indifférent à tous, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à personne; tout ce qui le distingue, est qu'il ne veut point paroître en prendre, et qu'il n'est pas faux comme eux.

---

(1) Qu'un enfant seroit haïssable, s'il n'avoit jamais dit *je vous aime* à sa mère ou à sa nourrice! *(Note de l'éditeur.)*

Émile, ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir et mourir. Les plaintes et les cris commenceront d'agiter ses entrailles, l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux; les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse, avant qu'il sache d'où lui viennent ses nouveaux mouvemens. S'il étoit resté stupide et barbare, il ne les auroit pas; s'il étoit plus instruit, il en connoîtroit la source : il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, et pas assez pour concevoir ce qu'il sent.

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la nature. Pour devenir sensible et pitoyable, il faut que l'enfant (1) sache qu'il y a des êtres semblables à lui qui souffrent ce qu'il

---

(1) L'auteur parle d'un *enfant* de quinze ou seize ans; car, suivant son système, son élève avant cet âge ne doit point savoir ce que c'est que *souffrir* et *mourir*, il doit n'avoir été occupé que de lui seul. *(Note de l'éditeur.)*

a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, et d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi (1).

Pour exciter et nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquelles puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent partout retrouver hors de lui; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, et tendent le ressort du moi humain; c'est-à-dire, en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes et douces qui plaisent naturellement aux hommes, et d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes et cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non seu-

(1) Il faut surtout qu'il sache que les commandemens de Dieu lui prescrivent tous les actes de bonté. *(Note de l'éditeur.)*

lement nulle, mais négative, et font le tourment de celui qui les éprouve (1) ?

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires et faciles à saisir.

PREMIÈRE MAXIME.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles sont plus apparentes que réelles. Ainsi, l'on ne se met pas à la place du riche ou du grand auquel on s'attache; même en s'attachant sincèrement, on ne fait que s'approprier une partie de son bien-être. Quelquefois on l'aime dans ses malheurs : mais tant qu'il prospère, il n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, et

---

(1) C'est ce qu'on ne lui apprendra jamais sans l'autorité de la religion.

(Note de l'éditeur.)

qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité (1).

On est touché du bonheur de certains états; par exemple, de la vie champêtre et pastorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux n'est point empoisonné par l'envie; on s'intéresse à eux véritablement : pourquoi cela ? Parce qu'on se sent maître de descendre à cet état de paix et d'innocence, et de jouir de la même félicité : c'est un pis aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il suffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaisir à voir ses ressources, à contempler son propre bien, même quand on n'en veut pas user.

Il suit de là que, pour porter un jeune

---

(1) Ainsi donc si l'on croit son ami heureux, on ne l'aime point et on l'envie. Voilà un horrible et vil sentiment. Heureusement qu'il y a beaucoup d'âmes qui, sans se croire d'une nature supérieure aux autres, jouissent tellement du bonheur d'un ami, que ce bonheur les console et les dédommage pleinement de tous leurs chagrins personnels. *(Note de l'éditeur.)*

homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le sort brillant des autres, il faut le lui montrer par les côtés tristes; il faut le lui faire craindre. Alors, par une conséquence évidente, il doit se frayer une route au bonheur, qui ne soit sur les traces de personne.

DEUXIÈME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignara mali, miseris succurere disco.

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai que ce vers-là.

Pourquoi les rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets? c'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes (1). Pourquoi les riches sont-

(1) *Il compte de n'être jamais* ne se dit point; l'auteur vient d'exprimer dans un bien mauvais langage une pensée fausse et calomnieuse. Vespasien, Titus, Marc-Aurèle, St. Louis, Louis XII, Henri IV, etc., etc., n'étoient pas *sans pitié pour leurs sujets*, ce qui prouve que *l'on peut plaindre dans autrui* les maux dont on se croit exempt.

ils si durs envers les pauvres ? c'est qu'il n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple ? c'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous ? c'est que, dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur et la fortune des particuliers étant toujours précaires et chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement et la misère comme un état étranger à eux ; chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste. Cette réflexion, qui revient sans cesse dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne sais quoi d'attendrissant que n'a point tout l'apprêt de notre sèche morale.

N'accoutumez donc pas votre élève à regarder du haut de sa gloire les peines des infortunés, les travaux des misérables, et n'es-

---

Si l'odieuse maxime de Rousseau étoit vraie, un homme ne plaindroit jamais une femme qu'il verroit souffrir les plus cruelles douleurs de l'enfantement. *(Note de l'éditeur.)*

pérez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les considère comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le sort de ces malheureux peut être le sien, que tous leurs maux sont sous ses pieds, que mille événemens imprévus et inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni sur la naissance, ni sur la santé, ni sur les richesses; montrez-lui toutes les vicissitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples, toujours trop fréquens, de gens qui d'un état plus élevé que le sien sont tombés au-dessous de ces malheureux : que ce soit par leur faute ou non, ce n'est pas maintenant de quoi il est question; sait-il seulement ce que c'est que faute, n'empiétez jamais sur l'ordre de ses connoissances, et ne l'éclairez que par les lumières qui sont à sa portée. Il n'a pas besoin d'être fort savant pour sentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre si dans une heure il sera vivant ou mourant; si les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit; si dans un mois il sera riche ou pauvre; si dans un an, peut-être, il ne ramera point sous le

nerf de bœuf dans les galères d'Alger. Surtout n'allez pas lui dire tout cela froidement; qu'il voie, qu'il sente les calamités humaines : ébranlez, effrayez son imagination des périls dont tout homme est sans cesse environné; qu'il voie autour de lui tous ces abîmes, et qu'à vous les entendre décrire il se presse contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide et poltron, direz-vous. Nous verrons dans la suite; mais quant à présent commençons par le rendre humain; voilà surtout ce qui nous importe.

TROISIÈME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal (1), mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné

(1) On peut dire *la quantité des maux*, on ne peut dire *la quantité d'un mal.*

(Note de l'éditeur.)

qu'il ne semble; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà, je pense, une des causes qui nous endurcissent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune dût également nous identifier avec eux (1). On ne plaint guère un cheval de chartier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus et aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il sera bientôt égorgé, parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes, et les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général, je juge du prix que chacun met

(1) Il est ridicule de dire que nous devons nous identifier *également* aux souffrances des animaux et à celles des hommes.

(Note de l'éditeur.)

au bonheur de ses semblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise. Ne vous étonnez donc plus si les politiques parlent du peuple avec tant de dédain, ni si la plupart des philosophes affectent de faire l'homme si méchant.

C'est le peuple qui compose le genre humain; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états; si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparoissent: il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat et dans l'homme illustre; il n'y discerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté; et si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, et n'est pas aimable; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent: s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur (1).

(1) Voilà encore une odieuse exagération;

Il y a, disent encore nos sages, même dose de bonheur et de peine dans tous les états : maxime aussi funeste qu'insoutenable; car si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour personne? Que chacun reste comme il est : que l'esclave soit maltraité, que l'infirme souffre, que le gueux périsse; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche et montrent l'inanité de ses vains plaisirs : quel grossier sophisme! les

---

mais on peut dire, sans calomnier, qu'il y a des gens qui n'ont jamais vécu à la cour et dans le monde, et dont les *confessions* publiées feroient horreur, par exemple : lorsque Rousseau déclarant, avec emphase qu'il est *le meilleur des hommes,* avoue néanmoins qu'il a *volé* et rejeté son crime sur une servante innocente, qu'en outre il a eu de mauvaises mœurs, qu'il a été ingrat, qu'il a mis tous ses enfans à l'*Hôpital des Enfans Trouvés,* qu'il a changé de religion par des motifs d'intérêt; le lecteur peut penser qu'il n'a le droit ni de s'enorgueillir, ni de censurer les autres avec une profonde indignation.

(Note de l'éditeur.)

peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul, qui en abuse. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parce que ses maux sont tous son ouvrage, et qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du misérable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puisse ôter le sentiment physique de la fatigue, de l'épuisement, de la faim : le bon esprit ni la sagesse ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Épictète de prévoir que son maître va lui casser la jambe? la lui casse-t-il moins pour cela? il a, par-dessus son mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple seroit aussi sensé que nous le supposons stupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il est, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait? Étudiez les gens de cet ordre, vous verrez que sous un autre langage ils ont autant d'esprit et plus de bon sens que vous (1). Respectez donc votre es-

(1) Au lieu de *sous un autre langage*, il faudroit *dans un autre langage;* d'ailleurs, pour-

pèce, songez quelle est composée essentiellement de la collection des peuples; que, quand tous les rois et tous les philosophes en seroient ôtés, il n'y paroîtroit guère, et que les choses n'en iroient pas plus mal (1). En un mot, apprenez à votre élève à aimer tous les hommes, et même ceux qui les déprisent; faites en sorte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se retrouve dans toutes; parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié, mais jamais avec mépris. Homme! ne déshonore point l'homme.

C'est par ces routes et d'autres semblables, bien contraires à celles qui sont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adolescent, pour y exciter les premiers mouvemens de la nature, le développer et l'étendre

---

quoi les gens du peuple auroient-ils cette supériorité d'esprit et de bon sens? L'éducation est donc non seulement inutile, mais nuisible?

(Note de l'éditeur.)

(1) Oui, les *philosophes* de notre temps, mais il faut des chefs aux nations.

(Note de l'éditeur.)

sur ses semblables ; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt personnel qu'il est possible. Surtout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces sentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres ; car ces comparaisons ne se font jamais sans quelque impression de haine contre ceux qui nous disputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre estime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un sot ; tâchons d'éviter cette alternative. Ces passions si dangereuses naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas ; chaque chose a son temps et son lieu ; je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples et les détails sont inutiles, parce qu'ici commence la division presque infinie des caractères, et que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut-être à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'observateur et du philosophe qui sait l'art de sonder les cœurs en

travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire, et ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste, l'impression qu'il en reçoit; on lit sur son visage tous les mouvemens de son âme; à force de les épier, on parvient à les prévoir, et enfin à les diriger.

On remarque en général que le sang, les blessures, les cris, les gémissemens, l'appareil des opérations douloureuses, et tout ce qui porte aux sens des objets de souffrance, saisit plutôt et plus généralement tous les hommes. L'idée de destruction, étant plus composée, ne frappe pas de même; l'image de la mort touche plus tard et plus foiblement, parce que nul n'a par-devers soi l'expérience de mourir; il faut avoir vu des cadavres pour sentir les angoisses des agonisans. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux; soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parce que, sachant que ce moment est inévitable pour

tous les hommes, on se sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractère particulier de chaque individu et de ses habitudes antérieures; mais elles sont universelles, et nul n'en est tout-à-fait exempt. Il en est de plus tardives et de moins générales, qui sont plus propres aux âmes sensibles. Ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, et de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris et des pleurs; les longs et sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché de soupirs; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage hâve et plombé, d'un œil éteint et qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'âme ne sont rien pour eux; ils sont jugés, la leur ne sent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être intègres et justes,

jamais clémens, généreux, pitoyables (1). Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être, quand il n'est pas miséricordieux.

Mais ne vous pressez pas de juger les jeunes gens par cette règle, surtout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver; car, encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoissent; et cette apparente insensibilité, qui ne vient que d'ignorance, se change bientôt en attendrissement, quand ils commencent à sentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoissoient pas. Pour mon Émile, s'il a eu de la simplicité et du bon sens dans son enfance, je suis bien sûr qu'il aura de l'âme et de la sensibilité dans sa

(1) Pour l'exactitude du langage, il faudroit à cette phrase une négation qui ne s'y trouve pas c'est une faute que l'auteur fait sans cesse. *(Note de l'éditeur.)*

jeunesse; car la vérité des sentimens tient beaucoup à la justesse des idées.

Mais pourquoi le rappeler ici? Plus d'un lecteur me reprochera sans doute l'oubli de mes premières résolutions et du bonheur constant que j'avois promis à mon élève. Des malheureux, des mourans, des spectacles de douleur et de misère; quel bonheur! quelle jouissance pour un jeune cœur qui naît à la vie! Son triste instituteur, qui lui destinoit une éducation si douce, ne le fait naître que pour souffrir. Voilà ce qu'on dira. Que m'importe? J'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Est-ce ma faute si, toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité?

Prenons deux jeunes gens sortant de la première éducation, et entrant dans le monde par deux portes directement opposées. L'un monte tout-à-coup sur l'Olympe, et se répand dans la plus brillante société. On le mène à la cour, chez les grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le suppose fêté partout, et je n'examine pas l'effet de cet accueil sur sa raison; je suppose qu'elle y

résiste. Les plaisirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amusent, il se livre à tout avec un intérêt qui vous séduit. Vous le voyez attentif, empressé, curieux ; sa première admiration vous frappe ; vous l'estimez content, mais voyez l'état de son âme : vous croyez qu'il jouit ; moi je crois qu'il souffre.

Qu'aperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux ? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoissoit pas, et dont la plupart, n'étant qu'un moment à sa portée, ne semblent se montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promène-t-il dans un palais, vous voyez, à son inquiète curiosité, qu'il se demande pourquoi sa maison paternelle n'est pas ainsi. Toutes ses questions vous disent qu'il se compare sans cesse au maître de cette maison ; et tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallèle, aiguise sa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en secret contre l'avarice de ses parens. Est-il plus paré qu'un autre, il a la douleur de voir cet autre l'ef-

facer ou par sa naissance ou par son esprit, et toute sa dorure humiliée devant un simple habit de drap. Brille-t-il seul dans une assemblée, s'élève-t-il sur la pointe du pied pour être mieux vu, qui est-ce qui n'a pas une disposition secrète à rabaisser l'air superbe et vain d'un jeune fat? Tout s'unit bientôt comme de concert; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un caustique ne tardent pas d'arriver jusqu'à lui; et, ne fût-il dédaigné que d'un seul homme, le mépris de cet homme empoisonne à l'instant les applaudissemens des autres.

Donnons-lui tout; prodiguons-lui les agrémens, le mérite; qu'il soit bien fait, plein d'esprit, aimable, il sera recherché des femmes; mais, en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux.

Je ne dis rien des tracasseries, des trahisons, des noirceurs, des repentirs de toute espèce inséparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le sait; je ne parle que des ennuis attachés à la première illusion.

Quel contraste pour celui qui, renfermé jusqu'ici dans le sein de sa famille et de ses amis, s'est vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre de choses où il est compté pour si peu, de se trouver comme noyé dans une sphère étrangère, lui qui fit si long-temps le centre de la sienne (1) ! Que d'affronts ! que d'humiliations ne faut-il pas qu'il essuie, avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de son importance pris et nourris parmi les siens ! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empressoit autour de lui; jeune homme, il faut qu'il cède à tout le monde; ou, pour peu qu'il s'oublie et conserve ses anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même ! L'habitude d'obtenir aisément les objets de ses désirs, le porte à beaucoup désirer, et lui fait sentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente; tout ce que

(1) C'est supposer toujours un enfant tout-à-fait gâté, et même dans les éducations les plus communes on en trouve beaucoup qui ne le sont pas. *(Note de l'éditeur.)*

d'autres ont, il voudroit l'avoir; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer partout; la vanité le ronge, l'ardeur des désirs effrénés enflamme son jeune cœur, la jalousie et la haine y naissent avec eux; toutes les passions dévorantes y prennent à la fois leur essor; il en porte l'agitation dans le tumulte du monde, il la rapporte avec lui tous les soirs; il rentre mécontent de lui et des autres; il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaisies; et son orgueil lui peint, jusque dans ses songes, les chimériques biens dont le désir le tourmente, et qu'il ne possédera de sa vie. Voilà votre élève (1); voyons le mien.

Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensoit l'être. Il partage les peines de ses semblables; mais ce partage

(1) C'est l'élève des parens les plus insensés, et, je le répète, il en existe de raisonnables.

(Note de l'éditeur.)

est volontaire et doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour les maux, et du bonheur qui l'en exempte ; il se sent dans cet état de force qui nous étend au-delà de nous, et nous fait porter ailleurs l'activité superflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais, tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi (1). Or si, tous étant assujétis aux misères de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, et qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante, qu'il puisse accorder aux peines d'autrui (2).

(1) Voilà encore une maxime odieuse, car c'est dire que tous les malheureux sont inhumains, ce qui n'est assurément pas.

(Note de l'éditeur.)

(2) Tous ces raisonnemens décèlent un

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences; nous le supposons où il est le moins; nous le cherchons où il ne sauroit être : la gaîté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné qui cherche à donner le change aux autres, et à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes et grondeurs chez eux, et leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère, et ne rit guère; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie, voilent les dégoûts et l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté; l'attendrissement et les larmes accompagnent les plus douces jouissances, et l'excessive joie

égoïsme et une dureté de cœur que l'on retrouve continuellement dans les écrits de cet auteur dont on a loué si mal à propos la *profonde sensibilité*. *(Note de l'éditeur.)*

elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris (1).

Si d'abord la multitude et la variété des amusemens paroît contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse ; en y regardant mieux, on trouve au contraire que la plus douce habitude de l'âme consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au désir et au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité, l'inconstance ; le vide des turbulens plaisirs produit l'ennui. On ne s'ennuie jamais de son état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les sauvages sont les moins curieux et les moins ennuyés ; tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses, mais d'eux; leur vie se passe à ne rien faire, et ne s'ennuient jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-

(1) Il est cependant une gaîté constante, vive et franche, qui vient du bonheur et de la satisfaction intérieure que donne une bonne conscience. *(Note de l'éditeur.)*

même, il y est toujours étranger et mal à son aise, quand il est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est n'est rien, ce qu'il paroît est tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me représenter, sur le visage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne sais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis, et sur celui du mien une physionomie intéressante et simple, qui montre le contentement, la véritable sérénité de l'âme, qui inspire l'estime, la confiance, et qui semble n'attendre que l'épanchement de l'amitié pour donner la sienne à ceux qui l'approchent. On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement de traits déjà marqués par la nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former et prendre de la physionomie par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'âme. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; et, quand elles tournent en habitudes, elles doivent y laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractère, et qu'on

peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie et la douleur; il rit ou il pleure; les intermédiaires ne sont rien pour lui : sans cesse il passe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne fassent sur son visage aucune impression constante, et qu'il ne prenne de la physionomie; mais, dans l'âge où, devenu plus sensible, il est plus vivement ou plus constamment affecté, les impressions plus profondes laissent des traces plus difficiles à détruire, et de l'état habituel de l'âme résulte un arrangement de traits que le temps rend ineffaçables. Cependant il n'est pas rare de voir des hommes changer de physionomie à différens âges. J'en ai vu plusieurs dans ce cas, et j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien observer et suivre avoient aussi changé de passions habituelles. Cette seule observation bien confirmée me paroîtroit décisive, et n'est pas déplacée dans un traité d'éducation, où il im-

porte d'apprendre à juger des mouvemens de l'âme par les signes extérieurs.

Je ne sais si, pour n'avoir pas appris à imiter des manières de convention, à feindre des sentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme sera moins aimable : ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici; je sais seulement qu'il sera plus aimant, et j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puisse assez bien se déguiser pour plaire autant que celui qui tire de son attachement pour les autres un nouveau sentiment de bonheur. Mais, quant à ce sentiment même, je crois en avoir assez dit pour guider sur ce point un lecteur raisonnable, et montrer que je ne me suis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, et je dis : quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des spectacles qui les retiennent, et non des spectacles qui les excitent; donnez le change à leur imagination naissante par des objets qui, loin d'enflammer leurs sens, en répriment l'activité. Éloignez-les des grandes villes, où la parure et l'immodestie des femmes hâtent et préviennent les leçons de la nature, où tout présente à leurs yeux des plaisirs qu'ils

ne doivent connoître que quand ils sauront les choisir. Ramenez-les dans leurs premières habitations, où la simplicité champêtre laisse les passions de leur âge se développer moins rapidement; ou, si leur goût pour les arts attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuse oisiveté. Choisissez avec soin leurs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modestes, qui les remuent sans les séduire, et qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a partout quelques excès à craindre, et que les passions immodérées font toujours plus de mal qu'on en veut éviter (1). Il ne s'agit pas de faire de votre élève un garde-malade, un frère de la charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs et de souffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, et de la grève aux prisons. Il faut le toucher et non l'endurcir à l'aspect des misères humaines. Long-

(1) Tous ces conseils sont excellens.
(Note de l'éditeur.)

temps frappé des mêmes spectacles, on n'en sent plus les impressions; l'habitude accoutume à tout; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, et ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui (1). Que votre élève connoisse donc le sort de l'homme et les misères de ses semblables; mais qu'il n'en soit pas trop souvent le témoin. Un seul objet bien choisi, et montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement et de réflexions.

---

(1) D'après ces réflexions, tous ceux qui, par un héroïsme de charité, se dévouent à soigner des malades, à consoler des prisonniers, deviennent insensibles et durs. Ainsi l'exercice constant de la plus sublime vertu endurciroit, et par conséquent corromproit le cœur! Voilà d'insoutenables sophismes; l'habitude de panser des plaies et d'entendre des gémissemens émousse des sensations douloureuses, et surmonte surtout des répugnances naturelles, elle donne du courage; mais, loin d'affoiblir les sentimens vertueux, elle les exalte, et c'est une des récompenses de cette conduite angélique et de ces actions admirables. *(Note de l'éditeur.)*

Ce n'est pas tant ce qu'il voit que son retour sur ce qu'il a vu qui détermine le jugement qu'il en porte ; et l'impression durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue sous lequel on le porte à se le rappeler. C'est ainsi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émousserez long-temps l'aiguillon des sens, et donnerez le change à la nature, en suivant ses propres directions.

A mesure qu'il acquiert des lumières, choisissez des idées qui s'y rapportent; à mesure que ses désirs s'allument, choisissez des tableaux propres à les réprimer.

Maître ! peu de discours ; mais apprenez à choisir les lieux, les temps, les personnes; puis donnez toutes vos leçons en exemples, et soyez sûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance est peu de chose. Le mal qui s'y glisse n'est point sans remède, et le mal qui s'y fait peut venir plus tard (1) ; mais il n'en est pas ainsi du premier âge où

(1) Cette dernière phrase manque de sens.
(Note de l'éditeur.)

l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais assez pour l'usage qu'on en doit faire, et son importance exige une attention sans relâche : voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture est de tout retarder tant qu'il est possible (1).

Généralement on aperçoit plus de vigueur d'âme dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; et c'est, sans doute, une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens et en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse; mais ces grandes et nobles fonctions de sagesse et de raison qui distinguent et honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guère que dans les premiers.

(1) Ce n'est pas *retarder* qui importe, c'est de faire tout à propos. *(Note de l'éditeur.)*

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'est un sentiment si naturel! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de lois que de lui-même; en voulant l'enchaîner, on le dégage; on l'enchaîne, en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, et reste autour de lui sans défiance; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur? le poisson est-il l'ingrat (1)? Voit-on jamais qu'un

(1) Que de faussetés dans cette comparaison! Quel avantage trouvera le poisson à se laisser prendre à l'appât? et quel est le but du pêcheur? celui de manger le poisson. *(Note de l'éditeur.)*

homme oublié par son bienfaiteur l'oublie? Au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement : s'il trouve occasion de lui montrer, par quelque service inattendu, qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude! avec quelle douce joie il se fait reconnoître! avec quel transport il lui dit: mon tour est venu! Voilà vraiment la voix de la nature; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat (1).

Si donc la reconnoissance est un sentiment naturel, et que vous n'en détruisiez pas l'effet par votre faute, assurez-vous que votre élève, commençant à voir le prix de vos soins, y sera sensible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix, et qu'ils vous donneront dans son cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais, avant de vous être

(1) Malheureusement cela n'est pas vrai; mais l'auteur ici n'a songé qu'à excuser l'ingratitude qu'on lui a tant reprochée et dont il a fait lui-même l'aveu dans ses Confessions.

(Note de l'éditeur.)

bien assuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faisant valoir auprès de lui. Lui vanter vos services, c'est les lui rendre insupportables; les oublier, c'est l'en faire souvenir. Jusqu'à ce qu'il soit temps de le traiter en homme, qu'il ne soit jamais question de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit. Pour le rendre docile, laissez-lui toute sa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez son âme au noble sentiment de la reconnoissance, en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faisoit étoit pour son bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce discours il n'eût vu que votre dépendance, et il ne vous eût pris que pour son valet (1). Mais maintenant qu'il commence à sentir ce que c'est qu'aimer, il sent aussi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; et,

(1) Quel raisonnement! S'il ne croit pas que c'est pour son bien, il croira donc que c'est pour le mien ou pour satisfaire ma fantaisie, et l'auteur a dit ailleurs que l'élève ne doit obéir qu'aux choses qui lui sont commandées pour son propre intérêt. *(Note de l'éditeur.)*

dans le zèle qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or, rien n'a tant de poids sur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe, mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils, mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'essaierois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élèvent les premières voix de la conscience, et comment des sentimens d'amour et de haine naissent les premières notions du bien et du mal. Je ferois voir que *justice* et *bonté* ne sont point seulement des mots abstraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement, mais de véritables affections de l'âme éclairée par la raison, et qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives ; que, par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle ; et que tout le droit de

la nature n'est qu'une chimère, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain (*). Mais je songe que je n'ai point à faire ici des traités de métaphysique et de morale, ni des

(*) Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agisse avec nous, n'a de vrai fondement que la conscience et le sentiment; car où est la raison précise d'agir étant moi comme si j'étois un autre, surtout quand je suis moralement sûr de ne jamais me trouver dans le même cas; et qui me répondra qu'en suivant bien fidèlement cette maxime, j'obtiendrai qu'on la suive de même avec moi? Le méchant tire avantage de la probité du juste et de sa propre injustice; il est bien aise que tout le monde soit juste, excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en dise, n'est pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une âme expansive m'identifie avec mon semblable, et que je me sens, pour ainsi dire, en lui, c'est pour ne pas souffrir que je ne veux pas qu'il souffre; je m'intéresse à lui pour l'amour de moi, et la raison du précepte est dans la nature elle-même, qui m'inspire le désir de mon bien-être, en quelque lieu que je me sente exister. D'où je conclus qu'il n'est pas vrai que les préceptes de la loi naturelle soient fondés

cours d'études d'aucune espèce; il me suffit de marquer l'ordre et le progrès de nos sentimens et de nos connoissances, relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici (1).

Mon Emile n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables le porte à se comparer avec eux; et le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison, est de désirer la première place. Voilà le point où l'amour de soi se change en amour propre, et où commencent à naître toutes les passions qui tiennent à celle-là. Mais, pour décider si celles de ces passions qui domineront dans son carac-

---

sur la raison seule; ils ont une base plus solide et plus sûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de soi est le principe de la justice humaine. Le sommaire de toute morale est donné dans l'évangile par celui de la loi.

(1) Tous ces raisonnemens ne sont que des subtilités métaphysiques; il n'y a ni frein, ni *conscience* sans religion, et l'auteur le dira lui-même très-énergiquement dans la suite de cet ouvrage. *(Note de l'éditeur.)*

tère, seront humaines et douces, ou cruelles et malfaisantes; si ce seront des passions de bienfaisance et de commisération, ou d'envie et de convoitise, il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, et quel genre d'obstacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espèce, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle et civile, et le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la société par les hommes, et les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique et la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, et quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient et se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans et

libres. Quiconque désire peu de choses, tient à peu de gens; mais confondant toujours nos vains désirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, et n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de nature une égalité de fait réelle et indestructible, parce qu'il est impossible dans cet état que la seule différence d'homme à homme soit assez grande pour rendre l'un dépendant de l'autre (1). Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique et vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire, et que la force publique, ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espèce d'équilibre que la nature avoit mis entre eux (*). De cette première contradiction dé-

(1) Quoi! il n'y a pas une différence *réelle et indestructible* entre un homme bossu, foible, sot et poltron, et un homme grand et bien fait, vigoureux, courageux et spirituel?

(Note de l'éditeur.)

(*) L'esprit universel des lois de tous les pays

coulent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence et la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre, et l'intérêt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms spécieux de *justice* et de *subordination* serviront d'instrument à la violence et d'armes à l'iniquité : d'où il suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles aux autres, ne sont, en effet, utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres, par où l'on doit juger de la considération qui leur est due selon la justice et selon la raison (1). Reste à voir si le rang qu'ils se sont donné est plus favorable au bonheur de ceux qui

---

est de favoriser toujours le fort contre le foible, et celui qui a, contre celui qui n'a rien ; cet inconvénient est inévitable, et il est sans exception.

(1) Voilà d'un trait de plume les parlemens, les sénats, les tribunaux déshonorés. On sent combien la société gagneroit à la suppression de tous ces corps! Ces déclamations, malgré leur extravagance, ont fait bien du mal.

(Note de l'éditeur.)

l'occupent, pour savoir quel jugement chacun de nous doit porter de son propre sort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe ; mais, pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par son masque, on n'auroit pas besoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reste ; mais, puisque le masque n'est pas l'homme, et qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, en leur peignant les hommes, peignez-les-leur tels qu'ils sont ; non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent et ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espèce.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route opposée à celle que nous avons suivie jusqu'à présent, et d'instruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui que par la sienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine ; mais si, respecté d'eux, il les voit se tromper mutuellement, il en aura pitié. Le spectacle du monde, disoit Pytha-

gore, ressemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, et ne songent qu'à leur profit; les autres y payent de leur personne, et cherchent la gloire; d'autres se contentent de voir les jeux, et ceux-ci ne sont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisît tellement les sociétés d'un jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec lui, et qu'on lui apprît à si bien connoître le monde, qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il sache que l'homme est naturellement bon (1), qu'il le sente, qu'il juge de son prochain par lui-même, mais qu'il voie comment la société déprave et pervertit les hommes; qu'il trouve dans leurs préjugés la source de tous leurs vices; qu'il soit porté à estimer chaque individu, mais qu'il méprise la multitude; qu'il voie que tous les hommes portent à peu près le même masque, mais qu'il sache aussi qu'il

(1) L'homme est naturellement compatissant, mais il n'est point *naturellement bon*, car il est *naturellement* égoïste et vindicatif.

(Note de l'éditeur.)

y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.

Cette méthode (il faut l'avouer) a ses inconvéniens, et n'est pas facile dans la pratique ; car s'il devient observateur de trop bonne heure, si vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médisant et satirique, décisif et prompt à juger ; il se fera un odieux plaisir de chercher à tout de sinistres interprétations, et à ne voir, en bien, rien même de ce qui est bien. Il s'accoutumera du moins au spectacle du vice, et à voir les méchans sans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux sans pitié. Bientôt la perversité générale lui servira moins de leçon que d'exemple ; il se dira que, si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes, et lui faire connoître, avec la nature du cœur humain, l'application des causes externes qui tournent nos penchans en vices, en le transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de

comprendre ; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de substituer dans son esprit l'expérience et l'autorité du maître à sa propre expérience et au progrès de sa raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles et pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres temps ou dans d'autres lieux, et de sorte qu'il pût voir la scène sans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'histoire ; c'est par elle qu'il lira dans les cœurs sans les leçons de la philosophie ; c'est par elle qu'il les verra, simple spectateur, sans intérêt et sans passion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accusateur.

Pour connoître les hommes, il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs discours et cachent leurs actions ; mais dans l'histoire elles sont dévoilées, et on les juge sur les faits. Leurs propos même aident à les apprécier. Car, comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois

ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent paroître; plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espèce. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'histoire est, qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît et prospère dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien, elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent; ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont assez heureux et assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : et en effet nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se con-

duisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal; à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célèbres; les bons sont oubliés ou tournés en ridicule; et voilà comment l'histoire, ainsi que la philosophie, calomnie sans cesse le genre humain (1).

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'histoire ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le lecteur au lieu

---

(1) Il est certain que presque tous les historiens ont eu le tort de louer des actions éclatantes qui sont au fond très-criminelles, et qu'ils ont souvent mis au rang des grands hommes de véritables malfaiteurs du genre humain; mais il n'est pas vrai que les méchans seuls soient célèbres. On trouve heureusement dans l'histoire un très-grand nombre de personnages célèbres qui n'ont dû leur gloire et leur renommée qu'à la vertu. *(Note de l'éditeur.)*

de la scène, pour voir un événement tel qu'il s'est passé? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, et pourtant rien n'aura changé, que l'œil du spectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de poussière élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, sans que personne s'en soit aperçu? Cela empêche-t-il que l'historien ne vous dise la cause de la défaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été partout? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raison m'en reste inconnue; et quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cause? L'historien m'en donne une, mais il la controuve; et la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un

art de conjecturer, l'art de choisir, entre plusieurs mensonges, celui qui ressemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopâtre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espèce? L'auteur choisit un événement connu; puis, l'accommodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, et de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans et vos histoires, si ce n'est que le romancier se livre davantage à sa propre imagination, et que l'historien s'asservit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, si l'on veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se soucie guère.

On me dira que la fidélité de l'histoire intéresse moins que la vérité des mœurs et des caractères; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les événemens soient fidèlement rapportés; car, après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raison, si les por-

traits sont bien rendus d'après nature; mais si la plupart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, et rendre à l'autorité des écrivains ce qu'on veut ôter à celle du maître? Si mon élève ne doit voir que des tableaux de fantaisie, j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre; ils lui seront du moins mieux appropriés.

Les pires historiens pour un jeune homme sont ceux qui jugent les faits. Eh! qu'il juge lui-même; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre; et quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien (1).

Je laisse à part l'histoire moderne, non seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie, et que nos hommes se ressemblent tous, mais parce que nos historiens, uniquement

(1) C'est comme si l'on disoit qu'un jeune homme, auquel on parle toujours raison, n'aura jamais de raison. *(Note de l'éditeur.)*

attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, et qui souvent ne représentent rien (*). Généralement les anciens font moins de portraits, mettent moins d'esprit et plus de sens dans leurs jugemens; encore y a-t-il entre eux un grand choix à faire; et il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste; Tacite est le livre des vieillards; les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir sonder les profondeurs; il faut savoir bien lire dans les faits, avant de lire dans les maximes. La philosophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeunesse ne doit rien généraliser; toute son instruction doit être en règles particulières.

(*) Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, et quelquefois de Thou lui-même. Vertot est presque le seul qui savoit peindre sans faire de portraits.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modèle des historiens. Il rapporte les faits sans les juger; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur; loin de s'interposer entre les événemens et les lecteurs, il se dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, et l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La Retraite des Dix-mille et les Commentaires de César ont à peu près la même sagesse et le même défaut. Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser et de plaire, seroit peut-être le meilleur des historiens, si ces mêmes détails ne dégénéroient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former : il faut déjà du discernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, son tour viendra; mais il est politique, il est rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'histoire en général est défectueuse, en ce

qu'elle ne tient registre que de faits sensibles et marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les causes lentes et progressives de ces faits, lesquelles ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. On trouve souvent dans une bataille, gagnée ou perdue, la raison d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guère que manifester des événemens déjà déterminés par des causes morales que les historiens savent rarement voir.

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs écrivains de ce siècle; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systèmes s'étant emparé d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec son système.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne

le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis; elle ne le peint que quand il représente; c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit partout; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur, et c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événemens, plus à ce qui se passe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors; ceux-là me sont plus propres; voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples est fort différent du caractère de l'homme en particulier, et que ce seroit connoître très-imparfaitement le cœur humain, que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, et que qui connoîtroit par-

faitement les penchans de chaque individu pourroit prévoir tous les effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux anciens, par les raisons que j'ai déjà dites, et, de plus, parce que tous les détails familiers et bas, mais vrais et caractéristiques, étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que sur la scène du monde. La décence, non moins sévère dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; et comme on ne peut montrer les hommes que représentans toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire et refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones.

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses, et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot

plaisant Annibal rassure son armée effrayée, et il la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie. Agésilas, à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi. César, traversant un pauvre village et causant avec ses amis, décèle sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée. Alexandre avale une médecine, et ne dit pas un seul mot; c'est le plus beau moment de sa vie. Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justifie ainsi son surnom. Philoppœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte; voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées, et c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siècle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connoître

et aimer; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auroient fait connoître et aimer davantage. Je n'en citerai qu'un que je tiens de bon lieu, et que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsai n'eût eu garde d'écrire, quand il l'auroit su.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le vicomte de Turenne, en petite veste blanche et en bonnet, étoit à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derrière, et, d'une main qui n'étoit pas légère, lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu: *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George... Et quand c'eût été George,* s'écrie Turenne en se frottant le derrière, *il ne falloit pas frapper si fort.* Voilà donc ce que vous n'osez dire, misérables! Soyez donc à jamais sans naturel, sans entrailles; trempez, durcissez vos cœurs de fer dans votre vile décence; rendez-vous mé-

prisables à force de dignité (1.) Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, et qui sens avec attendrissement toute la douceur d'âme qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petitesses de ce grand homme, dès qu'il étoit question de sa naissance et de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectoit de céder partout le pas à son neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la nature, méprise l'opinion, et connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures, ainsi dirigées, peuvent opérer sur l'esprit tout neuf d'un

---

(1) Par conséquent tout littérateur qui croit que, dans les ouvrages sérieux qui exigent un style noble, on doit rejeter en notes les petits détails de ce genre; enfin tout homme de lettres qui pense ainsi est un être *vil, rampant et sans entrailles, un misérable, etc.* Il est impossible de pousser plus loin la folie déclamatoire et celle de l'exagération. *(Note de l'éditeur.)*

jeune homme. Appesantis sur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire sans penser, ce que nous lisons nous frappe d'autant moins, que, portant déjà dans nous-mêmes les passions et les préjugés qui remplissent l'histoire et les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel, parce que nous sommes hors de la nature, et que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on se représente un jeune homme élevé selon mes maximes ; qu'on se figure mon Émile, auquel dix-huit ans de soins assidus n'ont eu pour objet que de conserver un jugement intègre et un cœur sain ; qu'on se le figure, au lever de la toile, jetant pour la première fois les yeux sur la scène du monde, ou plutôt, placé derrière le théâtre, voyant les acteurs prendre et poser leurs habits, et comptant les cordes et les poulies dont le grossier prestige abuse les yeux des spectateurs. Bientôt à sa première surprise succéderont des mouvemens de honte et de dédain pour son espèce ; il s'indignera de voir ainsi tout le genre humain, dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir ses frères s'entre-déchirer

pour des rêves, et se changer en bêtes féroces pour n'avoir pas su se contenter d'être hommes.

Certainement, avec les dispositions naturelles de l'élève, pour peu que le maître apporte de prudence et de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie pratique, meilleur sûrement, et mieux entendu, que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir dès à présent sans tant de tourmens; nous ne voyons là qu'un bon mot qui passe : mais Émile y verra une réflexion très-sage qu'il eût faite le premier, et qui ne s'effacera jamais de son esprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse en empêcher l'impression. Quand ensuite, en lisant la vie de cet insensé, il trouvera que tous ses grands desseins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une

femme ; au lieu d'admirer cet héroïsme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un si grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un si grand politique, si ce n'est autant de pas pour aller chercher cette malheureuse tuile, qui devoit terminer sa vie et ses projets par une mort déshonorante (1) ?

Tous les conquérans n'ont pas été tués ; tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises ; plusieurs paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs misères dans leurs succès même, il verra leurs désirs et leurs soucis rongeans s'étendre et s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leur terme. Il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes,

(1) C'est une mort causée par un accident bizarre, et non une mort *déshonorante*.

(Note de l'éditeur.)

pensent les franchir à chaque montagne, et, quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguste, après avoir soumis ses concitoyens, et détruit ses rivaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait existé; mais tout cet immense pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de sa tête, et de remplir son vaste palais de ses cris, en redemandant à Varus ses légions exterminées? Quand il auroit vaincu tous ses ennemis, de quoi lui auroient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espèce naissoient sans cesse autour de lui, tandis que ses plus chers amis attentoient à sa vie, et qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches? L'infortuné voulut gouverner le monde, et ne sut pas gouverner sa maison! Qu'arriva-t-il de cette négligence? Il vit périr à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa misérable vie; sa fille et sa petite-fille, après l'avoir couvert de leur in

famie, moururent, l'une de misère et de faim dans une île déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le sort de ce maître du monde, tant célébré pour sa gloire et pour son bonheur; croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix (1)?

J'ai pris l'ambition pour exemple; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'histoire pour se connoître, et se rendre sage aux dépens des morts. Le temps approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une

---

(1) Les déréglemens de sa fille et les chagrins intérieurs qu'il éprouva dans sa famille ne furent point les effets de son ambition; ainsi tout ce raisonnement porte à faux, il faut chercher dans la seule morale les argumens contre l'ambition, elle les fournira tous, elle seule peut donner une excellente logique.

(Note de l'éditeur.)

instruction plus prochaine que celle d'Auguste. Émile ne se reconnoîtra guère dans les étranges objets qui frapperont ses regards durant ces nouvelles études, mais il saura d'avance écarter l'illusion des passions avant qu'elles naissent ; et, voyant que, de tous les temps, elles ont aveuglé les hommes, il sera prévenu de la manière dont elles pourront l'aveugler à son tour, si jamais il s'y livre. Ces leçons, je le sais, lui sont mal appropriées ; peut-être au besoin seront-elles tardives, insuffisantes ; mais souvenez-vous que ce ne sont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant, je me proposois un autre objet ; et sûrement si cet objet est mal rempli, ce sera la faute du maître.

Songez qu'aussitôt que l'amour propre est développé, le *moi* relatif se met en jeu sans cesse, et que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même et se comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang il se mettra parmi ses semblables, après les avoir examinés. Je vois, à la manière dont on fait lire l'histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi

dire, dans tous les personnages qu'ils voient; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Cicéron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre; de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas; mais, quant à mon Émile, s'il arrive une seule fois, dans ces parallèles, qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué; celui qui commence à se rendre étranger à lui-même, ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait (1).

Ce ne sont point les philosophes qui connoissent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philosophie, et je ne sache aucun état où l'on en ait

(1) Ainsi les beaux et les grands exemples seroient pour lui, non seulement inutiles, mais pernicieux? S'il veut imiter les actions, ou s'il veut acquérir les vertus qu'il admire dans un autre, *tout est manqué!*..... Il est impossible de pousser plus loin la folie du paradoxe.

(Note de l'éditeur.)

tant. Un sauvage nous juge plus sainement que ne fait un philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, et dit en lui-même : nous sommes tous méchans ; l'autre nous regarde sans s'émouvoir, et dit : vous êtes des fous (1). Il a raison, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon élève est ce sauvage, avec cette différence qu'Émile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même et ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres ; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans ; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font

---

(1) L'auteur fait très-bien parler le philosophe, il devoit connoître son orgueil ; mais qui lui a donné ces détails sur les sauvages dont nous ignorons la langue et sur leurs pensées ?

(Note de l'éditeur.)

eux-mêmes. Nous leurs pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense, et nous ne voyons pas le châtiment; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices, n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi; l'objet est changé, l'inquiétude est la même : ils ont beau montrer leur fortune et cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais, pour le voir, il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons nous séduisent; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, et, par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'aversion et l'illusion sont inévitables, quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit, si l'on étoit à sa place.

Que faudroit-il donc pour bien observer les hommes : un grand intérêt à les connoître, une grande impartialité à les juger, un cœur

assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, et assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Émile ; plutôt ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion, dont il voit le jeu, n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions, dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses frères ; il est équitable, il juge ses pairs. Or sûrement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent, étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il désire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant à lui-même, et libre de préjugés? Il a des bras, de la santé (*),

---

(*) Je crois pouvoir compter hardiment la santé et la bonne constitution au nombre des avantages acquis par son éducation, ou plutôt au nombre des dons de la nature que son éducation lui a conservés.

de la modération, peu de besoins, et de quoi les satisfaire. Nourri dans la plus absolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit est la servitude. Il plaint ces misérables rois esclaves de tout ce qui leur obéit : il plaint ces faux sages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches sots, martyrs de leur faste; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entière à l'ennui, pour paroître avoir du plaisir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même (1); car, dans ses méchancetés, il verroit sa misère. Il se diroit : en se donnant le besoin de me nuire, cet homme a fait dépendre son sort du mien (2).

Encore un pas, et nous touchons au but. L'amour propre est un instrument utile, mais dangereux; souvent il blesse la main qui s'en sert, et fait rarement du bien sans mal. Émile,

---

(1) Phrase incorrecte. *(Note de l'éditeur.)*

(2) Si un jeune homme de vingt ans pouvoit avoir toute cette exagération *philosophique*, il seroit le plus orgueilleux, le plus misanthrope et le plus ridicule de tous les frondeurs.

(Note de l'éditeur.)

en considérant son rang dans l'espèce humaine et s'y voyant si heureusement placé, sera tenté de faire honneur à sa raison de l'ouvrage de la vôtre, et d'attribuer à son mérite l'effet de son bonheur. Il se dira : je suis sage, et les hommes sont fous. En les plaignant, il les méprisera ; en se félicitant, il s'estimera davantage, et, se sentant plus heureux qu'eux, il se croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle est la plus difficile à détruire. S'il restoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos soins ; et s'il falloit opter, je ne sais si je n'aimerois pas mieux encore l'illusion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abusent point sur leur supériorité ; ils la voient, la sentent, et n'en sont pas moins modestes. Plus ils ont, plus ils connoissent tout ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous, qu'humiliés du sentiment de leur misère ; et, dans les biens exclusifs qu'ils possèdent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parce qu'elle est à

lui; mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon? qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin?

Ici c'est toute autre chose encore. Restons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai supposé dans mon élève ni un génie transcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choisi parmi les esprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation sur l'homme. Tous les cas rares sont hors de règle. Quand donc, en conséquence de mes soins, Émile préfère sa manière d'être, de voir, de sentir à celle des autres hommes, Émile a raison. Mais quand il se croit pour cela d'une nature plus excellente, et plus heureusement né qu'eux, Émile a tort. Il se trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne soit trop tard ensuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut guérir; à sa naissance au moins, on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raisonnemens, pour prouver

à l'adolescent qu'il est homme comme les autres, et sujet aux mêmes foiblesses. Faites-le-lui sentir, ou jamais il ne le saura. C'est encore ici un cas d'exception à mes propres règles; c'est le cas d'exposer volontairement mon élève à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'est pas plus sage que nous. L'aventure du bateleur seroit répétée en mille manières; je laisserois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui; si des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laisserois courir le danger; si des filous l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe (*); je le laisserois encenser,

(*) Au reste, notre élève donnera peu dans ce piége, lui que tant d'amusemens environnent, lui qui ne s'ennuya de sa vie, et qui sait à peine à quoi sert l'argent. Les deux mobiles avec lesquels on conduit les enfans étant l'intérêt et la vanité, ces deux mêmes mobiles servent aux courtisanes et aux escrocs pour s'emparer d'eux dans la suite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenses; quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au collége, vous voyez comment on leur

plumer, dévaliser par eux; et quand, l'ayant mis à sec, ils finiroient par se moquer de lui, je les remercierois encore en sa présence des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les seuls piéges dont je le garantirois avec soin, seroient ceux des courtisanes. Les seuls ménagemens que j'aurois pour lui, seroient de partager tous les dangers que je lui laisserois courir, et tous les affronts que je lui laisserois recevoir. J'endurerois tout en silence, sans plainte, sans reproche, sans jamais lui en dire un seul mot; et soyez sûr qu'avec cette discrétion bien soutenue, tout ce qu'il m'aura vu souffrir pour lui, fera plus d'impression sur

---

fera laisser à vingt leur bourse dans un brelan, et leur santé dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus savant de sa classe deviendra le plus joueur et le plus débauché. Or les moyens dont on n'usa point dans l'enfance, n'ont point dans la jeunesse le même abus. Mais on doit se souvenir qu'ici ma constante maxime est de mettre partout la chose au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice; et puis, je le suppose, afin d'y remédier.

son cœur, que ce qu'il aura souffert lui-même (1).

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fausse dignité des gouverneurs qui, pour jouer sottement les sages, rabaissent leurs élèves, affectent de les traiter toujours en enfans, et de se distinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainsi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'âme; faites-en vos égaux, afin qu'ils le deviennent; et s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre élève; partagez ses fautes, pour l'en corriger;

---

(1) Les esprits vulgaires se persuaderont difficilement qu'un gouverneur soit sublime lorsqu'il suit son élève dans les maisons où l'on trouve une société de fripons, et que là il laisse *plumer* et *dévaliser* son disciple, et qu'enfin il remercie les filous *lorsqu'ils ont mis à sec* le malheureux jeune homme; toutes ces extravagances débitées dans un style digne de les exprimer ne méritent pas d'être réfutées. *(Note de l'éditeur.)*

chargez-vous de sa honte, pour l'effacer : imitez ce brave Romain qui, voyant fuir son armée et ne pouvant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant : *ils ne fuient pas, ils suivent leur capitaine.* Fut-il déshonoré pour cela? tant s'en faut; en sacrifiant ainsi sa gloire, il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos suffrages et renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois partout m'en vanter, et je doute qu'il y eût dans le monde un homme assez vil pour ne pas m'en respecter davantage (1).

(1) Ici l'auteur a complétement raison contre la société, il brave l'un des préjugés qui outrage le plus la morale et qui est le plus contraire à la véritable civilisation; mais il n'en est pas moins vrai que, les choses étant comme elles sont, un gouverneur doit surtout mettre tous ses soins à préserver son élève de cette insolence barbare, en lui inspirant le mépris du jeu, des querelles et de la mauvaise compagnie.

(Note de l'éditeur.)

Ce n'est pas que l'élève doive supposer dans le maître des lumières aussi bornées que les siennes, et la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui, ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, et ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile, et aussi sensé que lui, n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, et il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en son gouverneur est d'une autre espèce; elle doit porter sur l'autorité de la raison, sur la supériorité des lumières, sur les avantages que le jeune homme est en état de connoître, et dont il sent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur; que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui, voulant son bonheur, sait ce qui peut le lui procurer. Il doit savoir que, pour son propre intérêt, il lui convient d'écouter ses avis. Or, si le maître se laissoit tromper comme le disciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence, et de lui donner des leçons. Encore moins

l'élève doit-il supposer que le maître se laisse à dessein tomber dans des piéges, et tend des embûches à sa simplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens? Ce qu'il y a de meilleur et de plus naturel : être simple et vrai comme lui, l'avertir des périls auxquels il s'expose, les lui montrer clairement, sensiblement, mais sans exagération, sans humeur, sans pédantesque étalage; surtout sans lui donner vos avis pour des ordres, jusqu'à ce qu'ils le soient devenus, et que ce ton impérieux soit absolument nécessaire. S'obstine-t-il, après cela, comme il fera très-souvent : alors ne lui dites plus rien; laissez-le en liberté, suivez le, imitez-le, et cela gaîment, franchement (1); livrez-vous, amusez-vous autant que lui, s'il est possible. Si les conséquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours là pour les arrêter, et cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance et de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une et tou-

(1) *Imitez-le* quand il fait mal; quel conseil! *(Note de l'éditeur.)*

ché de l'autre ! Toutes ses fautes sont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au besoin. Or ce qui fait ici le plus grand art du maître, c'est d'amener les occasions et de diriger les exhortations de manière qu'il sache d'avance quand le jeune homme cédera et quand il s'obstinera, afin de l'environner partout des leçons de l'expérience, sans jamais l'exposer à de trop grands dangers.

Avertissez-le de ses fautes avant qu'il y tombe; quand il y est tombé, ne les lui reprochez point; vous ne feriez qu'enflammer et mutiner son amour propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il se souvienne de ce qu'on lui a dit, est de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera sûrement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, et qu'au lieu d'achever de l'écraser, vous le consolez. Mais si à son chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine et se

fera une loi de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne pense pas comme vous sur l'importance de vos avis.

Le tour de vos consolations peut encore être pour lui une instruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui disant (je suppose) que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de son compte, vous le corrigez en ne paroissant que le plaindre; car, pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'est une excuse bien mortifiante que de se consoler par leur exemple, c'est concevoir que le plus qu'il peut prétendre est qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le temps des fautes est celui des fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on s'instruit sans l'offenser; et il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot. Ainsi

d'un fait il tire une maxime, et l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée, se grave, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui sont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'est si vain, si mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables; comme si cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de manière à la rendre sensible au lecteur! Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaisir de la trouver de son chef? Le talent d'instruire est de faire que le disciple se plaise à l'instruction. Or, pour qu'il s'y plaise, il ne faut pas que son esprit reste tellement passif à tout ce que vous lui

dites, qu'il n'ait absolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour propre du maître laisse toujours quelque prise au sien ; il faut qu'il se puisse dire : je conçois, je pénètre, j'agis, je m'instruis. Une des choses qui rendent ennuyeux le pantalon de la comédie italienne, est le soin qu'il prend toujours d'interpréter au parterre des platitudes qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur soit pantalon, encore moins un auteur. Il faut toujours se faire entendre ; mais il ne faut pas toujours tout dire : celui qui dit tout, dit peu de choses ; car à la fin on ne l'écoute plus. Que signifient ces quatre vers que La Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle ? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il besoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint ? Loin de généraliser par-là sa morale, il la particularise, il la restreint, en quelque sorte, aux exemples cités, et empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclu

sions, par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre élève n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique et plus conforme au progrès des sentimens et des lumières du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion? d'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, etc. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vu un enfant élevé pour la finance, et qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent et cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit destiné. Non seulement je n'ai jamais vu d'enfans faire aucune application solide des fables qu'ils apprenoient; mais je n'ai jamais vu que personne se souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude est l'ins-

truction morale ; mais le véritable objet de la mère et de l'enfant n'est que d'occuper de lui toute une compagnie, tandis qu'il récite ses fables : aussi les oublie-t-il toutes en grandissant, lorsqu'il n'est plus question de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'instruire dans les fables (1), et voici pour Émile le temps de commencer.

Je montre de loin (car je ne veux pas non plus tout dire) les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en suivant celle que j'ai marquée, votre élève achetera la connoissance des hommes et de soi-même au meilleur marché qu'il est possible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune sans envier le sort de ses favoris, et d'être content de lui sans se croire plus sage que les autres. Vous avez aussi commencé à le rendre acteur

(1) Comme je l'ai déjà dit, en choisissant bien les fables d'après le caractère et l'esprit de l'enfant, les fables peuvent être fort instructives.
(Note de l'éditeur.)

pour le rendre spectateur, il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroissent, mais de la scène on les voit tels qu'ils sont. Pour embrasser le tout, il faut se mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces mystères ténébreux? Des intrigues de plaisirs bornent les intérêts de son âge; il ne dispose encore que de lui-même, c'est comme s'il ne disposoit de rien. L'homme est la plus vile des marchandises; et, parmi nos importans droits de propriété, celui de la personne est toujours le moindre de tous.

Quand je vois que, dans l'âge de la plus grande activité, l'on borne les jeunes gens à des études purement spéculatives, et qu'après, sans la moindre expérience, ils sont tout d'un coup jetés dans le monde et dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raison que la nature, et je ne suis plus surpris que si peu de gens sachent se conduire. Par quel bizarre tour d'esprit nous apprend-on tant de choses inutiles, tandis que l'art d'agir est

compté pour rien? On prétend nous former pour la société, et l'on nous instruit comme si chacun de nous devoit passer sa vie à penser seul dans sa cellule, ou à traiter des sujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enseignant certaines contorsions du corps et certaines formules de paroles qui ne signifient rien. Moi aussi, j'ai appris à vivre à mon Émile; car je lui ai appris à vivre avec lui-même, et de plus à savoir gagner son pain : mais ce n'est pas assez. Pour vivre dans le monde, il faut savoir traiter avec les hommes; il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux; il faut calculer l'action et réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, et prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement trompé dans ses entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir. Les lois ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires et de disposer de leur propre bien; mais que leur serviroient ces précautions, si, jusqu'à l'âge prescrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience? Ils n'auroient rien

gagné d'attendre, et seroient tout aussi neufs à vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par son ignorance ou trompé par ses passions, ne se fasse du mal à lui-même; mais à tout âge il est permis d'être bienfaisant, à tout âge on peut protéger, sous la direction d'un homme sage, les malheureux qui n'ont besoin que d'appui.

Les nourrices, les mères s'attachent aux enfans par les soins qu'elles leur rendent; l'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'est en faisant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus sûre. Occupez votre élève à toutes les bonnes actions qui sont à sa portée; que l'intérêt des indigens soit toujours le sien; qu'il ne les assiste pas seulement de sa bourse, mais de ses soins; qu'il les serve, qu'il les protége, qu'il leur consacre sa personne et son temps; qu'il se fasse leur homme d'affaires, il ne remplira de sa vie un si noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront justice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fer-

meté que donne l'exercice de la vertu ; quand il forcera les portes des grands et des riches; quand il ira, s'il le faut, jusqu'au pied du trône, faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords sont fermés par leur misère, et que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait empêche même d'oser s'en plaindre !

Mais ferons-nous d'Emile un chevalier errant, un redresseur des torts, un paladin? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le sage et le défenseur des lois chez les grands, chez les magistrats, chez le prince, faire le solliciteur chez les juges, et l'avocat dans les tribunaux? Je ne sais rien de tout cela. Les noms badins et ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il fera tout ce qu'il sait être utile et bon. Il ne fera rien de plus, et il sait que rien n'est utile et bon pour lui, de ce qui ne convient pas à son âge. Il sait que son premier devoir est envers lui-même, que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspects dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus et discrets à parler sans sujet, modestes dans les choses indif-

férentes, mais hardis à bien faire et courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illustres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, passoient leur jeunesse à poursuivre le crime et à défendre l'innocence, sans autre intérêt que celui de s'instruire, en servant la justice et protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit ni les querelles, non seulement entre les hommes (*), pas

(*) Mais si on lui cherche querelle à lui-même, comment se conduira-t-il? Je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour en avoir. Mais enfin, poursuivra-t-on, qui est-ce qui est à l'abri d'un soufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, qui, pour avoir le plaisir de tuer son homme, commence par le déshonorer? C'est autre chose; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie soient à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, et l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chute d'une tuile. Un soufflet et un démenti reçus et endurés ont des effets civils, que nulle sagesse ne peut prévenir et dont nul tribunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des

même entre les animaux. Il n'excita jamais deux chiens à se battre; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour propre et la haute opi-

---

lois lui rend donc en cela son indépendance; il est alors seul magistrat, seul juge entre l'offenseur et lui; il est seul interprète et ministre de la loi naturelle, il se doit justice et peut seul se la rendre, et il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance; je dis qu'il se doit justice, et qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains édits contre les duels, si j'étois souverain, je réponds qu'il n'y auroit jamais ni soufflet ni démenti donnés dans mes états, et cela par un moyen fort simple dont les tribunaux ne se mêleroient point. Quoi qu'il en soit, Emile sait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, et l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte; mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-temps de l'avoir insulté.

nion de soi-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination et dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit et se complaît à voir tourmenter un être sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par sa supériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Émile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte; et, quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas supposé qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié stérile et cruelle qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaisance active lui donne bientôt des lumières, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises, ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier; s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines; s'il voit deux hommes se haïr, il veut connoître la cause de leur inimitié; s'il voit

et peu figuré. Il parle ordinairement au propre, et seulement pour être entendu. Il est peu sentencieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliser ses idées; il a peu d'images, parce qu'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout-à-fait flegmatique et froid; ni son âge, ni ses mœurs, ni ses goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifians retenus et cohobés dans son sang portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards, qu'on sent dans ses discours, qu'on voit dans ses actions. Son langage a pris de l'accent et quelquefois de la véhémence. Le noble sentiment qui l'inspire lui donne de la force et de l'élévation; pénétré du tendre amour de l'humanité, il transmet, en parlant, les mouvemens de son âme; sa généreuse franchise a je ne sais quoi de plus enchanteur que l'artificieuse éloquence des autres, ou plutôt lui seul est véritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il sent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y pense, plus je trouve qu'en mettant ainsi la bienfaisance en action, et tirant de nos bons ou mauvais succès des ré-

flexions sur leurs causes, il y a peu de connoissances utiles qu'on ne puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, et qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les colléges, il acquegra de plus une science plus importante encore, qui est l'application de cet acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible que, prenant tant d'intérêt à ses semblables, il n'apprenne de bonne heure à peser et apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaisirs, et à donner en général une plus juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéressant à personne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, se passionnent trop pour juger sainement des choses. Rapportant tout à eux seuls et réglant sur leur seul intérêt les idées du bien et du mal, ils se remplissent l'esprit de mille préjugés ridicules; et, dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voient aussitôt le bouleversement de tout l'univers.

Étendons l'amour propre sur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, et il n'y a point de cœur d'homme dans lequel

cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre ; plus on généralise cet intérêt, plus il devient équitable, et l'amour du genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Émile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoisse, dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ses soins seront consacrés au bonheur d'autrui, plus ils seront éclairés et sages, et moins il se trompera sur ce qui est bien ou mal : mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour servir l'autre ? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au bonheur de tous (1) ; c'est là le premier intérêt du sage, après

(1) S'il falloit, lorsqu'il s'agit de secourir un individu, calculer si cette action contribuera au bonheur général, on ne feroit jamais le bien ;

l'intérêt privé; car chacun est partie de son espèce, et non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut donc la généraliser et l'étendre sur tout le genre humain; alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que, de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut, par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain, et c'est une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reste, il faut se souvenir que tous ces moyens, par lesquels je jette ainsi mon élève hors de lui-même, ont cependant toujours un rapport direct à lui, puisque non seulement il en résulte une jouissance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens, et mainte-

---

celui qui est sans pitié pour une infortune particulière, n'en aura aucune pour les maux publics.

(Note de l'éditeur.)

cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre ; plus on généralise cet intérêt, plus il devient équitable, et l'amour du genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Émile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoisse, dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ses soins seront consacrés au bonheur d'autrui, plus ils seront éclairés et sages, et moins il se trompera sur ce qui est bien ou mal : mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour servir l'autre ? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au bonheur de tous (1) ; c'est là le premier intérêt du sage, après

(1) S'il falloit, lorsqu'il s'agit de secourir un individu, calculer si cette action contribuera au bonheur général, on ne feroit jamais le bien ;

l'intérêt privé; car chacun est partie de son espèce, et non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut donc la généraliser et l'étendre sur tout le genre humain; alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que, de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut, par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain, et c'est une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reste, il faut se souvenir que tous ces moyens, par lesquels je jette ainsi mon élève hors de lui-même, ont cependant toujours un rapport direct à lui, puisque non seulement il en résulte une jouissance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens, et mainte-

---

celui qui est sans pitié pour une infortune particulière, n'en aura aucune pour les maux publics. *(Note de l'éditeur.)*

nant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu à peu dans sa tête ! Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions ! Quelle netteté de judiciaire ! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une âme grande dans l'étroite borne des possibles, et fait qu'un homme supérieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure, sait s'abaisser à la leur ! Les vrais principes du juste, les vrais modèles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre se gravent dans son entendement; il voit la place de chaque chose et la cause qui l'en écarte; il voit ce qui peut faire le bien et ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les passions humaines, il connoît leurs illusions et leur jeu.

J'avance, attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugemens des lecteurs. Depuis long-temps ils me voient dans le pays des chimères; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires, je ne

cesse de les avoir présentes à mon esprit ; je les examine, je les médite, non pour les suivre ni pour les fuir, mais pour les peser à la balance du raisonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas; je sais que, s'obstinant à n'imaginer que ce qu'ils voient, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire et fantastique, parce qu'il diffère de ceux auxquels ils le comparent ; sans songer qu'il faut bien qu'il en diffère, puisqu'élevé tout différemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il seroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât que d'être tel que je le suppose. Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la nature. Assurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne supposois rien que tout le monde ne pût observer ainsi que moi, parce qu'il est un point, savoir la naissance de l'homme, duquel nous partons tous également ; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la nature, et vous pour la

dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon élève à six ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le temps de défigurer; maintenant ils n'ont plus rien de semblable, et l'âge de l'homme fait dont il approche doit le montrer sous une forme absolument différente, si je n'ai pas perdu tous mes soins. La quantité d'acquis est peut-être assez égale de part et d'autre; mais les choses acquises ne se ressemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des sentimens sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe; mais considérez aussi que ceux-ci sont déjà tous philosophes et théologiens, avant qu'Emile sache ce que c'est que philosophie, et qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous supposez n'existe; les jeunes gens ne sont point faits ainsi; ils ont telle ou telle passion, ils font ceci ou cela : c'est comme si l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins (1).

(1) Tous les lecteurs sensés seront bien per-

Je prie ces juges si prompts à la censure de considérer que ce qu'ils disent là, je le sais tout aussi bien qu'eux; que j'y ai probablement réfléchi plus long-temps, et que, n'ayant nul intérêt à leur en imposer, j'ai droit d'exi-

---

suadés qu'Emile n'aura aucun rapport avec les jeunes gens que nous appelons bien élevés, mais ils seront charmés que nos disciples soient entièrement différens de cet *élève de la nature.* Rousseau n'appuie son système d'éducation que sur une opinion, qui est au moins excessivement exagérée; il suppose toujours que les instituteurs (excepté lui) sont tous pédans, ineptes et sans élévation d'âme, et que leurs élèves sont tous ignorans, fats, étourdis et impertinens; en même temps il suppose encore qu'il n'a reçu aucune instruction jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, et que celui qui, jusqu'à cette époque, n'a jamais fait que sa seule volonté, deviendra tout-à-coup docile, réfléchi et le plus parfait de tous les moralistes, et qu'enfin, dans l'âge des passions, sans nul frein religieux, il cédera toujours à la voix de la raison, et qu'il suffira d'un entretien, ou seulement d'une phrase, pour le retenir et pour le gouverner. *(Note de l'éditeur.)*

dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon élève à six ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le temps de défigurer; maintenant ils n'ont plus rien de semblable, et l'âge de l'homme fait dont il approche doit le montrer sous une forme absolument différente, si je n'ai pas perdu tous mes soins. La quantité d'acquis est peut-être assez égale de part et d'autre; mais les choses acquises ne se ressemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des sentimens sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe; mais considérez aussi que ceux-ci sont déjà tous philosophes et théologiens, avant qu'Emile sache ce que c'est que philosophie, et qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous supposez n'existe; les jeunes gens ne sont point faits ainsi; ils ont telle ou telle passion, ils font ceci ou cela : c'est comme si l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins (1).

(1) Tous les lecteurs sensés seront bien per-

Je prie ces juges si prompts à la censure de considérer que ce qu'ils disent là, je le sais tout aussi bien qu'eux; que j'y ai probablement réfléchi plus long-temps, et que, n'ayant nul intérêt à leur en imposer, j'ai droit d'exi-

---

suadés qu'Emile n'aura aucun rapport avec les jeunes gens que nous appelons bien élevés, mais ils seront charmés que nos disciples soient entièrement différens de cet *élève de la nature*. Rousseau n'appuie son système d'éducation que sur une opinion, qui est au moins excessivement exagérée; il suppose toujours que les instituteurs (excepté lui) sont tous pédans, ineptes et sans élévation d'âme, et que leurs élèves sont tous ignorans, fats, étourdis et impertinens; en même temps il suppose encore qu'il n'a reçu aucune instruction jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, et que celui qui, jusqu'à cette époque, n'a jamais fait que sa seule volonté, deviendra tout-à-coup docile, réfléchi et le plus parfait de tous les moralistes, et qu'enfin, dans l'âge des passions, sans nul frein religieux, il cédera toujours à la voix de la raison, et qu'il suffira d'un entretien, ou seulement d'une phrase, pour le retenir et pour le gouverner. *(Note de l'éditeur.)*

ger qu'ils se donnent au moins le temps de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la constitution de l'homme, qu'ils suivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonstance, afin de voir combien un individu peut différer d'un autre par la force de l'éducation ; qu'ensuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, et qu'ils disent en quoi j'ai mal raisonné : je n'aurai rien à répondre,

Ce qui me rend plus affirmatif, et, je crois, plus excusable de l'être, c'est qu'au lieu de me livrer à l'esprit de système, je donne le moins qu'il est possible au raisonnement, et ne me fie qu'à l'observation. Je ne me fonde point sur ce que j'ai imaginé, mais sur ce que j'ai vu. Il est vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un seul ordre de gens : mais, après avoir comparé tout autant de rangs et de peuples que j'en ai pu voir dans une vie passée à les observer, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple et non pas d'un autre, d'un état et non pas d'un autre, et je n'ai regardé comme appartenant incon-

testablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, et dans quelque nation que ce fût.

Or, si, suivant cette méthode, vous suivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particulière, et qui tiendra le moins qu'il est possible à l'autorité et à l'opinion d'autrui, à qui, de mon élève ou des vôtres, pensez-vous qu'il ressemblera le plus ? Voilà, ce me semble, la question qu'il faut résoudre pour savoir si je me suis égaré (1).

Je prévois combien de lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon élève sans lui parler de religion. A quinze ans il ne savoit s'il avoit une âme, et peut-être à dix-huit n'est-il pas encore temps qu'il l'apprenne : car s'il l'apprend plus tôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais (2).

---

(1) La note précédente répond à cette question. *(Note de l'éditeur.)*

(2) Cet incompréhensible raisonnement est réfuté par l'expérience ; on sait que les impressions religieuses bien données dans l'enfance ne s'effacent jamais. Et comment concevoir que, dans

Chez les croyans il est athée, chez les athées il seroit croyant (1).

Imaginez tous vos philosophes anciens et modernes, ayant d'abord épuisé leurs bizarres systèmes de forces, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atomes, de monde animé, de matière vivante, de matérialisme de toute espèce, et, après eux tous, l'illustre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Être des êtres et le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été reçu ce nouveau système si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'âme, à donner une base à la vertu, et en même temps si frappant, si lumineux, si simple, et, ce me semble, offrant moins de choses incompré-

---

(1) Dans un style plus harmonieux, Massillon a fait la même définition des incrédules; c'étoit en lui de la pénétration, et dans l'auteur d'Emile c'est un aveu positif et non suspect.

(Note de l'éditeur.)

hensibles à l'esprit humain, qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre système !

L'homme est le roi de la terre qu'il habite; car non seulement il dompte tous les animaux, non seulement il dispose des élémens par son industrie, mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connoître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerois aux bêtes ! Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles, ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Quand un philosophe viendra me dire que les arbres sentent, et que les rochers pen-

sent, il aura beau m'embarrasser dans ses argumens subtils ; je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une âme à l'homme (*).

(*) Il semble même que, loin de dire que les rochers pensent, la philosophie moderne a découvert au contraire, que les hommes ne pensent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres sensitifs dans la nature ; et toute la différence qu'elle trouve entre un homme et une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, et la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matière sente, où concevrai-je l'unité sensitive, où le *moi* individuel? Sera-ce dans chaque molécule de matière, ou dans des corps agrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides et dans les solides, dans les mixtes et dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la nature : mais quels sont ces individus? Cette pierre est-elle un individu ou une agrégation d'individus? Est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que de grains de sable? Si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment con-

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché; le sourd voit frémir

---

cevrai-je cette intime communication par laquelle l'un se sent dans l'autre, en sorte que leurs deux *moi* se confondent en un. L'attraction peut être une loi de la nature dont le mystère nous est inconnu; mais nous concevons au moins que l'attraction, agissant selon les masses, n'a rien d'incompatible avec l'étendue et la divisibilité. Concevez-vous la même chose du sentiment, les parties sensibles sont étendues; mais l'être sensitif est indivisible et un, il ne se partage pas, il est tout entier ou nul : l'être sensitif n'est donc pas un corps. Je ne sais comment l'entendent nos matérialistes; mais il me semble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejeter la pensée, leur devroient faire aussi rejeter le sentiment; et je ne vois pas pourquoi, ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas aussi l'autre; que leur en coûteroit-il de plus? et, puisqu'ils sont sûrs qu'ils ne pensent pas, comment osent-ils affirmer qu'ils sentent?

la corde; je lui dis, c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il, la cause du frémissement de la corde est en elle-même; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi. Montrez-moi donc, reprends-je, ce frémissement dans les autres corps, ou du moins sa cause dans cette corde. Je ne puis, réplique le sourd; mais, parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos sons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'est expliquer un fait obscur, par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sons sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

Plus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître. Une machine ne pense point, il n'y a ni mouvement ni figure qui produisent la réflexion; quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment; l'espace n'est pas ta mesure, l'univers entier n'est pas assez grand pour toi; tes sentimens,

tes désirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Nul être matériel n'est actif par lui-même; et moi, je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens. J'ai un corps sur lequel les autres agissent et qui agit sur eux; cette action réciproque n'est pas douteuse; mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, et je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté; je suis esclave par mes vices, et libre par mes remords; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, et que j'empêche enfin la voix de l'âme de s'élever contre la loi du corps.

Si l'homme est actif et libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné par la Provi-

dence, et ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui donne ; mais elle ne l'empêche pas de le faire. Elle l'a fait libre, afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix; elle l'a mis en état de faire ce choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué; mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait retombe sur lui, sans rien changer au système du monde, sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les annoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même; c'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre et doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions et retenus par la conscience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puissance divine elle-même? pouvoit-elle mettre de la contradiction dans

notre nature, et donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eût pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct et le faire bête? Non, Dieu de mon âme, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon et heureux comme toi.

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver, que la nature nous fait sentir nos besoins? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, et un avertissement d'y pourvoir? La mort..... les méchans n'empoisonnent-ils pas leur vie et la nôtre? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre? La mort est le remède aux maux que vous vous faites; la nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux! Il vit pres-

que sans maladies ainsi que sans passions, et ne prévoit ni ne sent la mort; quand il la sent, ses misères (1) la lui rendent désirable : dès-lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort; mais, pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes; au mal qu'on sent, on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible et l'accélère; plus on la veut fuir, plus on la sent; et l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant, contre la nature, des maux qu'on s'est fait en l'offensant.

---

(1) Puisqu'il a été heureux, comment *ses misères* lui rendent-ils la mort désirable? Non, tous les hommes en général, et même les infortunés, redoutent naturellement la mort; la religion, par ses sublimes espérances, peut seule la faire envisager avec sérénité. *(Note de l'éditeur.)*

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, et l'un et l'autre viennent de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, et je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien.

L'être souverainement bon, parce qu'il est souverainement puissant, doit être aussi souverainement juste: autrement il se contrediroit lui-même, car l'amour de l'ordre, qui le produit, s'appelle *bonté;* et l'amour de l'ordre, qui le conserve, s'appelle *justice.*

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés; c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle doit survivre au corps; et si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonnance dans l'harmonie universelle me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois: tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que, durant ma vie corporelle, n'apercevant rien par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps et de l'âme est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre et l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures aussi différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; et, quand cette union cesse, ils rentrent

tous deux dans leur état naturel. La substance active et vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive et morte. Hélas! je le sens trop par mes vices; l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, et la vie de l'âme ne commence qu'à la mort du corps.

Dieu est juste; c'est une suite de sa bonté; l'injustice des hommes est leur œuvre et non pas la sienne : le désordre moral qui dépose contre la Providence aux yeux des philosophes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, et la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Être des êtres, je suis, parce que tu es : c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur.

Le meilleur de tous les casuistes est la conscience, et ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du

raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal ! Nous croyons suivre l'impulsion de la nature, et nous lui résistons : en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'âme, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, et alors lequel faut-il écouter ? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser; mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps.

Rentrons en nous-mêmes ; examinons tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté ? Pour

qui vous intéressez-vous sur vos théâtres? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir; est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous est indifférent, disent les philosophes, hors notre intérêt; et tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines; et même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissemens d'amour pour les grandes âmes? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentimens délicieux; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien; le malheu-

reux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

Mais, quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces âmes cadavéreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste, on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue, ou sur un chemin, quelque acte de violence et d'injustice; à l'instant un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœur, et nous porte à prendre la défense de l'opprimé. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas: j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la

même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchans. Non seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin, l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant : souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans couvre encore la nudité du pauvre, et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

Le méchant se craint et se fuit; il s'égaie, en se jetant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse : sans la satire amère, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire

pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

J'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus sages : erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert! Il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience; et nous ne jugeons d'aucune chose, que sur des idées acquises. Ils font plus; cet accord évident et universel de toutes les nations, ils l'osent rejeter; et, contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténèbres quelque exemple obscur et connu d'eux seuls, comme si tous les penchans de la nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, et que, sitôt qu'il est des monstres, l'espèce ne fût plus rien. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux écrivains les plus célèbres? Quelques usages incertains et bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-

ils l'induction générale, tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, et d'accord sur ce seul point? O Montaigne! toi qui te piques de franchise et de vérité, sois sincère et vrai, si un philosophe peut l'être; et dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux; où l'homme de bien soit méprisable, et le perfide honoré.

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour son intérêt. Mais d'où vient donc que le juste y concourt à son préjudice? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt? Sans doute nul n'agit que pour son bien; mais s'il n'est un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il est même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce seroit une trop abominable philosophie que celle où l'on seroit embarrassé des actions vertueuses, où l'on ne pourroit se tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions basses et des motifs sans vertu, où l'on seroit forcé d'avilir Socrate et de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi

nous, la voix de la nature ainsi que celle de la raison s'éleveroient incessamment contre elles, et ne laisseroient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne foi.

On a beau vouloir établir la vertu par la raison seule, quelle solide base peut-on lui donner? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre. Mais cet amour peut-il donc et doit-il l'emporter en moi sur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raison claire et suffisante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu principe est un pur jeu de mot; car je dis aussi, moi, que le vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens différent. Il y a quelque ordre moral partout où il y a sentiment et intelligence. La différence est que le bon s'ordonne par rapport au tout, et que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toute chose; l'autre mesure son rayon et se tient à la circonférence. Alors il est ordonné par rapport au centre commun, qui est Dieu; et par rapport à tous les cercles concentriques, qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne; le bon n'est qu'un insensé.

De quel poids on est soulagé quand, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines et goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, et la source du bonheur dont on a désespéré. Je suis l'ouvrage et l'instrument du grand Être qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, et par le bon usage de ma liberté; j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre et d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce de se sentir ordonné dans un système où tout est bien? En proie à la douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagère, et qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoins, je sais qu'elle est vue, et je prends acte, pour l'autre vie, de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis : l'Être juste qui régit tout saura bien m'en dédommager. Les besoins de mon corps, les misères de ma vie, me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront

autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

O que nous resterions aisément maîtres de nous et de nos passions, même durant cette vie, si, lorsque nos habitudes ne sont point encore acquises, lorsque notre esprit commence à s'ouvrir, nous savions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas; si nous voulions sincèrement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons et sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît ennuyeuse et pénible, parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens et notre estime avant de connoître le bien et le mal; et puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à un état de bonheur, de force et de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite sur l'ordre de l'univers, non pour l'ex-

pliquer par de vains systèmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui; je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence; je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons. Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta bonté; je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Je n'ai point la présomption de me croire infaillible, d'autres hommes ont pu décider ce qui me semble indécis; je raisonne pour moi et non pas pour eux; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien; mais il n'y a pas de ma faute si ce n'est pas le mien.

La majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un

homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire (*), couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fût

(*) De Rep. Dial. 1.

autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste, avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte étoit sobre, avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'É-

vangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.

Fuyons ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant,

foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère; aux puissans et aux riches, le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes: je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité (*).

(*) Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense et téméraire de vouloir les relever tous; c'est déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à mesure qu'ils se présentent. Un des plus familiers au parti philosophiste, est d'opposer un peuple supposé de bons philosophes à un peuple de mauvais chrétiens; comme si un peuple de vrais philosophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais chrétiens! Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuple, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres

L'orgueilleuse philosophie mène à l'esprit fort, comme l'aveugle dévotion mène au fa-

---

abusent de la religion sans philosophie; et cela me paroît changer beaucoup l'état de la question.

Bayle a très-bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme, et cela est incontestable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte, qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus; au lieu que l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, efféminé, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien; comme que

natisme. L'intérêt particulier nous trompe ; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.

---

tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu que tout reste en repos dans son cabinet (1). Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'état sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort ; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs, il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres ; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement, et c'est ce qui n'a point paru clair

---

(1) *Comme que tout aille* est une bien petite tache dans un morceau si digne d'admiration, par ce qu'on vient de lire et par ce qui suit. (*Note de l'éditeur.*)

Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on est né, les seules lumières de la raison ne peu-

---

jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie à son aise et sur le trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, et si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux; et la religion en fait beaucoup, que la philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion, quand il en a une; cela est vrai : la plupart n'en ont guère et ne suivent point du tout celle qu'ils ont; cela est encore vrai : mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, et il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, et obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Nos gouvernemens modernes doivent incon-

vent, dans l'institution de la nature, nous mener plus loin que la religion naturelle, et c'est à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en

---

testablement au christianisme leur plus solide autorité, et leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires; cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion, mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des empereurs de Rome, des Chinois en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile! Que de restitutions, de réparations, la confession ne fait-elle point faire chez les catholiques! Chez nous, combien les approches des temps de communion n'opèrent-elles point de réconciliations et d'aumônes! Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides! Que de misères ne prévenoit-il pas! La fraternité légale unissoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant

cela le droit d'être son guide ; c'est à lui seul de la choisir (1).

En remontant au principe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens ; il étoit simple de s'élever de l'étude de la nature à la recherche de son auteur.

Quand nous en sommes venus là, quelles nouvelles prises nous nous sommes données sur notre élève ! que de nouveaux moyens nous avons de parler à son cœur ! C'est alors seulement qu'il trouve son véritable intérêt à être bon, à faire le bien, loin des regards des hommes, et sans y être forcé par les lois ; à être juste entre Dieu et lui, à remplir son devoir, même aux dépens de sa vie, et à porter dans son cœur la vertu, non seulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun pré-

---

chez eux ; on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont, par principe de religion, hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

(1) Quel résultat de l'éloge plein d'enthousiasme que l'auteur a fait de la religion chrétienne.

(Note de l'éditeur.)

fère toujours l'amour de soi, mais pour l'amour de l'auteur de son être, amour qui se confond avec ce même amour de soi; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conscience et la contemplation de cet Être-Suprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien usé de celle-ci (1). Sortez de là, je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie et mensonge parmi les hommes; l'intérêt particulier, qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine et dans la misère, pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel est le lan-

(1) La religion naturelle ne peut donner que des idées vagues, qui ne produisent rien de tout ce que l'auteur vient de décrire; ce tableau n'est fidèle que lorsque l'élève a reçu, dès son enfance, des principes véritablement religieux.

(Note de l'éditeur.)

gage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui (je le soutiendrai toute ma vie), quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, et parle autrement, n'est qu'un menteur, ou un insensé (1).

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous et moi ne verrons jamais mon Émile sous les mêmes traits : vous vous le figurerez toujours semblable à vos jeunes gens, toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amusement en amusement, sans jamais pouvoir se fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un philosophe, un vrai théologien, d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur poursuit toujours sa chimère; en nous donnant un élève de sa façon, il ne le forme pas seulement; il le crée, il le tire de son cerveau, et, croyant toujours suivre la nature, il s'en écarte à chaque instant (2). Moi, comparant

(1) Rien n'est plus vrai, et c'est un philosophe qui en convient. *(Note de l'éditeur.)*

(2) C'est ce que diront en effet tous les lecteurs raisonnables. *(Note de l'éditeur.)*

mon élève aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si différemment, c'est presque un miracle s'il leur ressemble en quelque chose. Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la règle à laquelle on les a soumis enfans (1) ; cette règle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maîtres, ils croient ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espèce de joug (*) ; ils se dédommagent

(1) Comment, avec un esprit si supérieur et un tel talent, l'auteur peut-il soutenir sérieusement que l'on ne peut s'imposer le joug le plus incommode et le plus pesant que lorsque rien n'a jamais dû préparer à le supporter, et dans l'âge où toutes les passions conseillent de s'en affranchir ? *(Note de l'éditeur.)*

(*) Il n'y a personne qui voie l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'est pas grande, et où chacun craint toujours d'être confondu avec son inférieur.

alors de la longue contrainte où l'on les a tenus (1), comme un prisonnier, délivré des fers, étend, agite et fléchit ses membres.

Émile, au contraire, s'honore de se faire homme et de s'assujétir au joug de sa raison naissante; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, et commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit, à moitié développé, cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi, l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence; pour l'autre, il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lesquels d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la nature, considérez les différences dans ceux qui en sont plus ou moins éloignés, observez les jeunes gens chez les villageois, et voyez s'ils sont aussi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des sauvages*, dit le sieur le Beau, *on les voit toujours actifs, et s'occupant à dif-*

(1) *Où l'on les, quand est-ce, que quand, comme que tout aille, etc., etc.,* on ne trouvera jamais dans les ouvrages de Fénélon, de Massillon, de Buffon, etc., ces locutions bizarres si désagréables à l'oreille. *(Note de l'éditeur.)*

férens jeux qui leur agitent le corps; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adolescence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs; ils ne s'appliquent plus guère qu'à des jeux sérieux ou de hasard (*). Émile, ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes paysans et des jeunes sauvages, doit changer et s'arrêter comme eux en grandissant. Toute la différence est qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour se nourrir, il a dans ses travaux et dans ses jeux, appris à penser. Parvenu donc à ce terme par cette route, il se trouve tout disposé pour celle où je l'introduis; les sujets de réflexion que je lui présente irritent sa curiosité, parce qu'ils sont beaux par eux-mêmes, qu'ils sont tout nouveaux pour lui, et qu'il est en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchismes, comment vos jeunes gens ne se refuseroient-ils pas à l'application d'esprit qu'on leur a rendu triste, aux lourds pré-

(*) Aventures du sieur C. le Beau, avocat en parlement, T. II, pag. 70.

ceptes dont on n'a cessé de les accabler, aux méditations sur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaisirs (1)? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'aversion, dégoût; la contrainte les en a rebutés : le moyen désormais qu'ils s'y livrent, quand ils commencent à disposer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'est la même chose pour mon élève; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme, et ne lui dis que des choses nouvelles; c'est précisément parce qu'elles ennuient les autres, qu'il doit les trouver de son goût.

---

(1) On voit que l'auteur, comme je l'ai dit, suppose toujours que tous les pères de famille et tous les instituteurs sont lourds, pédans, maladroits, ennuyeux et sots. Cependant, comment Rousseau, malgré sa supériorité, peut-il *apprendre à penser* à son élève sans lui donner aucune instruction, et seulement pendant ses jeux, c'est-à-dire pendant qu'il joue à la balle, à la paume, qu'il s'exerce à la course, etc.

(Note de l'éditeur.)

Voilà comment je lui fais doublement gagner du temps, en retardant, au profit de la raison, le progrès de la nature ; mais ai-je en effet retardé ce progrès? Non, je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer; j'ai balancé, par des leçons d'une autre espèce, les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos institutions l'entraîne, l'attirer en sens contraire par d'autres institutions, ce n'est pas l'ôter de sa place, c'est l'y maintenir (1).

Le vrai moment de la nature arrive enfin; il faut qu'il arrive. Puisqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il se reproduise, afin que l'espèce dure et que l'ordre du monde soit conservé. Quand vous pressentirez le moment critique, à l'instant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'est votre disciple encore, mais ce n'est plus votre élève. C'est

(1) Qu'est-ce que ces *autres institutions* qui l'empêchent d'être entraîné par le torrent des nôtres et *qui le maintiennent à sa place?*

(Note de l'éditeur.)

votre ami, c'est un homme; traitez-le désormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité, lorsqu'elle m'est le plus nécessaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même, au moment qu'il sait le moins se conduire, et qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits, quand il lui importe le plus que j'en use? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'est qu'à présent qu'ils commencent pour lui. Jusqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruse; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il falloit le contraindre, ou le tromper, pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la nature. La première de toutes, qui est l'amour de soi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramène à l'instant; le sentiment qui l'at-

tache à vous, est le seul permanent; tous les autres passent et s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile, il ne commence d'être rebelle que quand il est déjà perverti (1).

Mais quel parti prendre? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriser ses penchans, ou de les combattre; d'être son tyran, ou son complaisant; et tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vîte; c'est incontestablement l'expédient le plus sûr et le plus naturel. Je doute pourtant que ce soit le meilleur, ni le plus utile; je dirai ci-après mes raisons : en attendant, je conviens

---

(1) Pourquoi? puisque l'auteur a dit formellement qu'il peut refuser d'obéir même à son père quand il ne voit pas son intérêt dans ce qu'on lui ordonne, et qu'en cela il est seul juge. Remarquons, en passant, qu'on ne dit point *il ne commence d'être rebelle*, il faudroit: il ne commence à être rebelle. *(Note de l'éditeur.)*

qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile; mais cet âge vient pour eux avant le temps; c'est nous qui l'avons rendu précoce; on doit le prolonger jusqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans et suivre les indications, cela seroit bientôt fait; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la nature et nos lois sociales, que, pour les concilier, il faut gauchir et tergiverser sans cesse, il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que, par les moyens que j'ai donnés, et d'autres semblables, on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des désirs et la pureté des sens; cela est si vrai que, chez les Germains, un jeune homme, qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé; et les auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution et la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, et il y a peu de siècles que rien n'é-

toit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le père de Montaigne, homme non moins scrupuleux et vrai, que fort et bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long-temps dans les guerres d'Italie; et l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur et quelle gaîté conservoit le père à plus de soixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs et à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espèce en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre jeunesse, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considérant que la nature n'a point là-dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de sa loi, supposer Émile resté jusque-là par mes soins dans sa primitive innocence, et je vois cette heureuse époque près de finir. Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse. A la première occasion (et cette occasion ne tardera pas à naître), il va suivre l'aveugle instinct des sens; il y a mille à parier contre

un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule et feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse; croyant me tromper, il me méprise, et je suis le complice de sa perte. Si j'essaie de le ramener, il n'est plus temps, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, insupportable; il ne tardera guère à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même, de le garantir au moins des surprises de l'erreur, et de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son ignorance; c'est maintenant par ses lumières qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, et il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes; de lui montrer l'emploi de son temps et du mien; de lui déclarer ce qu'il est et ce que je suis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre,

toutes ses relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider (1) encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider; enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, et toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même, avant d'écouter ses désirs naissans.

Songez que, pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'instruire de ces dangereux mystères que vous lui avez cachés si long-temps avec tant

---

(1) *Quelque amusant* que puisse être Rousseau, il est probable que toutes ces dissertations ennuieront beaucoup un élève qui n'a pas la moindre notion de religion, et par conséquent de morale, ni du monde, ni de ce qu'il doit aux autres, et qui jusqu'à ce moment n'a jamais fait que sa seule volonté. *(Note de l'éditeur.)*

de soin. Puisqu'il faut enfin qu'il les sache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous seul : puisque le voilà désormais forcé de combattre, il faut, de peur de surprise, qu'il connoisse son ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve savans sur ces matières, sans savoir comment ils le sont devenus, ne le sont devenus impunément. Cette indiscrète instruction ne pouvant avoir un objet honnête, souille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, et les dispose aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'est pas tout; des domestiques s'insinuent ainsi dans l'esprit d'un enfant, gagnent sa confiance, lui font envisager son gouverneur comme un personnage triste et fâcheux, et l'un des sujets favoris de leurs secrets colloques est de médire de lui. Quand l'élève en est là, le maître peut se retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant se choisit-il des confidens particuliers? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi se cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit

nul sujet de s'en plaindre? Naturellement ils sont ses premiers confidens; on voit, à l'empressement avec lequel il vient leur dire ce qu'il pense, qu'il croit ne l'avoir pensé qu'à moitié jusqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que, si l'enfant ne craint, de votre part, ni sermon ni réprimande, il vous dira toujours tout, et qu'on n'osera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on sera bien sûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter sur ma méthode, c'est qu'en suivant ses effets le plus exactement qu'il m'est possible, je ne vois pas une situation dans la vie de mon élève qui ne me laisse de lui quelque image agréable. Au moment même où, révolté contre la main qui l'arrête, il se débat et commence à m'échapper, dans ses agitations, dans ses emportemens, je retrouve encore sa première simplicité; son cœur, aussi pur que son corps, ne connoît pas plus le déguisement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche (1); jamais la vile crainte ne lui

(1) Si on ne lui a jamais rien reproché, il ne

apprit à se déguiser : il a toute l'indiscrétion de l'innocence, il est naïf sans scrupule, il ne sait encore à quoi sert de tromper. Il ne se passe pas un mouvement dans son âme, que sa bouche ou ses yeux ne le disent ; et souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son âme, et de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre ; mais s'il devient plus timide, plus réservé ; que j'aperçoive dans ses entretiens le moindre embarras de la honte, déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre ; et si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une conversation prise au hasard, et que tout est fait. Oh ! que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne ! Ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire.

---

doit pas mettre la moindre distinction entre le bien et le mal. *(Note de l'éditeur.)*

Avant de semer, il faut labourer la terre : la semence de la vertu lève difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles, est qu'on les fait indifféremment à tout le monde sans discernement et sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si différens d'esprits, d'humeurs, d'âge, de sexe, d'états et d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable ; et toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même discours fît sur lui la même impression.

Jugez si, quand les sens enflammés aliènent l'entendement et tyrannisent la volonté, c'est le temps d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant et l'instituteur

disent à peu près les mêmes choses ; mais le premier les dit à tout propos ; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout-à-coup ; ainsi, mon Émile, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'aperçoit point : si je l'éveille en sursaut, il est perdu. Tâchons premièrement de l'éloigner du précipice, et puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle et sédentaire, le commerce des femmes et des jeunes gens ; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, et qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens ; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre ; c'est en exerçant son corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose ; quand le

corps est bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte et la plus facile, est de l'arracher au danger local. Je l'emmène d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'est pas assez; dans quel désert, dans quel sauvage asile échappera-t-il aux images qui le poursuivent? Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux, si je n'en éloigne aussi le souvenir, si je ne trouve l'art de le détacher de tout, si je ne le distrais de lui-même; autant valoit le laisser où il étoit.

Émile sait un métier, mais ce métier n'est pas ici notre ressource; il aime et entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous suffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine; en s'y livrant, il est comme ne faisant rien; il pense à toute autre chose, la tête et les bras agissent séparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il se passionne, et à laquelle il soit tout entier. Or, la seule qui me paroît réunir toutes ces conditions est la chasse. Si

la chasse est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est à présent qu'il y faut avoir recours. Émile a tout ce qu'il faut pour y réussir; il est robuste, adroit, patient, infatigable. Infailliblement, il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un temps, les dangereux penchans qui naissent de la mollesse. La chasse endurcit le cœur aussi bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté(1). On a fait Diane ennemie de l'amour, et l'allégorie est très-juste: les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'a-

(1) Lorsqu'on croit que la chasse *endurcit le cœur, qu'elle accoutume au sang, à la cruauté,* comment peut-on vouloir en donner le goût à son élève. La chasse ne rend point féroce, mais elle ôte le goût de toutes les occupations sérieuses; cette passion est très-funeste aux princes et aux jeunes gens de toutes les classes.

(Note de l'éditeur.)

mant, le chasseur, sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux asiles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises; où l'un n'entend que rossignols, que ramages, l'autre se figure les cors, et les cris des chiens; l'un n'imagine que dryades et nymphes, l'autre que piqueurs, meutes et chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux sortes d'hommes; à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aspect semblable, et que le tour de leurs idées est aussi divers que le choix de leurs plaisirs.

Je comprends comment ces goûts se réunissent, et comment on trouve enfin du temps pour tout. Mais les passions de la jeunesse ne se partagent pas ainsi; donnez-lui une seule occupation qu'elle aime, et tout le reste sera bientôt oublié. La variété des désirs vient de celle des connoissances, et les premiers plaisirs qu'on connoît sont longtemps les seuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeunesse d'Émile se passe à

tuer des bêtes, et je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang froid parlant d'elle, et me donner le temps de la peindre sans l'exciter (1).

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. Telle est, pour Émile, celle de l'instruction dont je parle; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tâchons donc de la graver dans sa mémoire, en sorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, et l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner

(1) Quel instituteur a jamais pu disposer ainsi des passions, les donner pour un an, les ôter tout-à-coup, ou les modifier, etc. !

(Note de l'éditeur.)

au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, et jamais elle n'a rien fait de grand (1). Toujours raisonner est la manie des petits esprits.

---

(1) La raison, au contraire, est bonne à tout, surtout dans le gouvernement des états, dans le cours ordinaire de la vie et dans les productions de l'esprit; c'est elle qui distingue la véritable gloire, car la fausse n'est telle que par le manque de raison et parce qu'elle n'est qu'une folie brillante. On connoît le trait admirable de cet homme qui, dans un naufrage, ne sachant pas nager, consentit à se mettre sur le dos d'un matelot qui lui offrit de le porter sur le rivage. Au milieu du trajet, sentant que le matelot s'affoiblissoit, et le questionnant, le matelot avoua que la force lui manquoit, en ajoutant que seul il pourroit se sauver, mais que néanmoins il ne l'abandonneroit pas; alors le passager voyant sa perte inévitable, et ne voulant pas causer celle du généreux matelot, se détacha de lui et s'enfonça dans la mer. Voilà un exemple de l'héroïsme de la raison. *(Note de l'éditeur.)*

Les âmes fortes ont bien un autre langage ; c'est par ce langage qu'on persuade et qu'on fait agir.

J'observe que, dans les siècles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force et par l'intérêt ; au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'âme, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solennité pour les rendre plus inviolables. Avant que la force fût établie, les dieux étoient les magistrats du genre humain ; c'est par-devant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres consacrés par ces actes, et rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant et voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin ; voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la

sainteté des contrats; nul n'eût osé, d'une main sacrilége, attenter à ces monumens; et la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des lois.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit, il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes, qu'arrive-t-il de ce mépris? Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, et que le respect des sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les rois n'ont plus la peine de porter leur diadème, ni les grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau peut-être, il est aisé de

voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, et jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, et souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule et Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogène marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours ? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. L'ambassadeur remet son présent, et s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou.

Cette terrible harangue fut entendue, et Darius n'eut pas plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes, plus elle sera menaçante, et moins elle effraiera; ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attention chez les Romains à la langue des signes! Des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions; des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, et tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'état que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le capitole, qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habits, les candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs, voulant émouvoir le peuple, épuiser

tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre : Antoine, quoique éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle réthorique!

Mais cette digression m'entraîne insensiblement loin de mon sujet, ainsi que font beaucoup d'autres, et mes écarts sont trop fréquens pour pouvoir être longs et tolérables : je reviens donc.

Ne raisonnez jamais sèchement avec la jeunesse. Revêtez la raison d'un corps, si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre. Je le répète, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions; ils nous font croire, et non pas agir; on démontre ce qu'il faut penser, et non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs sens, et qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un

coup dans la chambre d'Émile, lui faire lourdement un long discours sur le sujet dont je veux l'instruire. Je commencerai par émouvoir son imagination; je choisirai le temps, le lieu, les objets les plus favorables à l'impression que je veux faire : j'appellerai, pour ainsi dire, toute la nature à témoin de nos entretiens; j'attesterai l'Être éternel, dont elle est l'ouvrage, de la vérité de mes discours; je le prendrai pour juge entre Émile et moi, je marquerai la place où nous sommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ses engagemens et des miens; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geste, l'enthousiasme et l'ardeur que je lui veux inspirer. Alors je lui parlerai, et il m'écoutera; je m'attendrirai, et il sera ému. En me pénétrant de la sainteté de mes devoirs, je lui rendrai les siens plus respectables; j'animerai la force du raisonnement d'images et de figures; je ne serai point long et diffus en froides maximes, mais abondant en sentimens qui débordent; ma raison sera grave et sentencieuse, mais mon cœur n'aura jamais assez dit. C'est alors qu'en

lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même; il verra, dans ma tendre affection, la raison de tous mes soins. Quelle surprise! quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage! au lieu de lui rétrécir l'âme, en lui parlant toujours de son intérêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, et je le toucherai davantage; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, et qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein; en versant sur lui des larmes d'attendrissement, je lui dirai : tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien; si tu frustres mes espérances, tu me voles vingt ans de ma vie, et tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, et qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la manière dont un gouverneur doit instruire son disciple dans les occasions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-

ci ; mais après bien des essais j'y renonce, convaincu que la langue françoise est trop précieuse pour supporter jamais dans un livre la naïveté des premières instructions sur certains sujets.

La langue françoise est, dit on, la plus chaste des langues ; je la crois, moi, la plus obscène ; car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense ; et il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tout sens, que la françoise. Le lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscènes que l'auteur à les écarter, se scandalise et s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure ? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses ; et ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre

immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en françois. Ce que je dois dire à mon Émile n'aura rien que d'honnête et de chaste à son oreille ; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur aussi pur que le sien.

Je penserois même que des réflexions sur la véritable pureté du discours, et sur la fausse délicatesse du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce sujet nous conduit; car, en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre aussi celui de la décence, et il faut bien qu'il sache pourquoi ces deux langages sont si différens. Quoi qu'il en soit, je soutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rabat avant le temps les oreilles de la jeunesse, et dont elle se moque à l'âge où ils seroient de saison; si l'on attend, si l'on prépare le moment de se faire entendre, alors on lui expose les lois de la nature dans toute leur vérité; qu'on lui montre la sanction de ces mêmes lois dans les maux physiques et moraux qu'attirent leur infraction sur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable mystère de la

génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'auteur de la nature donne à cet acte, celle de l'attachement exclusif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, et qui redoublent son charme en remplissant son objet; qu'en lui peignant le mariage, non seulement comme la plus douce des sociétés, mais comme la plus inviolable et le plus saint de tous les contrats, on lui dise avec force toutes les raisons qui rendent un nœud si sacré, respectable à tous les hommes, et qui couvrent de haine et de malédiction quiconque ose en souiller la pureté; qu'on lui fasse un tableau frappant et vrai des horreurs de la débauche, de son stupide abrutissement, de la pente insensible par laquelle un premier désordre conduit à tous, et traîne enfin celui qui s'y livre à sa perte; si, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chasteté, tiennent la santé, la force, le courage, les vertus, l'amour même, et tous les vrais biens de l'homme; je soutiens qu'alors on lui rendra cette même chasteté désirable et chère, et qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on lui don-

nera pour la conserver ; car, tant qu'on la conserve, on la respecte ; on ne la méprise qu'après l'avoir perdue.

Il n'est point vrai que le penchant au mal soit indomptable, et qu'on ne soit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y succomber. Supposons que l'homme le plus furieux, et qui commande le moins à ses sens, vît l'appareil du supplice, sûr d'y périr dans les tourmens un quart d'heure après, non seulement cet homme, dès cet instant, deviendroit supérieur aux tentations ; il lui en coûteroit même peu de leur résister : bientôt l'image affreuse dont elles seroient accompagnées, le distrairoit d'elles ; et, toujours rebutées, elles se lasseroient de revenir. C'est la seule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foiblesse, et l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement : *Volenti nihil difficile.* Oh ! si nous détestions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable, que d'un poison mortel dans un mets délicieux.

Comment ne voit-on pas que, si toutes les

leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, et qu'il importe à tout âge de revêtir la raison de formes qui la fassent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut, mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. N'épargnez rien pour devenir son confident : ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient ; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que si, sur ces maximes, j'ai su prendre toutes les précautions nécessaires, et tenir à mon Émile les discours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire; qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauve-garde, et qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'im-

porte le plus qu'elle vous reste (1); vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, et elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiégent, et surtout de ceux que je porte avec moi, et qui me trahissent; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos lois, je le veux toujours, c'est ma volonté constante; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence; empêchez-moi d'être leur esclave, et forcez-moi d'être mon propre maître, en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison (2).

Quand vous aurez amené votre élève à ce point (et s'il n'y vient pas, ce sera votre faute),

(1) Quelle autorité? Emile jusqu'à ce moment n'en a connu aucune. *(Note de l'éditeur.)*

(2) Il est permis de douter qu'un jeune homme élevé comme *Emile*, et dont l'instituteur a cru devoir le laisser *plumer*, friponer, et même l'imiter dans ses déréglemens, adresse jamais un semblable discours à cet étrange mentor.

(Note de l'éditeur.)

gardez-vous de le prendre trop vite au mot, de peur que, si jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne se croie en droit de s'y soustraire, en vous accusant de l'avoir surpris. C'est en ce moment que la réserve et la gravité sont à leur place, et ce ton lui en imposera d'autant plus, que ce sera la première fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légèrement des engagemens pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne savez pas avec quelle fureur les sens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices sous l'attrait du plaisir. Vous n'avez point une âme abjecte, je le sais bien ; vous ne violerez jamais votre foi : mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il se verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulysse, ému du chant des sirènes, crioit à ses conducteurs de le déchaîner ; séduit par l'attrait des plaisirs, vous voudrez briser les liens qui vous gênent ; vous m'importunerez

de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tyrannie, quand je serai le plus tendrement occupé de vous ; en ne songeant qu'à vous rendre heureux, je m'attirerai votre haine. O mon Émile ! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme ! ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes ni vos murmures, à combattre incessamment vos désirs et les miens ? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces ; prenez du temps, donnez-m'en pour y penser, et sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidèle à tenir (1).

Sachez aussi vous-même que plus vous vous rendez difficile sur l'engagement, et plus

(1) Il est bien maladroit de lui peindre l'autorité sous des traits si odieux, et il est bien dur de refuser de le guider, sous des prétextes si frivoles et si peu généreux. *(Note de l'éditeur.)*

vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, et que vous promettez encore plus. Quand le moment sera venu, et qu'il aura, pour ainsi dire, signé le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de sévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en sorte que la raison ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir partout les motifs de ma conduite ; il ne faut pour cela qu'attendre que vous soyez de sang froid. Commencez toujours par obéir, et puis demandez-moi compte de mes ordres : je serai prêt à vous en rendre raison, sitôt que vous serez en état de m'entendre, et je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous et moi. Vous promettez d'être docile, et moi je promets de n'user de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promesse le sort dont vous avez joui jusqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait passé une vie aussi douce que la vôtre, et je ne vous promets plus rien.

Après l'établissement de mon autorité,

mon premier soin sera d'écarter la nécessité d'en faire usage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans sa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de son cœur, et l'arbitre de ses plaisirs. Loin de combattre les penchans de son âge, je les consulterai pour en être le maître; j'entrerai dans ses vues pour les diriger; je ne lui chercherai point, aux dépens du présent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il soit heureux une fois, mais toujours, s'il est possible.

Ceux qui veulent conduire sagement la jeunesse pour la garantir des piéges des sens, lui font horreur de l'amour, et lui feroient volontiers un crime d'y songer à son âge (1), comme si l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuses, que le cœur dément, ne persuadent point. Le jeune homme, conduit par un instinct plus sûr, rit en secret des tristes maximes auxquelles il feint d'acquiescer, et n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela est contre la nature.

---

(1) On ne dit point à *l'âge de la jeunesse.*
(Note de l'éditeur.)

En suivant une route opposée, j'arriverai plus sûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux sentiment dont il est avide ; je le lui peindrai comme le suprême bonheur de la vie, parce qu'il l'est en effet ; en le lui peignant, je veux qu'il s'y livre (1). En lui faisant sentir quel charme ajoute à l'attrait des sens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, et je le rendrai sage en le rendant amoureux.

Émile n'est pas fait pour rester toujours solitaire ; membre de la société, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général ; il lui reste à connoître les individus. Il sait ce qu'on fait dans le monde (2) ; il lui reste à voir comment on y vit.

(1) Comment contenir son élève en exaltant ainsi son imagination, et avec le désir de le voir *se livrer* à la passion la plus dangereuse?

(Note de l'éditeur.)

(2) Après avoir passé toute son enfance à jouer, et sa première jeunesse à la chasse, comment peut-il avoir appris à connoître l'homme et le monde? *(Note de l'éditeur.)*

Il est temps de lui montrer l'extérieur de cette grande scène dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration stupide d'un jeune étourdi, mais le discernement d'un esprit droit et juste. Ses passions pourront l'abuser, sans doute; quand est-ce qu'elles n'abusent pas ceux qui s'y livrent? Mais au moins il ne sera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du sage, sans être entraîné par leurs exemples, ni séduit par leurs préjugés (1).

Comme il y a un âge propre à l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir l'usage du monde. Quiconque apprend cet usage trop jeune, le suit toute sa vie, sans choix, sans réflexions, et, quoique avec suffisance, sans jamais bien savoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, et qui en voit les raisons, le suit avec plus de discernement, et par conséquent avec plus de justesse et de grâce. Donnez-

(1) On ne concevra jamais comment cet élève de la nature, si ressemblant *à un sauvage*, verra ainsi le monde de l'œil du sage, et ne pourra être ni entraîné ni séduit. *(Note de l'éditeur.)*

moi un enfant de douze ans, qui ne sache rien du tout; à quinze ans, je dois vous le rendre aussi savant que celui que vous avez instruit dès le premier âge, avec la différence que le savoir du vôtre ne sera que dans sa mémoire, et que celui du mien sera dans son jugement (1). De même, instruisez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il sera dans un an plus aimable et plus judicieusement poli, que celui qu'on y aura nourri dès son enfance; car, le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, et les étendre aux cas non prévus; au lieu que l'autre, n'ayant que sa routine pour toute règle, est embarrassé sitôt qu'on l'en sort.

Les jeunes demoiselles françoises sont toutes

---

(1) Ici l'auteur, contre son système, avance de trois ou quatre ans la première instruction; mais il en est une encore que l'on peut donner avec fruit de huit à douze ans, et qui rendra beaucoup plus rapides les progrès de douze à quinze.

(Note de l'éditeur.)

élevées dans des couvens jusqu'à ce qu'on les marie. S'aperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manières qui leur sont si nouvelles, et accusera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche et embarrassé, d'ignorer l'usage du monde, pour n'y avoir pas été mises dès leur enfance (1)? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoissant rien de plus important que cette petite science, s'imaginent faussement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte, le reste de sa vie, un air embarrassé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manières lourdes et maladroites, dont l'habitude d'y vivre ne

(1) Mais leurs mères les viennent voir souvent et les font sortir plusieurs fois dans l'année. D'ailleurs les jeunes personnes bien nées, qui débutent dans le monde, y sont conduites par un mentor, et y passent les premières années dans la modestie du silence. *(Note de l'éditeur.)*

le défait plus, et qui n'acquièrent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque sorte d'instruction a son temps propre qu'il faut connoître, et ses dangers qu'il faut éviter. C'est surtout pour celle-ci qu'ils se réunissent, mais je n'y expose pas non plus mon élève sans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, et qu'en parant un inconvénient, elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle est bonne, et que je suis dans le vrai. C'est ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me suggère ici. Si je veux être austère et sec avec mon disciple, je perdrai sa confiance, et bientôt il se cachera de moi. Si je veux être complaisant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui sert d'être sous ma garde? Je ne fais qu'autoriser son désordre, et soulager sa conscience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le seul projet de l'instruire, il s'instruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné jusqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi? Tout, peut-être, hors l'art le plus nécessaire à l'homme et au citoyen, qui est de savoir vivre avec ses

semblables. Si je donne à ces soins une utilité trop éloignée, elle sera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du présent; si je me contente de lui fournir des amusemens, quel bien lui fais-je ? Il s'amollit et ne s'instruit point.

Rien de tout cela; mon expédient seul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a besoin d'une compagne, allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aisément, peut-être ; le vrai mérite est toujours rare; mais ne nous pressons ni ne nous rebutons point. Sans doute il en est une, et nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet si flatteur pour lui, je l'introduis dans le monde; qu'ai-je besoin d'en dire davantage? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait ?

En lui peignant la maîtresse que je lui destine, imaginez si je saurai m'en faire écouter, si je saurai lui rendre agréables et chères les qualités qu'il doit aimer, si je saurai disposer tous ses sentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir? Il faut que je sois le plus maladroit des hommes, si je ne le rends d'avance passionné sans savoir de qui. Il m'importe que l'objet que

je lui peindrai soit imaginaire; il suffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter, il suffit qu'il trouve partout des comparaisons qui lui fassent préférer sa chimère aux objets réels qui le frapperont; et qu'est-ce que le véritable amour lui-même, si ce n'est chimère, mensonge, illusion? On aime bien plus l'image qu'on se fait que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe, et l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je suis le maître des comparaisons, et j'empêche aisément l'illusion des objets réels (1).

---

(1) C'est bien mal connoître le cœur humain que se persuader qu'avec ces dangereux artifices, on empêchera un jeune homme impétueux de devenir amoureux d'une femme coquette et séduisante. Les meilleurs préservatifs dans ce cas sont la religion et le travail.

(Note de l'éditeur.)

Je ne veux pas, pour cela, qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modèle de perfection qui ne puisse exister; mais je choisirai tellement les défauts de sa maîtresse qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, et qu'ils servent à corriger les siens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe; mais s'il se complaît à l'image, il lui souhaitera bientôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile; c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer; je dirois en riant : appelons *Sophie* votre future maîtresse; *Sophie* est un nom de bon augure; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude; il croira qu'on lui fait mystère de l'épouse qu'on lui destine, et qu'il la verra quand il sera temps. S'il en est une

fois là, et qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile; on peut l'exposer dans le monde, presque sans risques (1).

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modèle que j'aurai su lui rendre aimable, ce modèle, s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble, et ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préserver son cœur des dangers auxquels sa personne doit être exposée, pour l'arracher surtout à ces donneuses d'éducation, qui la font payer si cher, et ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie est si modeste! de quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de simplicité! comment aimera-t-il leurs airs? Il y a trop loin de ses idées à ses observations, pour que celles-ci lui soient jamais dangereuses.

---

(1) Non, car le prestige de l'amour lui fera voir sa Sophie dans la première personne qui lui plaira. *(Note de l'éditeur.)*

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans suivent les mêmes préjugés et les mêmes maximes, parce qu'ils observent mal et réfléchissent plus mal encore. Ce n'est point par les sens que commence l'égarement de la jeunesse, c'est par l'opinion. Je ne parle que de l'éducation domestique. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son père en province, et l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde, vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes, et ayant la volonté même aussi saine que la raison; vous lui trouverez du mépris pour le vice, et de l'horreur pour la débauche. Au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. Je soutiens qu'il n'y en a pas un qui pût se résoudre à entrer seul dans les tristes demeures de ces malheureuses, quand même il en sauroit l'usage, et qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois de là, considérez de nouveau le même jeune homme, vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés, le feroient prendre pour

un autre homme, si ses plaisanteries sur sa première simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même, et qu'il en rougit. O combien il s'est formé en peu de temps ! D'où vient un changement si grand et si brusque ?

D'autres manières de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même; mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, et c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde qu'il y prend une seconde éducation toute opposée à la première, par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimoit, et à estimer ce qu'il méprisoit ; on lui fait regarder les leçons de ses parens et de ses maîtres comme un jargon pédantesque, et les devoirs qu'ils lui ont prêchés comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il se croit obligé par honneur à changer de conduite ; il devient entreprenant sans désirs, et fat par mauvaise honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises, et se pique de débauche sans

savoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune officier aux Gardes-Suisses qui s'ennuyoit beaucoup des plaisirs bruyans de ses camarades, et n'osoit s'y refuser de peur d'être moqué d'eux. « Je m'exerce « à cela, disoit-il, comme à prendre du ta- « bac malgré ma répugnance; le goût viendra « par l'habitude, il ne faut pas toujours être « enfant. »

Ainsi donc c'est bien moins de la sensualité que de la vanité qu'il faut préserver un jeune homme en entrant dans le monde; il cède plus aux penchans des autres qu'aux siens, et l'amour propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entière mieux armé que le mien contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentimens, ses principes? s'il en est un plus en en état de résister au torrent (1)? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense? Si ses désirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve

(1) Que lui a-t-on donné pour l'en défendre? Ni instruction, ni lecture, ni entretien!.....
(Note de l'éditeur.)

point ce qu'il cherche, et son cœur préoccupé le retient. L'horreur de l'adultère et de la débauche l'éloigne également des filles publiques et des femmes mariées, et c'est toujours par l'un de ces deux états que commencent les désordres de la jeunesse. Une fille à marier peut être coquette ; mais elle ne sera pas effrontée, elle n'ira pas se jeter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouser s'il la croit sage; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la surveiller. Emile, de son côté, ne sera pas tout-à-fait livré à lui-même ; tous deux auront au moins pour gardes la crainte et la honte, inséparables des premiers désirs; ils ne passeront point tout d'un coup aux dernières familiarités, et n'auront pas le temps d'y venir par degrés sans obstacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ses camarades, qu'il ait appris d'eux à se moquer de sa retenue, à devenir insolent à leur imitation. Mais quel homme au monde est moins imitateur qu'Emile? Quel homme se mène moins par le ton plaisant, que celui qui n'a point de préjugés et ne sait rien donner à ceux des autres? J'ai travaillé vingt ans

à l'armer contre les moqueurs; il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe (1); car le ridicule n'est à ses yeux que la raison des sots, et rien ne rend plus insensible à la raillerie que d'être au-dessus de l'opinion. Au lieu de plaisanteries, il lui faut des raisons; et, tant qu'il en sera là, je n'ai pas peur que de jeunes fous me l'enlèvent; j'ai pour moi la conscience et la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans est aussi quelque chose : on ne lui fera jamais croire que je l'aie ennuyé de vaines leçons; et, dans un cœur droit et sensible, la voix d'un ami fidèle et vrai saura bien effacer les cris de vingt séducteurs. Comme il n'est alors question que de lui montrer qu'ils le trompent, et qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant, j'affecterai d'être toujours simple, mais grave et clair dans mes raisonnemens, afin qu'il sente que c'est moi qui le traite en homme. Je lui dirai : « Vous « voyez que votre seul intérêt, qui est le

(1) Encore une fois comment l'a-t-il armé?
(Note de l'éditeur.)

« mien, dicte mes discours; je n'en peux avoir
« aucun autre; mais pourquoi ces jeunes gens
« veulent-ils vous persuader? C'est qu'ils veu-
« lent vous séduire; ils ne vous aiment point,
« ils ne prennent aucun intérêt à vous; ils ont
« pour tout motif un dépit secret de voir que
« vous valez mieux qu'eux; ils veulent vous
« rabaisser à leur petite mesure, et ne vous
« reprochent de vous laisser gouverner qu'a-
« fin de vous gouverner eux-mêmes. Pouvez-
« vous croire qu'il y eût à gagner pour vous
« dans ce changement? Leur sagesse est-elle
« donc si supérieure, et leur attachement
« d'un jour est-il plus fort que le mien? Pour
« donner quelque poids à leur raillerie, il fau-
« droit en pouvoir donner à leur autorité; et
« quelle expérience ont-ils pour élever leurs
« maximes au-dessus des nôtres? Ils n'ont
« fait qu'imiter d'autres étourdis, comme ils
« veulent être imités à leur tour. Pour se
« mettre au-dessus des prétendus préjugés de
« leurs pères, ils s'asservissent à ceux de leurs
« camarades. Je ne vois point ce qu'ils ga-
« gnent à cela; mais je vois qu'ils y perdent
« sûrement de grands avantages: celui de

« l'affection paternelle, dont les conseils sont « tendres et sincères, et celui de l'expérience « qui fait juger de ce que l'on connoît; car les « pères ont été enfans, et les enfans n'ont pas « été pères.

« Mais les croyez-vous sincères, au moins « dans leurs folles maximes? Pas même cela, « cher Émile; ils se trompent pour vous « tromper, ils ne sont point d'accord avec « eux-mêmes. Leur cœur les dément sans « cesse, et souvent leur bouche les contre- « dit. Tel d'entre eux tourne en dérision tout « ce qui est honnête, qui seroit au désespoir « que sa femme pensât comme lui. Tel autre « poussera cette indifférence de mœurs, jus- « qu'à celles de la femme qu'il n'a point en- « core, ou, pour comble d'infamie, à celles « de la femme qu'il a déjà; mais allez plus « loin; parlez-lui de sa mère, et voyez s'il « passera volontiers pour être un enfant d'a- « dultère et le fils d'une femme de mauvaise « vie, pour prendre à faux le nom d'une « famille, pour en voler le patrimoine à l'hé- « ritier naturel, enfin s'il se laissera patiem- « ment traiter de bâtard. Qui d'entre eux

« voudra qu'on rende à sa fille le déshonneur « dont il couvre celle d'autrui? Il n'y en a « pas un qui n'attentât même à votre vie, si « vous adoptiez avec lui, dans la pratique, « tous les principes qu'il s'efforce de vous don- « ner. C'est ainsi qu'ils décèlent enfin leur « inconséquence, et qu'on sent qu'aucun « d'eux ne croit ce qu'il dit. Voilà des raisons, « cher Émile; pesez les leurs, s'ils en ont, « et comparez. Si je voulois user comme eux « de mépris et de raillerie, vous les verriez « prêter le flanc au ridicule, autant, peut- « être, et plus que moi; mais je n'ai pas peur « d'un examen sérieux. Le triomphe des mo- « queurs est de courte durée; la vérité de- « meure, et leur rire insensé s'évanouit. »

Vous n'imaginez pas comment, à vingt ans, Émile peut être docile. Que nous pensons différemment! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix; car quelle prise avois-je sur lui à cet âge? Il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé; il l'est maintenant assez pour être docile, il reconnoît la voix de l'amitié, et il

sait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance, mais jamais il ne me fut mieux assujéti; car il l'est, parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant, je l'embrasse, et je lui dis d'un air assuré : Émile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnête; c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui n'ont reçu nulle altération précédente, et d'effacer des principes dérivés immédiatement des premières lumières de la raison. Si quelque changement s'y fait durant mon absence, elle ne sera jamais assez longue; il ne saura jamais assez bien se cacher de moi, pour que je n'aperçoive pas le danger avant le mal, que je ne sois pas à temps de porter remède. Comme on ne se déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à dissimuler; et si jamais homme est maladroit en cet art,

c'est Émile qui n'eut de sa vie une seule occasion d'en user.

Par ces soins et d'autres semblables, je le crois si bien garanti des objets étrangers et des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaise société de Paris, que seul dans sa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de son âge. On a beau faire; de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux, et le seul qu'on ne peut écarter, c'est lui-même. Cet ennemi, pourtant, n'est dangereux que par notre faute. Si jamais objet lascif n'eût frappé nos yeux, si jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre esprit, nous serions demeurés chastes sans tentations, sans efforts et sans mérite. On ne sait pas quelles fermentations sourdes certaines situations et certains spectacles excitent dans le sang de la jeunesse, sans qu'elle sache démêler elle-même la cause de cette première inquiétude, qui n'est pas facile à calmer, et qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise et à ses causes prochaines ou éloignées,

plus je me persuade qu'un solitaire, élevé dans un désert sans livres, sans instructions et sans femmes, y mourroit vierge, à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espèce. En élevant un homme parmi ses semblables, et pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; et ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, et rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme; il pourra se garantir de tout le reste, mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit; couchez tout au moins dans sa chambre.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a besoin de toute sa substance; la continence est alors

dans l'ordre de la nature, et l'on n'y manque guère qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans, la continence est un devoir de morale ; elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale, et de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son disciple. Cette méthode est à contre-sens. Comment ne voient-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité, ils la détruisent; que, pour faire écouter ce qu'on dit, il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse, et qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain ? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent ; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez vos foiblesses à votre élève, si vous voulez le guérir des siennes ; qu'il voie en vous les mêmes combats qu'il éprouve (1), qu'il

(1) Ainsi, pour perfectionner son élève, l'insti-

apprenne à se vaincre à votre exemple, et qu'il ne dise pas comme les autres : ces vieillards, dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, et, parce que tous leurs désirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siècle! Ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables. C'est la négligence en ce point qui perd toute la jeunesse ; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénèrent, et qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils et lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites âmes, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe, ils ne savent rien sentir de grand et de noble, ils

---

tuteur doit feindre d'être vicieux, car ce qui ne seroit que des égaremens dans le disciple seroit des vices dans le maître. *(Note de l'éditeur.)*

n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toutes choses, et bassement méchans, ils ne sont que vains, fripons, faux; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats. Tels sont les méprisables hommes que forme la crapule de la jeunesse; s'il s'en trouvoit un seul qui sût être tempérant et sobre, qui sût, au milieu d'eux, préserver son cœur, son sang, ses mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraseroit tous ces insectes, et deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à rester le sien (1).

Pour peu que la naissance ou la fortune eût fait pour Émile, il seroit cet homme, s'il vouloit l'être; mais il les mépriseroit trop pour daigner les asservir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour

---

(1) Et dans cet horrible portrait de la jeunesse françoise Rousseau n'admet point d'exception!... Avec une telle exagération, de quelle utilité peut être la morale. *(Note de l'éditeur.)*

y primer, mais pour le connoître, et pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple et sans éclat; à dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller ! les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, et ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa manière de se présenter n'est ni modeste ni vaine, elle est naturelle et vraie; il ne connoît ni gêne ni déguisement, il est au milieu d'un cercle ce qu'il est seul et sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne ? Tout au contraire; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux? Il ne les préfère point à lui dans ses manières, parce qu'il ne les préfère pas à lui dans son cœur; mais il ne leur montre pas non plus une indifférence

qu'il est bien éloigné d'avoir; s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne : il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée; mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie, car il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Émile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint et s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que, les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc point disputeur ni contredisant; il n'est pas non plus complaisant et flatteur; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, et que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu, parce qu'il ne se soucie guère qu'on s'occupe de lui; par la même raison, il ne dit que des choses utiles : autrement,

qu'est-ce qui l'engageroit à parler ? Émile est trop instruit pour être jamais babillard (1). Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles dont on croit fortement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, et l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup; et les gens qui savent beaucoup, parlent peu : il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il fait, et le dise à tout le monde. Mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, et il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

Loin de choquer les manières des autres, Émile s'y conforme assez volontiers ; non pour paroître instruit des usages, ni pour af-

(1) Où a-t-il pu prendre cette étonnante instruction? *(Note de l'éditeur.)*

fecter les airs d'un homme poli; mais, au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être aperçu; et jamais il n'est plus à son aise, que quand on ne prend plus garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manières, il n'est pas pour cela timide et craintif; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras; c'est que, pour bien voir, il faut n'être pas vu; car ce qu'on pense de lui ne l'inquiète guère, et le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille et de sang froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait; et, toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit les usages avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas cependant sur sa contenance, et n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme, et non suffisant; ses manières sont libres, et

non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves; l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'âme en montrer dans son maintien ; cette affectation est bien plus propre aux âmes viles et vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là.

Quand on aime, on veut être aimé ; Émile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison, il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet, tout concourt à nourrir en lui ce désir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne sais quel jargon moqueur de galanterie : mais ils ont un empressement plus vrai, plus tendre et qui part du cœur. Je connoîtrois, près d'une jeune femme, un homme qui a des mœurs et qui commande à la nature, entre cent mille débauchés. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste et plus respectueux pour les femmes, plus vif et plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd

point de vue l'objet de ses recherches, et c'est toujours à ce qui le lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Personne ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature, et même sur le bon ordre de la société; mais les premiers seront toujours préférés aux autres, et il respectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un magistrat de son âge. Étant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel et fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, et coupe la parole aux anciens; il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siècle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, et il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une âme tendre et sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion,

quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, et qu'il sera plus touché d'une caresse que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manières, ni son maintien; il pourra même avoir quelques recherches dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, et jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, et n'est qu'un effet de la première éducation. On nous fait un grand mystère de l'usage du monde; comme si, dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, et comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premières lois! La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes; elle se montre sans peine, quand on en a; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse

d'usage est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité et la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin (1).

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les grâces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme et le citoyen; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis ni corrompus; ils n'en seront que reconnoissans, et en deviendront meilleurs (*).

---

(1) En enseignant des usages qu'il faut connoître, quand on vit dans le monde, il n'est pas nécessaire de donner *des leçons* de fausseté; car on n'a point de grâces sans naturel.

(Note de l'éditeur.)

(*) *Considérations sur les mœurs de ce siècle,* par M. Duclos, pag. 65.

Il me semble que, si quelque éducation doit produire l'espèce de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si différentes, Émile ne sera point comme tout le monde, et Dieu le préserve de l'être jamais! Mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux ni ridicule; la différence sera sensible sans être incommode. Émile sera, si l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant : *il se formera.* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manières; et, voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant : *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit; le sien sera net et borné, il aura le sens droit et le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires et vraiment utiles aux

hommes, ont été les premières connues, qu'elles font de tout temps les seuls vrais liens de la société, et qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses et funestes au genre humain (1). Cette manière de se faire admirer ne le touche guère : il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, et en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphère de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite et bien marquée; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent, il ne veut ni s'égarer ni briller. Emile est un homme de bon sens, et ne veut pas être autre chose : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le désir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans

(1) Pourquoi donc écrire de nouveaux livres? et pourquoi a-t-on fait celui-ci?

(Note de l'éditeur.)

se soucier des appréciations arbitraires qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course il voudra être le plus léger ; à la lutte, le plus fort ; au travail, le plus habile ; aux jeux d'adresse, le plus adroit; mais il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, et qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'esprit qu'un autre, et de parler mieux, d'être plus savant (1), etc., encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes, parce qu'ils sont ses semblables, il aimera surtout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon ;

(1) Tout-à-l'heure il étoit d'une instruction surprenante, maintenant il n'est plus savant, *il n'est que léger à la course, fort à la lutte et adroit aux jeux d'adresse.* *(Note de l'éditeur.)*

et, jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractère, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément : je me réjouis, parce qu'on m'approuve ; mais je me réjouis, parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien ; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur ; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde, comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philosophant sur les principes du goût, et voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, et plus on s'égare ; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût (1). Une

(1) Le goût est de savoir *ce qui doit* plaire ou déplaire, et non pas seulement *ce qui plaît*,

s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car, bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous; et, bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement, tout au plus, et non sur celles qui tiennent à nos besoins; pour juger de celles-ci, le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, et, ce semble, si arbitraires, les pures décisions du goût; car, hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ses décisions (1). On doit distinguer

---

car il faut savoir juger si le goût est dépravé ou s'il est pur. *(Note de l'éditeur.)*

(1) Le goût, au contraire, est toujours fondé

encore ses lois dans les choses morales, et ses lois dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes de goût semblent absolument inexplicables ; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation (*) : ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, et qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des règles locales qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution ; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractère, et que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le goût est naturel à tous les hommes ; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il

---

ou sur des convenances sociales ou sur la raison ; il tient essentiellement à la morale, il seroit très-facile d'en donner en tous genres des règles positives et de motiver tous ses arrêts.

(Note de l'éditeur.)

(*) Cela est prouvé dans un essai sur le *principe de la mélodie*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

ne se développe pas dans tous au même degré, et dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue; sa culture et sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premièrement, il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons : secondement il faut des sociétés d'amusement et d'oisiveté; car, dans celles d'affaires, on a pour règle, non le plaisir, mais l'intérêt : en troisième lieu, il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion soit modérée, et où règne la volupté plus que la vanité (1) ; car, dans le cas contraire, la mode étouffe le goût, et l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas, il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle

(1) *Où règne la volupté!*..... quelle morale!... *(Note de l'éditeur.)*

croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les temps, faites que chaque homme ait son propre sentiment ; et ce qui est le plus agréable en soi, aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modèles du goût sont dans la nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés. C'est alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modèles; et le beau de fantaisie, sujet au caprice et à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches ; et ce qui les guide eux-mêmes est leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci, pour étaler leur richesse ; et les autres, pour en profiter, cherchent à l'envi de nouveaux moyens de dépense. Par là le grand luxe établit son empire, et fait aimer ce qui est difficile et coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe

et le mauvais goût sont inséparables. Partout où le goût est dispendieux, il est faux (1).

C'est surtout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend la forme; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le désir de plaire, le goût doit dégénérer; et c'est là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, et qui tiennent au jugement des sens; celui des hommes dans les choses morales, et qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, et jugeront toujours bien; mais, depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres et à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs

(1) Celui qui préfère un tableau du Corrège à une enseigne à bière, a donc un goût faux?
(Note de l'éditeur.)

qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés : les galans (1) qui les consultent sur leur parure, sont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occasion de parler des vrais talens de ce sexe, de la manière de les cultiver, et des choses sur lesquelles ses décisions doivent alors être écoutées.

Voilà les considérations élémentaires que je poserai pour principes en raisonnant avec mon Émile sur une matière qui ne lui est rien moins qu'indifférente dans la circonstance où il se trouve, et dans la recherche dont il est occupé. Et à qui doit-elle être indifférente? La connoissance de ce qui peut être agréable et désagréable aux hommes n'est pas seulement nécessaire à celui qui a besoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile; il importe même de leur plaire pour les servir; et l'art d'écrire n'est rien moins qu'une étude oiseuse, quand on l'emploie à faire écouter la vérité.

---

(1) Il n'est pas fort commun de voir *les galans* consulter les femmes sur leur parure.

(Note de l'éditeur.)

Si, pour cultiver le goût de mon disciple, j'avois à choisir entre des pays où cette culture est encore à naître, et d'autres où elle auroit déjà dégénéré, je suivrois l'ordre rétrograde; je commencerois sa tournée par ces derniers, et je finirois par les premiers.

La raison de ce choix est que le goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'aperçoit pas : cette délicatesse mène à l'esprit de discussion; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat et moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie et les lumières s'étendent; et c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guère être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, et que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a pas peut-être à présent un lieu policé sur la terre où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant, c'est dans cette capitale que

le bon goût se cultive, et il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent : on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres; et les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, et qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris; bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien (1).

On peut apprendre à penser dans les lieux où le mauvais goût règne; mais il ne faut pas penser comme ceux qui ont ce mauvais goût, et il est bien difficile que cela n'arrive, quand on reste avec eux trop long-temps. Il faut perfectionner par leurs soins l'instrument qui juge,

(1) L'auteur témoigne partout tant de mépris pour les François et pour Paris, que cet éloge seroit très-surprenant, si ce qui précède et ce qui suit ne le rendoient pas une satire amère. *(Note de l'éditeur.)*

en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Émile jusqu'à l'altérer; et, quand il aura le tact assez fin pour sentir et comparer les divers goûts des hommes, c'est sur des objets plus simples que je le ramenerai fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver un goût pur et sain. Dans le tumulte de la dissipation, je saurai me ménager avec lui des entretiens utiles; et, les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusans qu'instructifs. Voici le temps de la lecture et des livres agréables; voici le temps de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence et de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit; mais l'étude des langues mène à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le latin pour savoir le françois; il faut étudier et comparer l'un et l'autre, pour entendre les règles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simplicité de

goût qui va au cœur, et qui ne se trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poésie, dans toute espèce de littérature, il les retrouvera, comme dans l'histoire, abondans en choses, et sobres à juger; nos auteurs, au contraire, disent peu, et prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens et jusque sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges; sur ceux des anciens, on lisoit des faits.

Sta, viator; Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne : car rien n'est si commun que des héros parmi nous; mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale :

J'ai bâti Tarse et Anchiale en un jour,
et maintenant je suis mort,

Laquelle dit plus à votre avis ? Notre style lapidaire, avec son enflure, n'est bon qu'à souffler des nains (1). Les anciens montroient les hommes au naturel, et l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des Dix-mille : *Ils moururent,* dit-il, *irréprochables dans la guerre et dans l'amitié.* Voilà tout ; mais considérez, dans cet éloge si court et si simple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant !

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles :

> Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.

On voit bien que ce n'est pas l'académie des inscriptions qui a composé celle-là.

Je suis trompé, si mon élève, qui donne si peu de prix aux paroles, ne porte sa première attention sur ces différences, et si elles n'influent sur le choix de ses lectures. Entraîné

---

(1) Il seroit difficile d'écrire une phrase plus ridicule que celle-ci. *(Note de l'éditeur.)*

par la mâle éloquence de Démosthène, il dira: c'est un orateur; mais en lisant Cicéron, il dira: c'est un avocat.

En général, Émile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela seul qu'étant les premiers, les anciens sont les plus près de la nature, et que leur génie est plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire la Motte et l'abbé Terrasson, il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espèce humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les esprits partent toujours du même point, et que le temps qu'on emploie à savoir ce que d'autres ont pensé étant perdu pour apprendre à penser soi-même, on a plus de lumières acquises et moins de vigueur d'esprit (1). Nos esprits sont, comme nos bras, exercés à tout

(1) Il est cependant prouvé que les idées des autres servent à développer l'esprit et le génie de ceux qui sont nés pour en avoir; si ceux-là n'avoient point d'instruction, outre qu'ils n'iroient jamais aussi loin qu'ils le pourroient avec

faire avec des outils, et rien par eux-mêmes. Fontenelle disoit que toute cette dispute sur les anciens et les modernes se réduisoit à savoir si les arbres d'autrefois étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette question ne seroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainsi fait remonter aux sources de la pure littérature, je lui en montre aussi les égoûts dans les réservoirs des modernes compilateurs : journaux, traductions, dictionnaires; il jette un coup d'œil sur tout cela, puis le laisse pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies ; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les composent vaut toujours mieux seul qu'avec le corps; là-dessus il tirera de lui-même la conséquence de l'utilité de tous ces beaux établissemens.

Je le mène aux spectacles pour étudier, non

---

de l'étude, ils répéteroient, croyant l'inventer, une infinité de choses déjà publiées par d'autres. *(Note de l'éditeur.)*

les mœurs, mais le goût, car c'est là surtout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Laissez les préceptes et la morale, lui dirois-je; ce n'est pas ici qu'il faut les apprendre; le théâtre n'est pas fait pour la vérité, il est fait pour flatter, pour amuser les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire, et d'intéresser le cœur humain. L'étude du théâtre mène à celle de la poésie; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaisir il cultivera les langues des poètes, le grec, le latin, l'italien! Ces études seront pour lui des amusemens sans contrainte, et n'en profiteront que mieux; elles lui seront délicieuses dans un âge et des circonstances où le cœur s'intéresse avec tant de charme à tous les genres de beautés faits pour les toucher (1). Figurez-vous d'un côté mon Émile, et de l'autre un polisson de collége, lisant le quatrième

(1) Il est peu croyable que son élève, qui n'a jamais ouvert un rudiment ou une grammaire, prenne tout-à-coup une passion si vive pour le grec et le latin. *(Note de l'éditeur.)*

livre de l'Énéide, ou Tibulle, ou le Banquet de Platon ; quelle différence ! Combien le cœur de l'un est remué de ce qui n'affecte pas même l'autre ! O bon jeune homme ! arrête, suspends ta lecture, je te vois trop ému; je veux bien que le langage de l'amour te plaise, mais non pas qu'il t'égare ; sois homme sensible, mais sois homme sage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien (1). Au reste, qu'il réussisse ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poésie, peu m'importe ! il n'en vaudra pas moins, s'il ne fait rien de tout cela, et ce n'est pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans son éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à sentir et aimer le beau dans tous les genres, est d'y fixer ses affections et ses goûts, d'empêcher que ses appétits naturels ne s'altèrent,

(1) Tout est possible à Rousseau dans cette éducation, du moins il le suppose; mais on doute que ce discours pût *arrêter le bon jeune homme*, il eût beaucoup mieux valu ne lui pas donner *Tibulle* à lire. *(Note de l'éditeur.)*

et qu'il ne cherche un jour dans sa richesse les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le goût n'étoit que l'art de se connoître en petites choses, et cela est très-vrai; mais, puisque c'est d'un tissu de petites choses que dépend l'agrément de la vie, de tels soins ne sont rien moins qu'indifférens; c'est par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux, qui tiennent à la bonne disposition de l'âme, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés et l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Émile, dont le cœur pur et sain ne peut plus servir de règle à personne, et de chercher en moi-même un exemple plus sensible et plus rapproché des mœurs du lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la nature et refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les remplissent. Un poltron devient brave en entrant dans le régi-

ment de Navarre. Ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du corps, et ce n'est pas toujours en bien que ses effets se font sentir. J'ai pensé cent fois, avec effroi, que, si j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je pense en certain pays, demain je serois presque inévitablement tyran, concussionnaire, destructeur du peuple, nuisible au prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute espèce de vertu (1).

De même, si j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je serois donc insolent et bas, sensible et délicat pour moi seul, impitoyable et dur pour tout le monde, spectateur dédaigneux des misères de la canaille; car je ne donnerois plus

(1) L'auteur n'avoit ni naissance, ni emploi, ni fortune; de là vient ce déchaînement insensé contre les nobles, les riches et les gens en place; la haine causée par l'orgueil est irréconciliable, elle se décèle sans cesse dans les ouvrages de Rousseau par des déclamations calomnieuses.

(Note de l'éditeur.)

d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur classe. Enfin, je ferois de ma fortune l'instrument de mes plaisirs, dont je serois uniquement occupé; et jusque-là, je serois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'est que je serois sensuel et voluptueux, plutôt qu'orgueilleux et vain, et que je me livrerois au luxe de mollesse, bien plus qu'au luxe d'ostentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richesse, et je croirois toujours voir l'envieux que j'écraserois de mon faste, dire à ses voisins à l'oreille: *Voilà un fripon qui a grand'peur de n'être pas connu pour tel.*

De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, et que je puis le mieux m'approprier; pour cela, le premier usage de ma richesse seroit d'en acheter du loisir et la liberté; à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit à prix; mais comme elle ne s'achète qu'avec la tempérance, et qu'il n'y a point, sans la santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois tempérant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle; bien sûr que, plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modèle; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la consulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, et qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrois les falsifications de la fraude, j'irois au-devant du plaisir. Ma sotte et grossière gourmandise n'enrichiroit point un maître-d'hôtel (1); il ne me vendroit point, au poids de l'or, du poison pour du poisson; ma table ne seroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures et de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour satisfaire ma sensualité, puisqu'alors cette peine est un

(1) L'auteur ici s'exprime mal, il devroit dire: *je n'aurois pas la sotte et grossière gourmandise.* *(Note de l'éditeur.)*

plaisir elle-même, et qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher que de l'en faire venir; car les mets les plus exquis manquent toujours d'un assaisonnement qu'on n'apporte pas avec eux, et qu'aucun cuisinier ne leur donne: l'air du climat qui les a produits.

Par la même raison, je n'imiterois pas ceux qui, ne se trouvant bien qu'où ils ne sont point, mettent toujours les saisons en contradiction avec elles-mêmes, et les climats en contradiction avec les saisons; qui, cherchant l'été en hiver et l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, et chaud dans le nord; sans songer qu'en croyant fuir la rigueur des saisons, ils la trouvent dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied: je voudrois tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable, et d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diversité de plaisirs et d'habitudes qui ne se ressembleroient point, et qui seroient toujours dans la nature; j'irois passer l'été à Naples, et l'hiver à Péters-

bourg (1) ; tantôt respirant un doux zéphir à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente, tantôt dans l'illumination d'un palais de glaces, hors d'haleine et fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois, dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter, par des ornemens très-simples, la variété des saisons, et tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine, et non du goût, à troubler ainsi l'ordre de la nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, et qui, n'ayant ni qualité ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs ; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris, avec ses fourneaux et ses serres chaudes, vient à bout de

(1) Il semble qu'il seroit beaucoup plus *dans la nature* de rester l'hiver dans un pays tempéré, que de faire un voyage si fatigant et si long pour aller chercher trente degrés de froid.

(Note de l'éditeur.)

n'avoir sur sa table toute l'année que de mauvais légumes et de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gèle, et des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin ni d'être humecté ni rafraîchi (1)? Dans les ardeurs de la canicule, le lourd marron me seroit-il fort agréable? Le préférerois-je, sortant de la poêle, à la groseille, à la fraise, et aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins? Couvrir sa cheminée, au mois de janvier, de végétations forcées, de fleurs pâles et sans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printemps (2); c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la première violette, épier le premier bourgeon (3), et s'écrier dans un

(1) Faut-il avoir soif pour aimer les fruits?
(Note de l'éditeur.)

(2) Les jacinthes qu'on se procure ainsi l'hiver ne sont point du tout pâles, et sont très-odorantes.
(Note de l'éditeur.)

(3) Voilà des plaisirs bien enfantins!
(Note de l'éditeur.)

saisissement de joie : Mortels, vous n'êtes pas abandonnés ; la nature vit encore.

Pour être bien servi, j'aurois peu de domestiques ; cela a déjà été dit, et cela est bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai service de son seul laquais, qu'un duc de dix messieurs qui l'entourent. J'ai pensé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'instant qu'il me plaît ; au lieu que, si j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétassent *à boire*, avant que je pusse étancher ma soif. Tout ce qu'on fait par autrui se fait mal, comme qu'on s'y prenne (1). Je n'enverrois pas chez les marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus sûrement, et payer moins chèrement ; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi ; cela récrée, et quelque-

(1) Il est inutile de remarquer qu'on ne dit point *comme qu'on s'y prenne;* l'oreille le fait assez sentir. *(Note de l'éditeur.)*

fois cela instruit (1) : enfin, j'irois pour aller, c'est toujours quelque chose : l'ennui commence par la vie trop sédentaire ; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu. Ce sont de mauvais interprètes qu'un portier et des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi et le reste du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse, comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes sont toujours prêts : s'ils sont fatigués ou malades, il le sait avant tout autre ; et il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis sous ce prétexte, quand son cocher veut se donner du bon temps : en chemin, mille embarras ne le font point sécher d'impatience, ni rester en place au moment qu'il voudroit voler (2). Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre

(1) On ne conçoit pas trop comment on peut se recréer et s'instruire en allant soi-même acheter son vin. *(Note de l'éditeur.)*

(2) Jusqu'ici on a cru qu'on alloit moins vite à pied qu'en voiture. *(Note de l'éditeur.)*

et plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre : toute pièce commune n'est à personne, et la chambre de chacun de mes gens me seroit aussi étrangère que celle de mon voisin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés et meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, et leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours; mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu, seroit me bannir de tous les autres, et m'emprisonner, pour ainsi dire, dans mon palais. C'est un assez beau palais que le monde; tout n'est-il pas au riche, quand il veut jouir? *Ubi benè, ibi patria;* c'est là sa devise; ses lares sont les lieux où l'argent peut tout; son pays est partout où peut passer son coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit

entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonscrire par des murs et par des portes comme pour n'en sortir jamais (1)? Une épidémie, une guerre, une révolte me chasse-t-elle d'un lieu, je vais dans un autre, et j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le soin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour mo par tout l'univers? Pourquoi, si pressé de vivre, m'apprêter de si loin des jouissances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne sauroit se faire un sort agréable, en se mettant sans cesse en contradiction avec soi. C'est ainsi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entasser les plaisirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, et de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs, que me sert un logement si vaste, ayant si peu de quoi le peupler, et moins de quoi le remplir? Mes meubles seroient simples comme mes goûts; je n'aurois

(1) Ainsi, quand on est riche, il faut loger dans une maison qui n'ait ni portes ni fenêtres!

(Note de l'éditeur.)

ni galeries ni bibliothèque, surtout si j'aimois la lecture, et que je me connusse en tableaux. Je saurois alors que de telles collections ne sont jamais complètes, et que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la misère; il n'y a pas un faiseur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît, on n'en doit point faire : on n'a guère un cabinet à montrer aux autres, quand on sait s'en servir pour soi.

Le jeu n'est point un amusement d'homme riche, il est la ressource d'un désœuvré; et mes plaisirs me donneroient trop d'affaires pour me laisser bien du temps à si mal remplir. Je ne joue point du tout étant solitaire et pauvre, si ce n'est quelquefois aux échecs, et cela est de trop. Si j'étois riche, je jouerois moins encore, et seulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent ni l'être. L'intérêt du jeu, manquant de motifs dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui sont toujours moins sensibles que les pertes; et, comme la forme des

jeux modérés, qui en use le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espèce sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; et ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et dans un cœur vide, et il me semble que j'aurois assez de sentimens et de connoissances pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons; aussi l'un des biens, et peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide; on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi, je le combattrois parmi les joueurs, et j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je serois le même dans ma vie privée et dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît partout de l'aisance, et ne fît jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de manière que, dans tous les rangs, je parusse à ma place, et qu'on ne me distinguât dans aucun; que, sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la guinguette et bonne compagnie au Palais-Royal. Par là, plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leurs portes aux manchettes brodées, et ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois donc passer ma journée ailleurs : mais si ces femmes étoient jeunes et jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus (1).

---

(1) Ici la bassesse du langage est parfaitement assortie à celle des idées. *(Note de l'éditeur.)*

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caractères; je m'y livrerois comme homme, et non comme riche; je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services et mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une société, et non une cour; des amis, et non des protégés; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance et l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance; et où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir et l'amitié feroient seuls la loi.

On n'achète ni son ami ni sa maîtresse. Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent, mais c'est le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être long-temps aimé. Bientôt il paiera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent; et,

dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidèle et misérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux. Il seroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse sans empoisonner l'amour, c'est de lui tout donner, et d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant (1).

Oh! si l'on pouvoit développer assez les inconséquences du vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire

(1) En effet il le sera toujours, puisqu'il ne pourroit être accepté que par une courtisane. On demande si tous ces détails licencieux sont tolérables dans un grave traité d'éducation, et si ceux qu'on a retranchés seroient scandaleux dans l'ouvrage le plus frivole. *(Note de l'éditeur.)*

une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, et que, de ce premier pas, on traîne inévitablement dans un gouffre de misères, dont il ne sortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, sottise, erreur; et rien davantage.

Pour moi, j'aurai beau changer, étant riche; il est un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reste ni mœurs ni vertu, il me restera du moins quelque goût, quelque sens, quelque délicatesse, et cela me garantira d'user ma fortune en dupe à courir après des chimères; d'épuiser ma bourse et ma vie à me faire trahir et moquer par des enfans (1). Si j'étois jeune, je chercherois les plaisirs de la jeunesse; et, les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je restois tel que je suis, ce seroit autre chose; je me bornerois prudemment aux plaisirs de mon âge; je prendrois les goûts dont je peux jouir, et j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon supplice. Je n'irois

(1) On ne dit point qu'on *est moqué*.
(Note de l'éditeur.)

point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles; je ne supporterois point de voir mes dégoûtantes caresses leur faire soulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaisirs du vieux singe, de manière à se venger de les avoir endurés (1).

Le peuple ne s'ennuie guère, sa vie est active; si ses amusemens ne sont pas variés, ils sont rares, beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux et de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau c'est l'ennui: au sein de tant d'amusemens rassemblés à grands frais, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les consume et les tue; ils passent leur vie à le fuir et à en être atteints; ils sont accablés de son poids insupportable: les femmes, surtout,

---

(1) *Endurer des plaisirs,* quel langage! Mais, ce qu'il y a de pis, c'est le cinisme dégoûtant d'un tel tableau. *(Note de l'éditeur.)*

qui ne savent plus s'occuper, ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs; il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, et enfin la vie. Pour moi, je ne connois point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris (1), après celui du petit agréable qui s'attache à elle; qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, et à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passés créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe et du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour soi (*). Le ri-

(1) Oui, quand elle est désœuvrée, ignorante, et coquette. *(Note de l'éditeur.)*

(*) Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver, leurs gens passent la nuit

dicule, que l'opinion redoute sur toutes choses, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser et pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui fait varier ses situations et ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier (1), il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit; car il est tout entier à chaque heure et à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là (2); dans chaque situation, je ne

---

dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou, pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans les compter: on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil (1).

(1) Il est étrange de soutenir qu'en changeant chaque jour de ridicule, c'est-à-dire en les épuisant tous, on ne paroîtroit pas ridicule.

(Note de l'éditeur.)

(2) Le bonheur, au contraire, est dans l'ordre

---

(1) L'auteur seul a pu voir une telle chose, c'est là ne peindre ni le monde ni les mœurs. *(Note de l'éditeur.)*

m'occuperois d'aucune autre, et je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille et du lendemain. Comme je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs; et, quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre

---

et dans l'utile uniformité d'un genre de vie, dont tous les momens sont bien employés. Des journées bien réglées s'écoulent délicieusement; le désordre, loin d'être une dissipation agréable, n'est jamais qu'une fatigue accablante, il ne laisse que le souvenir confus d'un songe pénible.

(Note de l'éditeur.)

pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappelleroit un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurois pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, et pour parc un joli verger, semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seroient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des espaliers superbes, auxquels à peine on osât toucher (1). Or, cette petite prodigalité seroit peu coûteuse, parce que j'aurois choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerois une société plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connoissant, de femmes qui pussent sortir

(1) *Mon avare magnificence.* On a déjà vu la même faute; il devroit dire: je n'aurois point l'avare magnificence, etc. *(Note de l'éditeur.)*

de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres; prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seroient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusemens divers, qui ne nous donneroient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feroient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seroient des festins, où l'abondance plairoit plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger seroit partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aulnes et de coudriers : une longue procession de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du festin; on auroit le gazon pour table et

pour chaises, les bords de la fontaine serviroient de buffet, et le dessert pendroit aux arbres (1). Les mets seroient servis sans ordre, l'appétit dispenseroit des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre se préférât de même à lui: de cette familiarité cordiale et modérée naîtroit, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres, chacun seroit servi par tous; le temps passeroit sans le compter, le repas seroit le repos, et dureroit

---

(1) On doute que des convives d'un âge raisonnable trouvassent un grand plaisir (excepté une fois par hasard) à quitter le repas pour aller grimper sur des arbres, afin d'y cueillir leur dessert. *(Note de l'éditeur.)*

autant que l'ardeur du jour (1). S'il passoit près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiement sa misère; et moi j'aurois aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : je suis encore homme.

---

(1) L'*ardeur du jour* en été est depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, ainsi l'on resteroit à table huit heures. D'ailleurs on peut dire encore, sur cette singulière description du bon emploi de la richesse, que les domestiques qui servent à table *n'épient point le maintien de leur maître, ne comptent point les morceaux qu'ils avalent, et ne murmurent point tout bas.* On peut dire encore que *les gais convives* pourroient se lasser de porter en *procession*, et *en chantant*, les plats du dîner, et pourroient trouver la terre et le gazon moins commodes que des chaises, et qu'enfin peu de gens pourroient sentir l'agrément d'une société où *chacun* se *préféreroit ouvertement aux autres.*

(Note de l'éditeur.)

Si quelque fête champêtre rassembloit les habitans du lieu, j'y serois des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, et j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueroient à la fête, et j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperois gaiement au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'opéra (1).

Jusqu'ici tout est à merveille, me dira-t-on: mais la chasse? Est-ce être à la campagne que de n'y pas chasser? J'entends: je ne voulois qu'une métairie, et j'avois tort. Je me

(1) Avant la révolution, les seigneurs, dans leurs terres, prenoient fréquemment ce plaisir, et l'éditeur de cet ouvrage a été plus de trente fois dans sa vie à des noces de paysans.

(Note de l'éditeur.)

suppose riche : il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, surtout de l'encens et de l'eau bénite.

Fort bien; mais cette terre aura des voisins jaloux de leurs droits, et désireux d'usurper ceux des autres : nos gardes se chamailleront, et peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins; cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs blés par mes lièvres, et leurs féves par mes sangliers; chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail, voudra du moins le chasser de son champ: après avoir passé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des sonnettes : avec tout ce tintamarre, ils troubleront mon sommeil; je songerai malgré moi à la misère de ces pauvres gens, et ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être prince, tout cela ne me toucheroit guère; mais moi,

nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'est pas tout; l'abondance du gibier tentera les chasseurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir; il me faudra des prisons, des geoliers, des archers, des galères : tout cela me paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte et m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, et dont mon gibier aura fourragé la récolte, viendront se plaindre de leur côté; les uns seront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle triste alternative! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misère, je n'entendrai que gémissemens; cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix et de lièvres presque sous ses pieds (1).

(1) Les droits de chasse étoient affreux, ils devoient révolter également la justice et l'humanité; mais le tableau qu'en présente ici l'auteur

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines, ôtez-en l'exclusion : plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire ; mais, sans changer de goûts, je suivrai celui que je me suppose, à moindres frais. J'établirai mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, et où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare ; mais il y aura plus d'adresse à le chercher et de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon père au vol de la première perdrix, et des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lièvre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je soutiens que, seul avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fourniment, de sa petite proie, il revenoit le soir, rendu de fatigue et déchiré des ronces, plus content de sa journée que de tous vos chasseurs de

---

est excessivement exagéré. La critique qui dégénère en satire n'est jamais utile.

(Note de l'éditeur.)

ruelles, qui, sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer et tuer autour d'eux, sans art, sans gloire, et presque sans exercice. Le plaisir n'est donc pas moindre; et l'inconvénient est ôté, quand on a n'a ni terre à garder ni braconnier à punir, ni misérables à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes, qu'on en reçoive aussi quelque malaise, et les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens sont ceux qu'on partage avec le peuple (1); ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus. Si les murs que j'élève autour de mon parc m'en font une triste clôture, je n'ai fait à grands frais que m'ôter le plaisir de la promenade; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout

(1) Nos vrais amusemens sont ceux qu'on partage avec les gens qui pensent, qui s'expriment et qui sont élevés comme nous. *(Note de l'éditeur.)*

ce qu'il touche. Un riche veut être partout le maître, et se trouve bien qu'où il ne l'est pas; il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferai là-dessus, dans ma richesse, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi; j'usurpe sur les princes même; je m'accommode sans distinction de tous les terrains ouverts qui me plaisent; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, et m'en voilà le maître; dès-lors je m'y promène impunément, j'y reviens souvent pour en maintenir la possession; j'use autant que je le veux le sol à force d'y marcher; et l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie tire plus d'usage de l'argent qu'il lui produit, que je n'en tire de son terrain. Que si l'on vient à me vexer par des fossés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc sur mes épaules, et je vais le poser ailleurs; les emplacemens ne manquent pas aux environs, et

j'aurai long-temps à piller mes voisins, avant de manquer d'asile.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables : voilà dans quel esprit on jouit; tout le reste n'est qu'illusion, chimère, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces règles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, et ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera sans doute que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, et qu'on n'a pas besoin d'être riches pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir quand on en veut avoir; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, et vraiment voluptueux, n'a que faire de richesses; il lui suffit d'être libre et maître de lui. Quiconque jouit de la santé et ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche: c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque

autre emploi dans votre opulence; car, pour le plaisir, elle n'est bonne à rien. Émile ne saura pas tout cela mieux que moi; mais, ayant le cœur plus pur et plus sain, il le sentira mieux encore, et toutes ses observations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En passant ainsi le temps, nous cherchons toujours Sophie, et nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vîte, et nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas (*).

Enfin, le moment presse, il est temps de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en fasse une qu'il prenne pour elle, et qu'il ne connoisse trop tard son erreur. Adieu donc Paris, ville célèbre, ville de bruit, de fumée et de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris; nous cherchons l'amour, le bonheur,

---

(*) *Mulierem fortem quis inveniet? Procul, et de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxi, pag. 10.

l'innocence; nous ne serons jamais assez loin de toi (1).

---

(1) Nous avons vu l'auteur s'écrier qu'on ne pouvoit avoir du goût et de l'esprit qu'après avoir passé au moins un an à Paris.

(Note de l'éditeur.)

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.